

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark gray color, framing the central text.

Il est minuit à l'univers

Maurice Limat

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION
F N
FICTION

Maurice LIMAT

IL EST MINUIT A L'UNIVERS



MAURICE LIMAT

IL EST MINUIT À L'UNIVERS

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

69, Bd Saint-Marcel – PARIS-XIII

Il faut que vous naissiez de nouveau.

(Jean, III, 7)

QUATRIÈME

Un mirage...

Dans le Sahara, cela n'a rien d'exceptionnel, même quand un homme accablé de chaleur aperçoit une oasis, purement visuelle.

Mais s'il découvre un monde différent, une civilisation disparue, une cité en réalité détruite depuis des millénaires ?

Igor, et ses amis Flora et Ben, fuyant le désastre atomique, se trouvent devant cette énigme.

Et quel est le secret de cette crypte à demi effondrée où ils vont découvrir une horloge-zodiaque, défendue par un piège électronique ?

Leur surprise ne sera pas plus grande que celle de la reine Mulkis, contemporaine de l'Atlantide, qui, avec son peuple, découvre soudain ces intrus venus... d'ailleurs.

Quel drame, quand la reine constate que son fils, le prince Ki, semble

connaître ces étrangers sacrilèges. Que son égarie, la troublante Aïkké, pactise avec eux, au mépris des lois sacrées de Mulkis!

Une aventure fantastique, entre deux univers, deux mondes où se retrouvent mystérieusement ceux qui, en apparence, devraient être séparés par des siècles et des siècles.

Mais en apparence seulement, car les âmes se retrouvent, hors des énigmes du temps.

CHAPITRE PREMIER

L'homme se traînait. Il cuisait littéralement. Partout, le désert, le sable.

L'épouvante...

La guerre ? On ne savait même pas. Les derniers vestiges de l'humanité, dont il était, avaient fui comme ils avaient pu devant le cataclysme.

Nucléaire, le cataclysme. Incontestablement. Des bombes atomiques et encore des bombes atomiques.

Une planète sur laquelle déferlaient des nuages empoisonnés, autour du globe des éclairs valant cent mille fois les soleils, brûlant les regards, brûlant les vivants, brûlant la vie, brûlant tout...

Cela s'était produit on ne savait comment. Pas même un conflit. Un accident de laboratoire. Ou le geste forcené d'un hystérique quelconque, ou bien...

N'importe ! La Terre était ravagée.

Lui était des derniers. Il fuyait dans le désert, comme ça, bêtement. Seul.

Des vêtements en loques, maculés de ce sable horriblement sec, lequel n'adhérait qu'en raison de la sueur qui le baignait et trempait les étoffes, qui avaient été blanches.

Il était à bout de forces, en dépit de sa jeunesse. Il mourait sous l'accablante chaleur. Il avait peur et il était tout seul et il n'y avait rien à l'horizon.

L'enfer...

Déjà l'enfer. Pourtant, encore semi-lucide, il ne pensait pas avoir quitté ce

qu'on avait appelé le monde des vivants, ce monde où les hommes ne songeaient qu'à fabriquer de la bêtise et de la mort.

Le ciel ? Une coupe renversée, insoutenable au regard. On était quelque part en Afrique. Le poste où il se trouvait avait été balayé par une sorte de simoun artificiel, consécutif évidemment à une des dernières explosions. Des morts, des fous.

Il vivait. Oui, oui, il vivait.

Le sable s'ingéniait à venir à bout du malheureux. Il s'infiltrait sous ce qui lui restait de vêtements. Il souillait sa face et ses mains, tenace, insidieux. Il emplissait sa bouche, sa pauvre bouche desséchée où une langue aride collait au palais, sans salive.

Il hoquetait par instants parce que ce damné granit miniature commençait à glisser jusqu'à la trachée, visant les poumons. Il avait beau lutter contre lui-même afin de garder la bouche fermée, cela lui rentrait par les narines...

Il fallait bien qu'il respire encore, tout de même...

Il avait l'idée curieuse de respirer des particules nucléaires, des éléments atomiques coulant de ces nuées livides, compactes, que le vent ne dispersait qu'après des temps et des temps, et dont un grand nombre glissaient, dans le ciel, exécutant autour de la sphère terrestre une infernale ronde, annonçant la fin.

La végétation serait atteinte, il le savait. Et le bétail, tout le cheptel.

L'eau, bien sûr. Même et surtout celle qui tomberait de ce ciel empoisonné.

Et les hommes. Ceux qui, comme lui...

Où était-il ? Il ne savait trop. Il ne savait plus. Il n'y avait plus, sur la Terre, que des « nulle part ».

Par instants, il se risquait à lever la tête, cherchant on ne savait quoi, il ne savait pas non plus. Mais l'homme est ainsi fait que, dans les moments de pire détresse, il ne regarde pas vers le bas, mais vers le haut...

Un ciel hermétique dans sa splendeur. Une Providence absente.

Du feu translucide, voilà ce qu'il y avait au-dessus de lui. Et le soleil dévorant les déserts.

Il avançait, cependant. Difficilement. Il allait et il ne savait pas où il allait. Et sans doute n'y avait-il nulle part à aller.

Le soleil était terrible. Moins terrible cependant que l'autre, le soleil mortel, fabriqué par des mains humaines et qui, en mille exemplaires, avait eu raison de ce qui restait de la civilisation mondiale.

Plus rien... le désespoir...

Dans l'éblouissement, dans la pureté incroyable de cette terre nue sur laquelle flambait l'astre le plus glorieux, l'homme savait qu'il devait mourir.

De la mort déplaisante des solitaires, sans la tendresse de la main amie et pieuse qui fermera définitivement les paupières. La mort seule, sur un être stérile.

Il n'était pas tout à fait résigné. On ne l'est jamais tout à fait, sans doute, tant est fort l'instinct de la vie qui fait que le grand malade, l'infirme, l'abandonné, le mutilé, le supplicié, trouvent encore un dernier sursaut, même quand ils sont au bord du suicide.

Mais vivre, mourir, ce n'étaient plus que des mots.

Il avait une certaine érudition. Du cran. Un cerveau qui avait été réputé solide. Un monsieur, quoi...

Un monsieur qui se dit qu'évidemment il subissait les hallucinations consécutives à son état pathologique, que peut-être il avait été pollué, lui aussi, quoique intact en apparence, par le feu atomique. Ou que tout simplement, sous cet astre horrifique, il semblait dans quelque chose ressemblant à la démence.

Une ville, des arbres, des palmiers autour d'une sorte de petit lac. Et des constructions, élégantes, baroques, colorées. Un ou deux appareils glissant dans le ciel. D'autres engins passant entre les maisons. Et des gens.

Mais si le décor, comme tous les décors, était statique, il n'en était pas de même pour ces gens, pour ces appareils.

Les uns et les autres semblaient animés d'une sorte de folie frénétique. Ils s'agitaient, couraient, fondaient, tressautaient en permanence. Il crut, le malheureux, qu'il assistait à une projection cinématographique accélérée, comme cela est fréquemment utilisé pour certaines séquences, au contraire du ralenti.

Cela dansait devant ses yeux en vibrations intenses et il avait du mal à suivre les mouvements. Les appareils passaient comme des flèches. Les personnages évoluaient, comme des marionnettes déboussolées, en gestes saccadés, rapides, correspondant bien peu aux expressions de la nature humaine.

Un film. Il voyait un film.

Un film tridimensionnel, comme ça, en plein désert ?

Haletant, l'homme, qui progressait sur ses genoux sanglants, sur ses coudes meurtris, tenta de se redresser.

— Mais c'est moi qui deviens fou !

Pourtant, il voyait. L'oasis et la cité, en plein désert, sur une sorte de petit massif rocheux médiocrement élevé, mais tourmenté et bizarre. Et il distinguait par une échancrure, le lac, les palais alentour. Et cette foule colorée, ces costumes et ce style qui échappaient à sa connaissance, tout cela était net, quoique toujours apparent avec cette fréquence invraisemblable.

Un instant, il demeura là, bouche bée, se demandant si vraiment il touchait

à un but, si c'était le salut, et de quelle civilisation inconnue il s'agissait.

Et par cela même, il fut encore suffoqué par du sable qui s'en prenait à ses muqueuses, qui l'étranglait, l'étouffait.

Il croula sur le sol qui brûlait comme du fer rougi, râlant :

— Ils ignorent la bombe atomique, eux... Un mirage, ce n'est qu'un mirage !

Il avait compris. Ou il croyait avoir compris.

À moins que... Une autre idée traversait son cerveau bouillonnant.

À moins que ce ne fût le contraire, et qu'il soit en face d'une ville où, justement, les effets de la fureur nucléaire se soient manifestés de cette manière inédite : en rendant tous les habitants déments, en créant cette sorte de chorée collective, qui les poussait à ce comportement aberrant.

Penser, c'était atroce. Il ne voulait plus penser, cela lui faisait trop mal.

Il demeura là un bon moment. Continuant à brûler.

À un certain instant, il releva la tête. Un rire amer distendit son faciès ensablé.

« Plus rien. Je ne m'étais pas trompé », songea-t-il.

Non pas une hallucination, mais bel et bien un mirage. Dans le désert, est-ce que c'était vraiment surprenant ?

Il voulait repartir mais, vraiment, il ne pouvait plus.

Cependant, il commençait à avoir moins chaud. Il comprit que le soleil descendait vers l'horizon. Le crépuscule, bientôt. La nuit. Un peu de répit.

Mais l'aube viendrait. L'aurore. Le jour. La fournaise, de nouveau.

— Verrai-je seulement demain ?

Il ne le souhaitait même pas. À quoi bon ? Y avait-il encore seulement d'autres survivants, dans cet univers maudit ?

Un sursaut l'agita dans son apathie.

— Des survivants ? Mais il y en a... Des vivants !

Parce que, tout à coup, il réalisait.

Il n'avait pas eu une vision, du moins un fantasme né de son imagination survoltée par la chaleur, les événements, la terreur atomique. Il avait été témoin d'un phénomène parfaitement connu, très simple, étudié depuis des siècles.

Mais le mirage n'est jamais que le reflet de quelque chose de tangible, et non un caprice de l'esprit perturbé.

— Ces gens... cette oasis... Cette ville... *Ils existent !*

Et pas très loin, sans doute. Du moins relativement. Parce que, si c'était à cent kilomètres de là, aux extrémités du désert, il n'y parviendrait jamais...

Il tomba. Tout naturellement, il s'endormit et sur son visage, les larmes

drainaient de minuscules parcelles de sable.

L'hélicoptère tourna un instant, vint se poser à proximité. On l'avait vu.

Un homme et une femme en descendirent. Coururent vers lui.

CHAPITRE II

— Je suis Benjamin Salvy. On m'appelle Ben !

Le rescapé s'éveille. Ou sort de son évanouissement, il ne sait pas trop. Il croit comprendre cependant qu'il est encore vivant, qu'il a dormi, ou perdu connaissance d'une façon quelconque. Et que des gens sont là.

Il a bu. Il boit encore. Un liquide frais et parfumé.

Il voit celui qui a parlé. Un gaillard de trente-cinq ans. Visage énergique et buriné, rouge brique. Mais souriant, cordial. Une grosse poigne étreint la sienne.

Une main, des mains.

D'autres mains, douces et agréables, celles-là. L'une lui tient la tête, l'autre présente un gobelet de thermos et une voix charmeuse murmure :

— Encore une gorgée, allons, un petit effort.

Il ne demande pas mieux que de le faire, cet effort. Il boit et, comme il est de plus en plus conscient, il apprécie.

Le nommé Ben a un bon rire. L'homme ensablé tourne un peu la tête.

— C'est Flora, dit Ben.

Jolie, Flora. Blonde, avec d'abondants cheveux lisses partagés sur le sommet de la tête, ce qui crée une double cascade autour d'un visage juvénile éclairé de grands yeux bleus. Elle dit :

— Il va bien. Je crois qu'il n'est pas blessé.

Un halètement. Igor se met debout, aidé par le couple. Et il balbutie un remerciement.

Les voilà tous trois dans ce désert. On parle.

Igor Delémont raconte son histoire. Simple. Père suisse et mère russe, un vrai Européen. Employé dans un poste de prospection d'uranium, au Sahara. On cherchait de l'uranium partout d'après certains tests, parce qu'il en fallait,

il en fallait toujours, à toutes les nations. Pour la dissuasion, voyons !

Le monde entier est « dissuadé ».

Ben et Flora, sa petite amie, ont pu fuir. La radio des satellites laissait entendre, aux dernières nouvelles, tronquées, mutilées, parasitées, qu'il n'y avait guère de ville importante sur la planète qui ne fût « atomisée ».

L'atome fracassé s'est vengé, voilà tout.

Si l'oasis où travaillait Igor a été ravagée par un simoun artificiel, Ben a pu fuir de Naples avec Flora (Italienne blonde) sur un hélicoptère, au moment où la baie semblait soulevée par un raz de marée insolite, que le Vésuve se fendait, libérant des feux souterrains endormis depuis des ans et des ans.

Lui, ingénieur technique, était à l'aéroport où la petite venait le rejoindre.

Ils ont filé, comme des fous, au hasard, au-dessus de la Méditerranée et de l'Afrique du Nord. Passant entre des nuages livides, d'aspect curieusement métallique, surchargés de particules.

— La Sicile... la Sicile est détruite !

Flora pleure. Sa famille est originaire de ce qui fut l'île merveilleuse.

Maintenant la radio ne fonctionne plus. Impossible, dans cette atmosphère parasitée. Ben gronde :

— Pas moyen de savoir... Coupés du reste du monde... S'il y a encore un monde !

Igor sursaute :

— Un monde... Tout près d'ici !

Alors il révèle l'existence d'un endroit fabuleux. Ben paraît sceptique et Flora regarde Ben. Visiblement elle est de ces jeunes femmes qui se règlent sur l'homme, du moins pour ce qui concerne les opinions importantes, extérieures à la vie privée. Pour le reste, serait-elle femme si ce n'était elle qui le guidait en toutes choses ?

Ben semble ne pas vouloir vexer Igor. Il suggère l'hypothèse d'une hallucination.

Mais Igor se débat. Il est persuadé de ce qu'il avance. Non un rêve, mais bel et bien un mirage. La preuve de l'existence – à distance – de ce dont il n'a vu qu'une projection.

Ben réfléchit, très vite :

— C'est à voir ! De toute façon, l'hélicoptère peut encore servir un bon moment. Du carburant en réserve... On va aller voir si ce que vous nous racontez est réel... si c'est du solide... et comme de toute façon nous ne pouvons pas rester là...

Tous trois montent dans l'hélicoptère. Igor respire. Il fait bon, dans le cockpit en dépit du soleil qui tape. Après la fournaise, quelle détente.

Ben et Flora sont heureux d'avoir trouvé un rescapé. Ils avaient fui,

comme des forcenés, abandonnant tout. Et puis, au-dessus du désert, volant à basse altitude, ils se désespéraient. Partout, la désolation, la mort. Des nuées suspectes, des ouragans inattendus, des séismes dont ils découvraient les effroyables effets. L'atome fou, l'atome brisé, l'atome torturé, démon imprudemment lâché par l'homme et qui ne connaît plus l'ordre cosmique auquel il appartient. Fin d'une civilisation.

Elle a de bons yeux, Flora. Elle a vu cette tache blanche dans le désert. Par un heureux hasard. Maintenant, ils sont trois et cela les reconforte.

Où se diriger ? Un mirage ce n'est pas une indication. L'hélicojet tourne en rond, élargissant sans cesse ses circonvolutions, Ben étant un pilote passable et il dirige fort bien son engin.

Une heure, deux heures.

Ils ont vu passer, très haut, un groupe d'hélicojets. Des fuyards, comme eux, qui se sont perdus vers le sud.

Mais Tombouctou n'existe plus. Johannesburg est en ruine, le Cap englouti.

Des savanes brûlent, des fleuves sortent de leur lit et provoquent de véritables mers intérieures. Cela, ils l'ont su, quand la radio fonctionnait encore.

Plus tard, ils trouveront bien un point pour se fixer. En attendant, on cherche l'origine de la vision d'Igor. Et si c'était là, justement, ce point de salut, où ils pourraient revivre...

Ce qui est surprenant, c'est cette frénésie constatée chez les humains. Les objets animés également. Tout cela offrant l'aspect tremblotant de ces films antiques qu'on voit dans les cinémathèques.

Et soudain, un cri :

— Le massif... là...

Flora et Igor l'ont vu à peu près en même temps. Ben, qui décidément ne se paye guère d'à-peu-près, grogne :

— Des massifs rocheux, il y en a, dans le Sahara... Hoggar... Tibesti...

— Loin d'ici, Ben.

— De toute façon, on y va !

L'hélicojet pique vers le massif. Igor a le cœur qui bat très fort. Il lui semble reconnaître les contours de ce lieu étrange, si bizarrement révélé. Seulement ce qui paraît surprenant à ses yeux du moins, c'est qu'on ne découvre aucune trace d'activité. Et quant aux constructions... Non, ce n'est qu'un amas rocheux.

L'appareil frôle le sol, tourne autour du massif, qui a bien trois kilomètres de long sur un de large, sorte de vaisseau pétrifié jeté sur l'océan des sables.

Sous un certain angle, Igor le voit et crie :

— Je vous dis que c'est là !

— Mais on ne voit rien. Des roches... encore des roches...

— Le petit lac... Des palmiers...

— Oui. Une mini-oasis, dans un petit cirque bien abrité... Mais les palais, les temples, ces sortes d'avions...

Toutefois, Ben est intéressé par ce lieu. On dirait un petit Éden qui aurait échappé au grand cataclysme. Un peu d'eau, quelques arbres, dans l'immensité hostile au-delà des Tanezrouft effrayants, cela fait plaisir à voir. Médiocrement élevées, ces falaises déchiquetées abritent ce lieu de fraîcheur, bien protégé du trop grand soleil et des vents de sable.

Flora sourit, heureuse elle aussi, après le cauchemar. Les voilà au sol et tous trois, l'hélicoptère rangé au pied des falaises, font quelques pas vers une sorte de grande échancrure qui, orientée à l'est, permet l'accès vers l'intérieur du massif.

Igor a un violent sursaut :

— Voilà ce que j'ai vu... Le décor y est... mais... mais...

Il bafouille. Ben hausse les épaules :

— Des rocs... des arbres... de la flotte... D'autres oasis existent, par ici... De là à y voir une ville, des gens...

Igor s'élance comme un fou malgré sa fatigue. Il court, il pénètre dans le cirque oblong qu'encadrent les murailles basaltiques. Il hurle quelque chose et les deux jeunes gens comprennent mal :

— Qu'est-ce qu'il dit ?

— Je crois qu'il a crié : des ruines !

Instinctivement, tous deux s'élançaient, pénétrant derrière Igor à l'intérieur du cirque rocheux.

Figé, le rescapé paraissait fasciné par ce qu'il découvrait et qui, au premier abord, pour ses compagnons, n'offrait que le spectacle assez classique d'un massif entourant une petite réserve de verdure.

Il est vrai, après une première inspection, on commençait à voir les choses sous un autre angle.

Des rocs, bien sûr. Mais aussi, sous la couche de sable agglutinée depuis des siècles sur la roche, des formes caractéristiques qui, bien que vagues, ne semblaient pas avoir été façonnées par la nature.

— Oui... Il a raison... Une ville en ruine...

Flora et Ben avançaient, soudain frappés. Ils découvraient des pans de murs, des colonnes, des semblants de degrés indiquant que là, autrefois, un vaste escalier avait été élevé. Des dalles apparaissaient, quasi ensevelies, et malgré l'ensablement millénaire, on reconnaissait la cité fantôme, oubliée, morte depuis des millénaires.

Le couple se rapprocha d'Igor.

— Bon, fit le grand Ben en lui tapant sur l'épaule, ne restez pas comme devant une apparition. C'est là le reste d'une ville antique, voilà tout. Le cas n'est pas absolument inédit. On en a trouvé bien d'autres, de Mari à Persépolis et de Çatal Huyuk à Sumer, sans compter chez les pharaons, chez les Mayas, chez...

— Non ! Non ! J'ai vu... j'ai bien vu...

Ben jeta un regard à Flora, fit la moue :

— Vous avez vu, soit. Le mirage a pu projeter le cliché de ce décor. Et, sous le grand soleil, l'imagination aidant...

Il voyait bien que le jeune homme n'était pas convaincu. Flora intervint :

— Tout de même, cette région, si désolée soit-elle, a bien dû être explorée, depuis longtemps. Comment se fait-il que ces ruines n'aient jamais été signalées par personne, à ma connaissance du moins...

Ben montra des tas de sable, qui avaient l'air d'avoir été remués depuis peu :

— Regarde, chérie. Depuis que ce damné tourbillon nucléaire bouleverse l'atmosphère de la Terre entière, tout est changé. Il est possible que ce simoun artificiel qui a détruit le poste de notre ami Igor soit le véritable responsable de cela. À savoir la découverte, à tous les sens du mot, de cette vieille cité. Il me paraît vraisemblable, et tu as sûrement raison, que dans cet état elle n'a pu échapper aux explorateurs de tout poil, tout au moins aux derniers nomades qui, en dépit de ce qu'on appelle... de ce qu'on appelait la civilisation, traversaient le désert de temps en temps... Mais ce vent fou a soulevé des tonnes et des tonnes de sable, même celui qui s'était stratifié petit à petit, si bien que le voile qui recouvrait la ville morte a été soulevé et que notre ami Igor l'a entrevu.

Igor secoua la tête :

— J'ai vu cela, en effet. Mais non pas dans cet état. Comme cela était... puis-je dire à quelle époque ? Quand il y avait des habitants, des vivants, avec des maisons construites, brillantes, une foule colorée... des appareils...

— Quoi ? Des Égyptiens ? Des musulmans ? Ou des Atlantes, pendant qu'on y est !

— À ma connaissance, les Égyptiens ne possédaient pas d'engins volants !

Ben toussota. Igor le regarda en face :

— Vous ne me croyez ni l'un ni l'autre, j'ai compris... Non ! Non ! ne protestez pas, c'est normal... Mais écoutez-moi... Je sais, parce que je l'ai vu, que derrière cette colonnade... ou du moins ce qui en reste, il y avait quelque chose... je cherche. Oui... la vision a été brève... Disons : une tour. Hexagonale ou octogonale, je ne saurais préciser...

Ben eut le bon sourire d'un débonnaire qui ne veut pas contrarier un interlocuteur buté :

— Eh bien, mon vieux, rendez-vous à l'évidence... On ne voit rien, derrière ces vieilles colonnes à demi effondrées...

Igor les laissa là et courut, contourna la colonnade. Ils le perdirent de vue un instant, puis ils l'entendirent hurler :

— Venez voir !

Tous deux, sans mot dire, se hâtèrent et le rejoignirent.

— Regardez !

C'était troublant. Certes, il n'y avait plus de construction élevée, mais le soubassement existait, à demi masqué par du sable que les intempéries avaient finalement durci. Pourtant, le plan de ce qui s'était élevé en cet endroit demeurait très visible.

Un hexagone, presque totalement dessiné, construit avec des pierres granitiques, usées, rabotées, limées aux dents des siècles, maculées du sable infernal, et cependant incontestablement reconnaissables.

— Eh bien ? triompha Igor.

Ben et Flora commençaient à se sentir troublés.

Ils harcelèrent Igor de questions. Le survivant des oasis dévastées donnait de nouvelles précisions. Bien qu'il ait à peine eu le temps matériel d'enregistrer nettement le plan de la ville entr'aperçue, il se reconnaissait sur place. Il indiquait là un palais, là une sorte de quai près de la pièce d'eau. Quai qui n'existait plus du moins en son ensemble. Pourtant, ils aperçurent, en transparence sous les ondes, des pierres quadrangulaires, mieux conservées que le reste, et qui pouvaient bien attester qu'elles étaient les vestiges d'une construction détruite depuis longtemps.

— Il y a des inscriptions, sur ces pierres, fit remarquer Flora, alors qu'ils contournaient un vieux pan de mur ayant appartenu à quelque emplacement fortifié.

Ils se penchèrent. Ni les uns ni les autres n'étaient experts en hiéroglyphes. Pourtant, ils purent penser que le langage quasi effacé qui laissait là ses traces ne ressemblait pas aux inscriptions égyptiennes.

— Une autre civilisation, un autre monde.

— Et disparu depuis... Dieu sait !

— Mais je l'ai vu !

— Un mirage, Igor. Je voudrais comprendre, murmura Ben. Faudrait-il admettre, ajouta-t-il après un instant de réflexion, que vous avez aperçu ce que je puis appeler un mirage dans le temps ?

Flora ouvrait de grands yeux, bouleversée par une telle hypothèse. Igor, qui avait oublié ses fatigues, son martyre sous le grand soleil, était survolté :

— Mais alors... mais alors... qu'est-ce qui a pu se produire ?

L'ingénieur eut un soupir :

— Nous ne le savons pas. Nous ne comprendrons peut-être jamais. Mais nous ne devrions pas oublier que notre planète subit actuellement un traitement qui, je crois pouvoir l'affirmer, ne lui a jamais été infligé depuis sa création. L'atome a tout perturbé. Ne serait-il pas possible que, provoquant ces tempêtes qui détruisent tant de choses, et parfois arrachent des ruines à leur linceul de pierre et de sable cela ait également ébranlé certaines ondes dont notre pauvre sagesse n'avait pas encore eu connaissance ?

— Tu vas bien loin, dit Flora.

— As-tu mieux à me proposer ?

La discussion aurait pu se poursuivre longtemps, mais la jeune femme voyait Igor de nouveau en éveil :

— Que se passe-t-il encore ?

— Écoutez... N'entendez-vous pas ?

Machinalement, tous trois levaient la tête. Ce qu'ils entendaient évoquait sans doute un bruit de moteur, mais sur une fréquence qui ne leur était pas familière et, d'instinct, ils cherchaient vers le ciel.

— Sans doute des furtifs, comme nous... Un hélico... ou une plateforme volante... ou bien...

Mais le ciel demeurait pur, féroce, noyé de la lumière de feu.

— Non, dit Igor au bout d'un moment, ça ne vient pas d'en haut !

Ils se regardèrent, lèvres pincées, sourcils froncés. Ce nouveau mystère achevait de les prendre au collet. Dans ce décor, très beau, mais banal au centre africain, quel nouveau mystère s'offrait donc à eux ?

Ils parcoururent les ruines. Parfois, le sable restait là, bouchait le passage, des remous s'étant produits qui, dégageant certains points de la ville oubliée, en avaient totalement recouvert d'autres.

Ils devaient faire un détour, s'engageaient dans ce qui avait été une voie publique, descendaient des degrés, en escaladaient de nouveaux. Ici et là, des palmiers, quelques cactus, avaient réussi à pousser, faisant éclater lentement la pierre.

— Cela continue... Un ronron qui n'en finit pas...

— Et cela vient... On dirait... de sous nos pieds...

Ben, le premier, passant entre deux débris de muraille, gloussa :

— Ah ! le sol est éventré.

Flora et Igor accoururent près de lui.

Il y avait, en effet, une sorte de gouffre. On distinguait, en contrebas, ce qui avait dû être une vaste crypte, soutenue par des piliers en ogive dont il ne restait que des fragments. Mais l'aspect des dalles du sous-sol était formel. La

voûte ne s'était effondrée que depuis peu.

Penchés, ils écoutaient ce bruit incessant qui montait vers eux.

CHAPITRE III

Après le grand soleil, les trois fugitifs apercevaient un décor à demi plongé dans la pénombre d'un sous-sol entrouvert. Mais leurs yeux s'accoutumaient et tout en cherchant à identifier le bruit mystérieux et sa source, ils regardaient.

Il y avait là une vaste construction souterraine. Des ouvertures assez larges, des galeries, s'amorçaient, formant une étoile aux branches multiples qui aboutissaient à la partie que l'effondrement, certainement très récent, avait privée de son plafond.

Petit à petit, envahis par l'incessant ronron, Igor, Flora et Ben pouvaient découvrir une installation presque intacte, que cette gangue de pierre et de sable, seulement dévastée, par le fléau atomique, avait protégée jusque-là. Le dallage était à peu près préservé. Des mosaïques luisaient doucement sur les parois et les piliers.

Au fur et à mesure que le regard pouvait s'étendre, on s'attendait à voir la visibilité se perdre dans les ténèbres. Or, tout au contraire, les trois compagnons constataient que des lueurs d'aspect solaire se manifestaient, et qu'ils apercevaient une immensité, un labyrinthe, quelque chose comme un cloître fantastique, construit à ras de terre, magnifiquement recouvert pendant un temps sans doute incalculable, et que les hasards de la guerre nucléaire leur révélaient dans son intégralité.

Et c'était tellement séduisant, tellement attirant, que Igor s'écria :

— Il faut aller voir... Savoir !

Il n'y avait pas trois mètres de profondeur, depuis le point où ils se trouvaient, dans la cité-oasis, et le dallage de la crypte.

Sans attendre davantage, il sauta, se retrouva souplement sur ses jambes pliées et se redressa :

— Attendez, nom d'une bombe, lui cria Ben, c'est peut-être dangereux !

— Eh, qu'importe !

— Mais tout cela est radioactif, je le crains.

— Ne le sommes-nous pas tous ? Après ce que nous avons subi.

— Tout de même, restez là, je veux vérifier !

Ben courut à l'hélicoptère. Ils le virent revenir quelques minutes plus tard, portant en bandoulière une sorte de boîte de cuir. Il parvint à son tour près de l'échancrure du sol et s'apprêta à sauter :

— Je vais avec toi !

Flora, lestement, bondissait et Igor la recevait presque dans ses bras. Ben ne dit rien mais sourit au cran de son amie.

Maintenant, il faisait fonctionner le compteur et tous les trois pouvaient constater que l'hypothèse était valable. Le cliquetis commençait aussitôt à se manifester sérieusement.

Igor haussa les épaules :

— Merci, Ben, mais qu'y faire ? Vous savez bien que, partout, partout, la Terre, l'atmosphère sont polluées.

Un instant, ils restèrent silencieux et Flora s'appuya sur l'épaule solide de Ben :

— Tant pis, dit-elle. Notre destin est tracé. Igor a raison de ne pas s'en soucier. L'atome déchaîné règne ici, dans ce monde qu'il nous a révélé, comme il domine partout sur la planète. Alors...

Ben les regarda tous deux, hochant la tête :

— Après tout...

Mais il garda le compteur en état de fonctionnement, tout en s'élançant avec eux à travers ce dédale.

C'était curieux. Les piliers affectaient des formes ogivales, contrastant avec des soubassements ornements à la mode grecque. Des chapiteaux ouvragés montraient des formes évoquant les dieux antiques. Le tout agrémenté de cette mosaïque qu'ils avaient tout de suite aperçue, et qui recouvrait à peu près toutes les surfaces, au-dessus du dallage.

Un mélange de styles, pourtant d'un effet heureux. On aurait dit que Byzance était passée par là, en un Moyen Âge influencé par l'Assyrie, par l'Inde antique.

Ce qui les surprenait surtout, c'était la clarté. Elle semblait venir de partout, claire, solaire, ce qui ne donnait aucunement à ce temple, ou à ce palais, on ne savait, un aspect de souterrain.

Ils tressaillirent en apercevant des silhouettes qui se mouvaient un peu en avant d'eux.

Igor hurla :

— Là... Là... je vous l'avais bien dit... des vivants !

Il se précipita et le couple, impressionné, courut derrière lui.

Tous les trois s'arrêtèrent en même temps, frappés par ce qu'ils découvraient.

Pour Igor, c'était une sérieuse déconvenue, et Ben éclata de son gros rire :

— Eh bien, voilà, ce ne sont pas vos petits amis au comportement frénétique, c'est nous, rien que nous.

Effectivement, ils se voyaient tous les trois, reflétés par une surface formant un miroir qui leur rendait leur image, avec la perspective infinie du monde arraché au mystère du sol, très visible en raison des sources innombrables de clarté qui faisaient naître partout des découvertes.

Intrigués malgré tout, ils s'approchaient, ils palpaient ce curieux panneau.

Igor, visiblement désorienté, déçu de ne pas avoir rencontré ceux qu'il croyait toujours avoir entrevus dans le mirage, avançait comme les autres et examinait la surface miroitante :

— On dirait une sorte de schiste très poli !

— Et ce doit être cela, en effet, fit Ben. Le système, ou approximativement, de ces miroirs disposés en angles successifs dont on dit que se servaient les constructeurs des pyramides et autres hypogées afin de capter la lumière solaire et la conduire dans les profondeurs, pour y travailler en pleine clarté...

Flora conclut très logiquement que ces miroirs muraux devaient abonder, et que c'étaient eux qui amenaient, d'après d'autres panneaux judicieusement disposés à travers ce qui avait été la ville la grande lueur solaire jusqu'au monde d'en dessous.

Ils ne tardèrent pas à le vérifier, s'avancant toujours plus avant dans l'installation qui semblait immense et, vraisemblablement, s'étendait sous toute l'oasis ou tout au moins sa plus grande partie.

Le compteur Geiger réagissait par instants avec une certaine vitesse, mais ils ne s'en souciaient plus. Surtout pas Igor Delémont, avide de percer le secret d'une semblable trouvaille.

Et tout à coup, il tendit le doigt vers un des miroirs, dont ils avaient déjà trouvé une bonne dizaine d'exemplaires.

Il n'eut pas le temps d'expliquer. Ben jurait et Flora jetait un cri aigu.

Déjà, la vision avait disparu.

Mais ils avaient vu. Tous les trois. Et ils commentaient :

— C'était une femme !

— Oui... et semblant irréaliste... Vibrante !

— Je les ai vus... tous comme ça... Cette frénésie agitant les corps, les lignes...

— Elle nous regardait !

— Et elle nous montrait quelque chose...

— Mais quoi ?

— Et son visage... c'était bref, mais...

Igor se tenait la tête à deux mains :

— Ce n'est pas possible... ce n'est pas possible...

— Et quoi encore ?

— Cette fille... je... je suis sûr... Non ! Je la connais !

Ben et Flora le regardèrent comme s'il avait perdu l'esprit et il s'en rendit parfaitement compte :

— Oui... vous pensez que j'en ai pris un bon coup sur le crâne... les bombes atomiques... et le séjour au grand soleil... Il y a de quoi... Après tout, vous avez peut-être raison... En tout cas, moi, je vous dis que cette fille... je l'ai déjà vue... Et sa vue me rappelle...

Il grimaça, comme un homme tourmenté qui fouille au fond de ses souvenirs :

— Enfin... ce n'est pas sérieux, grommela Ben.

Pratique, Flora reprenait :

— Elle tendait le doigt, elle paraissait nous inviter à voir quelque chose. Ah ! mais j'y pense... Nous l'avons vue dans le miroir... Alors...

Elle se retourna, ce qu'ils n'avaient pas encore songé à faire.

Nul n'apparaissait dans l'immensité silencieuse du palais inconnu.

Igor, une fois de plus, soupira. Chaque incident semblait lui offrir un passionnant mystère, mais tout s'évanouissait aussitôt.

Toutefois, Ben devait admettre tout haut, pour reconforter le jeune homme, que Flora, tout comme lui, pouvait cette fois attester la véracité de la vision.

Une femme. Apparaissant comme une image tressautante. Mais une femme jeune et jolie, autant qu'on avait pu en juger. Une brune au teint mat, aux yeux sombres, vêtue selon une mode qu'ils méconnaissaient tous. Une sorte de robe droite, avec la taille sous les seins découverts. En une étoffe ouvragée, pailletée eût-on dit, rehaussant ce qui leur avait paru une authentique beauté.

— Elle nous montrait... mais avec le reflet... si nous cherchions... justement en face...

Les deux hommes se plièrent à cette suggestion de Flora. Un instant après, le grand Ben grondait :

— Décidément, *cara mia*, je crois que tu as du génie ! C'est rare chez la femme !

Il la prit dans ses bras et la gratifia d'un baiser. Igor, lui, ouvrait de vastes yeux devant ce qui leur était révélé.

Juste dans l'axe, autant qu'ils pouvaient l'apprécier, du doigt pointé de la belle inconnue, en admettant qu'il faille aller à l'opposé et en tenant compte du fait que ce qu'ils avaient vu se trouvait « dans le miroir ».

Ils arrivaient sur un pilier. Et ils se penchaient sur un motif dessiné en mosaïque, comme le reste. Mais un motif qui était bien curieux à étudier.

Au centre, il y avait un disque ornementé et, en observant bien, ils ne tardèrent pas à lui trouver un sens précis :

— C'est un zodiaque, n'est-ce pas ? Oui, il y a bien douze signes bizarres disposés en cercle.

— Drôle d'horloge ! Car cela peut être aussi une horloge...

— L'horloge, Ben, n'est-elle pas inspirée du Zodiaque ? Lequel est, en réalité, l'horloge de l'univers ?

L'ingénieur fit la moue. Lui, l'ésotérisme l'avait jusque-là laissé froid.

— Cette créature fantastique nous invite-t-elle à déchiffrer notre horoscope ? tenta-t-il de plaisanter.

Mais Flora lui fit signe de se retenir. Il offensait gratuitement Igor, lequel paraissait passionné par le motif et continuait à en chercher le sens.

— Ces traits qui se suivent... Des javelots ? Des flèches ? Des rayons ?

— Peut-être tout bonnement la direction à suivre pour y parvenir. Parce que je crois bien qu'elle nous invitait à aller à la recherche de l'horloge-zodiaque ?

Nouveau juron de Ben :

— Alors cette fille irréelle prétend nous guider ?

— Pourquoi pas ?

Ben, emporté par la curiosité, s'était accroupi et se prenait au jeu, scrutait le vaste motif avec maintenant autant de flamme que Flora et Igor.

Ils crurent constater que les flèches qui évoluaient dans divers azimuts, mais en se suivant toujours, donnaient réellement le chemin à suivre à travers le labyrinthe pour parvenir à l'endroit central, sans doute du plus haut intérêt.

Mais à un certain endroit, il y avait l'évocation d'un obstacle.

— Par tous les diables, c'est une bête, un animal préhistorique !

— Ne me dites tout de même pas, grogna l'ingénieur, qu'il y a un dragon qui est là pour veiller sur un trésor. Je veux bien admettre qu'il se passe des choses curieuses, mais nous ne nageons pas en plein conte de fées.

— Certes, Ben. Mais admettez ces « choses curieuses » que vous évoquez... Est-ce normal de voir des gens frénétiquement agités, dont une fille qui nous fait signe ?

Ben se grattait l'oreille :

— Ces motifs... là... Des éclairs... ou quoi ?

— Oui. On dirait bien des éclairs.

La jolie voix de Flora s'éleva dans la crypte :

— Et si cela correspondait justement au « dragon » ? S'il s'agissait d'un piège ou de quelque défense du zodiaque, par exemple un circuit électrique ou magnétique ? Ou quelque chose d'analogue ?

Les deux hommes la regardèrent avec admiration :

— Décidément, ma Flora, je te revaudrai ça plus tard !

Nouveau baiser preste. Igor, lui, demandait de quoi écrire :

— Je n'ai plus rien, j'ai tout perdu.

— J'ai un calepin. Que voulez-vous faire ?

— Prendre tout bonnement le plan tracé par les flèches. En partant d'ici, en tenant compte de la flèche initiale, on va sans doute vers l'horloge...

— Oh ! Oh ! Attention au monstre qui veille et dévore les petits imprudents !

— Si Flora a raison, il n'est pas impossible que votre compteur puisse le détecter à temps !

Tout cela devenait subitement très logique. Ben donna le calepin. Igor nota scrupuleusement les indications de la mosaïque. Et ils se mirent en route.

La pollution nucléaire, au fur et à mesure qu'on avançait, s'était amoindrie.

Ils trouvèrent, à un carrefour, un motif semblable, avec une flèche en moins, ce qui leur confirma que c'était bien là la direction convenable.

Ils repartirent, parvinrent bientôt à une sorte de palier. Un escalier s'enfonçait profondément, en tournant. Mais le système des miroirs devait jouer aussi par là, car des reflets solaires combattaient les amas ténébreux qui s'entassaient dans les angles.

Ils se risquèrent. Le compteur cliqueta légèrement.

Et Igor descendait en répétant :

— Je la connais... Je la connais... Cette femme... Dieu ! Quel bouleversement son image provoque au fond de mon cœur... Mais pourquoi ? Pourquoi ?

CHAPITRE IV

Une flèche, encore, sur la muraille.

Le mouvement était net, caractéristique. Le trait descendait, tournant légèrement. Il n'y avait guère de doute à conserver. On devait apercevoir un escalier tournant, très exactement celui dont on découvrait les degrés supérieurs. Il n'y avait vraiment qu'à suivre le mouvement.

C'était la bonne direction. Mais vers quoi allaient-ils ? Cela demeurait une énigme. Une de plus.

Il faisait plus frais maintenant, au fur et à mesure qu'on s'éloignait de la surface, de ce sol de feu. D'autre part, la clarté était moins vive. On croyait comprendre que le dispositif des miroirs était moins efficace, en raison du même principe.

Toutefois, si l'ombre était plus puissante, accumulant les zones inquiétantes, il n'en restait pas moins, çà et là, des flaques lumineuses, et quelquefois ils découvraient même les miroirs, bizarrement inclinés, en des orientations insolites, indiquant ainsi le souci qu'avaient eu les constructeurs de capter, après de minutieuses recherches, les rayons solaires qui parvenaient dans ces profondeurs.

Tel quel, c'était encore très possible et on voyageait sans lampes.

Par instants, le compteur cliquettait et ils tressaillaient. Les retombées hasardeuses avaient pénétré jusque-là. À moins, hypothèse que Ben n'excluait pas, que ce domaine fantastique ne garde en lui-même sa propre source de radioactivité.

La marche dura encore à peu près une demi-heure. Après l'escalier, ils avaient atteint ce qu'on pouvait appeler un second sous-sol. Plus frais, plus sombre aussi.

Mais il y avait là la même forêt de piliers, les mosaïques, le dallage. Flora, à plusieurs reprises, frissonna. Des manifestations animales lui faisaient peur. On ne voyait pas très bien, vraisemblablement quelques reptiles habitaient ces antres et l'arrivée des humains les dérangeait. On crut également distinguer divers autochtones sahariens : gerboises, fennecs, infiniment moins répugnants.

Ils se basaient toujours sur la direction que les flèches indiquaient avec une singulière fidélité. Sans ce fil d'Ariane, il fallait convenir qu'on n'aurait guère su comment se diriger dans un tel labyrinthe.

— Deux encore... Mais pourquoi deux ? demanda Flora.

— Cela indique certainement un point crucial, répondit Igor.

— Il y a un motif, en effet, mais les fragments de mosaïque sont un peu usés. Des parcelles se sont détachées.

Le dessin avait souffert. Pourtant, ils crurent distinguer la forme d'une

bête un peu fantaisiste et pensèrent de nouveau à un dragon. Mais sans doute le monstre en question devait-il correspondre à quelque piège d'un tout autre ordre.

Ils redoublèrent de précautions. Ils parvinrent jusqu'à un soubassement, à demi effondré celui-là, et découvrirent une nouvelle salle. Une sorte de rotonde.

Flora et Igor allaient se précipiter. Ben cria :

— Halte ! Attention !... Le compteur !

La radioactivité se manifestait soudain furieusement et les jeunes gens s'arrêtèrent.

L'ingénieur les rejoignit. Ensemble, ils examinèrent le lieu découvert.

— Un hexagone... Je ne serais pas surpris que nous ayons tourné petit à petit et que nous soyons exactement sous l'emplacement de ce qui avait été une tour, tour que vous avez entrevue dans votre... vision, Igor, et qui est maintenant en ruine.

— Oui. Les dimensions paraissent, approximativement, correspondre.

— Mais pourquoi ces bandes claires, ces bandes sombres ? Et le cliquetis ne me dit rien qui vaille. Et puis, le dragon, si dragon il y a, doit se trouver là !

Ils écarquillaient les yeux. Ils voyaient un vaste palier à huit angles avec des ouvertures sur chaque pan. Au-dessus, cela formait une coupole en ogive octogonale. La construction, pour originale qu'elle fût, n'avait cependant rien d'absolument extraordinaire, si on n'y découvrait pas des zones violemment éclairées, disposées en étoiles, et en opposition, d'autres zones semblables plongées dans l'ombre.

Ils cherchèrent, demeurant prudemment sur le seuil. Il semblait vraisemblable que c'était encore là le système des miroirs qui régnait. Mais un architecte fantaisiste – ou hautement initié, pouvait-on savoir ? – avait cherché à découper l'immense palier en seize zones alternant l'ombre et la clarté, et sans doute avait-il fallu, à l'origine, de bien subtils, de bien savants calculs, pour parvenir, si profondément sous terre, à obtenir un pareil résultat.

Quel en était le but ? C'était une autre question.

Igor, songeant toujours à la belle inconnue qui le fascinait, à ce monde entrevu, se serait, tout seul, imprudemment précipité dans l'une des issues. Mais Ben assurait qu'il fallait se méfier. Pour lui, là existait un piège, une de ces épreuves initiatiques qui arrêtent l'imprudent sur les chemins de lumière, une zone d'épreuve de laquelle il y avait à se méfier.

— Nous n'allons pas rester là dix ans ! grinça Igor, exaspéré.

Flora tenta de le calmer. Ben prononça :

— Il faut un test, mais lequel ?

Il balançait le compteur, observait, du seuil où il se trouvait, que le cliquetis paraissait augmenter alors que l'appareil oscillait vers la clarté, le

contraire se produisant lorsque le mouvement pendulaire le ramenait vers l'ombre.

— C'est là, c'est bien là, mais pour savoir...

— Bon, fit Igor. Je crois que nous sommes déjà tous pollués par cette maudite radioactivité. Alors, un peu plus, un peu moins...

— Vous avez envie de vous suicider ? Vous trouvez qu'il n'y a pas eu assez de morts comme ça ? Je vous dis qu'il ne faut pas nous risquer aussi bêtement.

— On doit passer tout de même. Je vais voir.

Brusquement, Igor semblait avoir une idée. Il faisait quelques pas en arrière et venait vers l'ébouli qu'ils avaient dépassé, près de l'entrée de la mystérieuse rotonde en hexagone. Il ramassa une grosse pierre, revint vers le couple :

— On va bien voir !

Il lança la pierre, au hasard, à travers la rotonde.

Le claquement de la foudre fut tel qu'ils se rejetèrent instinctivement en retrait tous les trois, demeurèrent un instant comme abasourdis :

— Vous avez vu ?

— Un éclair... Une étincelle électrique, plutôt...

— C'est la pierre qui l'a provoquée. Elle a dû traverser un champ électromagnétique.

— Et cela fonctionne. Ce monde est encore vivant !

— Connaissons-nous ce qui est et ce qui n'est pas !

Cependant, le test était formel. Un passage, une projection de solide provoquait la réaction, quelle qu'en fût l'origine. Il importait maintenant de déterminer de façon plus certaine les véritables contours de l'installation, laquelle, on en avait la preuve, demeurait en excellent état de marche. C'était bien là le dragon de la fable. Un dragon non de chair et d'os, mais dragon mécanique, à impulsion magnétique, et qui crachait une foudre redoutable.

Ils recommencèrent, avec plusieurs pierres.

Ce fut assez long, et chaque fois cela marchait. Un éclair jaillissait, fulgurant. Selon la formule, il ne venait pas d'en haut, mais d'en bas, en dépit de l'illusion d'optique classique.

Au bout d'un moment, et après avoir confronté leurs observations, Ben crut pouvoir conclure :

— Le piège est ingénieux. Seules les zones lumineuses sont nocives. Alors que la partie ombrée demeure praticable.

— Mais comment passer de l'une à l'autre ?

— Il faut gagner, si je comprends bien, la troisième issue à droite, dit Flora qui avait découvert, sur un pilier abîmé une flèche très endommagée,

mais encore visible, et grâce à laquelle l'orientation semblait aisée.

— Ce qui ferait trois zones de clarté à traverser sans se faire foudroyer !

— C'est possible, fit Ben après avoir réfléchi un instant.

Il leur exposa son plan, minutieusement, prenant son temps, car, à son avis, la situation était périlleuse.

Igor, qui bouillait comme toujours, se déclara prêt à prendre le risque le premier.

Flora avait un peu peur et elle l'embrassa alors qu'il se préparait à bondir.

Trois passages, ensuite l'ombre, puis la clarté pour arriver à la troisième issue.

Ben se prépara, avec plusieurs lourdes pierres qu'il maniait comme des ballons d'enfant.

— Prêt, Igor... Go !

Une pierre lancée. La foudre. Igor saute dans la zone sombre. Et on recommence. Jet de pierre. Éclair. Le bond d'Igor, qui échappe, au dixième de seconde, à la langue du dragon.

Trois pierres, trois bonds.

— Hurrah !

Igor, indemne, est devant l'issue qui ouvre devant lui de nouvelles perspectives, de nouveaux mystères.

— À toi, Flora... À moins que tu ne préfères rester ici nous attendre !

— Non, jamais... Je ne veux pas rester seule... je ne veux pas te quitter !

Bravement, elle se prépare à bondir. Les deux hommes ont le cœur battant.

Trois fois on refait le manège pour Flora. Trois pierres lancées par Ben de plus en plus loin, pour « toucher » sur le mode lumineux la zone éclairée où sévit l'œil électrique du dragon.

Trois fois la foudre frôle le corps gracieux et souple de la jeune femme.

— À vous, Ben.

De sa place, c'est Igor qui jette des pierres. Un jet long, un jet moyen, un jet plus court. Trois zones atteintes, trois éclairs provoqués, que Ben met à profit chaque fois pour sauter d'ombre en ombre, après le déclenchement qui ne peut évidemment se reproduire simultanément, en dépit de son passage corporel.

Tous les trois se regardent, haletants, ruisselants de sueur en dépit du froid cavernicole, un peu pâles, mais vaguement souriants, comprenant qu'ils ont réussi à franchir un sérieux obstacle.

— Et maintenant, dit Ben, on continue ?

Il y eut un silence. Continuer ? Aller plus en avant dans ce conglomérat

d'incompréhensible, c'était pour eux l'inéluctable. Que cherchaient-ils ? Ils ne le savaient trop. Mais leur monde s'écroulait et une circonstance inouïe avait révélé l'existence d'un univers particulier, encore inconnu.

Flora et Ben, certes, avaient douté au départ de l'état mental du jeune Igor. Seulement, comme lui, ils avaient entr'aperçu la jeune et jolie fille tressautante et ils savaient bien que ce n'était pas absolument illusoire.

D'ailleurs, l'extraordinaire installation qu'ils avaient réussi à pallier grâce à l'astuce d'Igor constituait la plus implacable des démonstrations.

Ils repartirent, ayant trouvé, à deux reprises, des flèches qui poursuivaient leur travail de guide.

Ils apercevaient des miroirs, les derniers peut-être de ce chemin effarant.

Quelque chose remua devant eux. Ils hurlèrent :

— Un homme !... Il vit... Frénétique comme les autres...

Encore une fois, la silhouette s'était reflétée dans le miroir. Quand ils se retournèrent, ils ne virent plus rien.

Mais ils avaient vu. Et leur ahurissement était total.

Un homme...

Et si Igor avait pu dire, en cherchant dans ses souvenirs : « Cette fille, je crois la reconnaître », alors, Igor, Ben et Flora, pourraient affirmer qu'ils avaient également reconnu cet individu.

Torse nu, portant une sorte de petite jupe à l'égyptienne, la poitrine barrée d'un large galon d'or rutilant, il était très brun, jeune, athlétique.

Et bien qu'il fût d'un teint plus foncé que le jeune Igor Delémont, c'était lui, lui-même, son portrait rigoureux, son sosie exact, son reflet le plus parfait qu'ils venaient d'apercevoir dans les arcanes d'un monde légendaire, oublié, contemporain des fossiles, mais sur lequel veillait encore farouchement un dragon électrique, parfaitement machiné, et qui foudroyait impitoyablement les intrus.

CHAPITRE V

Igor s'était littéralement effondré sur un bloc de pierre. La tête entre les mains, il paraissait accablé d'une telle révélation. Il avait peur. Peur de sentir

vaciller sa raison. Après les terribles épreuves que, comme tous les humains de la Terre, il venait de subir au cours de la guerre atomique, après sa fuite dans le désert, après l'accablant séjour au grand soleil et les surprises qui avaient suivi, il était légitime de trembler pour son propre équilibre.

Flora, gentiment, essayait de le réconforter avec de ces mots puérils que les femmes savent trouver pour les mâles en détresse. Ben, lui, un de ces costauds qui redoutent surtout de paraître faibles en se montrant eux-mêmes, lui envoyait de fortes claques sur les épaules, en ironisant sur la situation.

— C'est fou, c'est fou, haletait le jeune homme en levant vers eux des yeux effarés. Vous avez vu, vu comme moi !

— Mais oui, Igor... Mais qu'y pouvons-nous ?

Ben proposa de se désaltérer, avec le contenu de sa gourde, qui contenait une eau alcoolisée. Il trouvait également qu'après un tel voyage semi-souterrain, il était opportun de se rassasier. Ils étaient las, bien que fortement énervés. Ben suggéra aussi de retourner à l'hélicojet. On mangerait, on dormirait.

— Comme il vous plaira, dit Igor. Moi, je reste...

Ben eut un geste d'impuissance. Flora prononça :

— Écoute, puisque nous avons fait une telle randonnée, autant aller jusqu'au bout. Et puis, imagine, il faudra franchir, dans l'autre sens, le palier du dragon.

Ce n'était pas, en effet, une mince affaire et il fallait toujours être au moins deux pour y réussir, l'un déclenchant l'œil électrique pendant que l'autre sautait.

— Bon, dit finalement Ben. On se restaurera plus tard et on dormira quand on aura le temps.

Igor s'était relevé. Il essuya son front baigné de sueur :

— Je pars... Vous venez avec moi ?

Ils en mouraient d'envie tous les deux. Le mystère était flagrant et ils savaient bien qu'ils n'auraient de cesse de parvenir à comprendre ce qui pouvait se passer dans ce domaine invraisemblable.

Les flèches les guidaient toujours dans le labyrinthe. Ils avaient noté qu'on entendait, un peu plus fort, le ronron, ce bruit perçu initialement et qui les avait attirés dans la crypte éventrée.

En fait, on n'avait jamais cessé de l'entendre, mais il était tellement constant, il faisait tellement partie de l'ambiance, qu'on finissait par ne plus guère y faire attention.

Maintenant, la fièvre les prenait. Tout à coup, ils avaient l'impression de toucher au but. Ce voyage dans les ruines ne pouvait s'éterniser. Il y avait là quelque chose d'évidemment important. Les précautions prises par les constructeurs du dédale l'attestaient. On n'imagine pas un tel cheminement,

avec un obstacle aussi subtil que celui de l'installation électromagnétique si on n'a rien à préserver.

Cette fois, ils parvinrent à un carrefour, où nul dragon ne veillait, mais qui donnait principalement sur une ouverture où s'amorçait un nouvel escalier. On ne descendait plus, on montait.

Il y avait une douzaine de marches tout au plus. Sur les parois latérales, ils aperçurent des flèches dessinées dans la mosaïque.

— Suivez le guide, ricana Ben. Je parie qu'on arrive enfin au musée !

D'un pas nerveux, ils escaladèrent les degrés, débouchèrent dans ce qui devait être à l'origine une grotte naturelle, mais que d'adroits artistes avaient su aménager.

Cinquante mètres de rayon, au moins. Les piliers, taillés dans le roc brut, avaient été en grande partie ornements de mosaïques, comme le reste. Le plafond ouvragé, toujours en pleine pierre, avec des sculptures bizarres, anthropomorphes et zoomorphes, sans compter d'innombrables symboles inconnus des trois compagnons.

Mais, avant tout, ils voyaient ce qui occupait le centre de la pièce, une sorte de disque gigantesque, de près de vingt mètres de diamètre, parfaitement circulaire, et baigné d'une clarté quasi irréaliste.

— Un zodiaque, encore...

Cela pouvait, évidemment, figurer une sorte de carte ésotérique du ciel, comme ils l'avaient vu sur le premier motif qui les avait mis en éveil. Ils y retrouvaient les signes du zodiaque, du moins étrangement interprétés, mais qui devaient de très loin s'assimiler aux symboles répandus un peu partout par l'imagerie populaire.

— Je suis Bélier, dit Ben. Où suis-je, là-dedans ? Consultons l'horoscope !

Il essayait de plaisanter, mais en fait il luttait contre l'étrange impression qui le prenait à la gorge, tout autant que Flora et Igor.

Ils se mirent à tourner autour du disque, formant en fait une sorte d'immense table ronde haute d'un mètre à peine. Les douze signes dominaient, mais sur toute la surface, des motifs avaient été établis. Mosaïque ? Faïence ? Peinture rupestre ? Cette fois, on ne savait exactement quelle matière avait pu présider à l'établissement d'un pareil ouvrage.

C'était très beau, d'un art accompli, mais ne relevait d'aucun style connu à travers l'histoire. Le seul point qui les guidait existait dans le fait que douze figures évoquant le zodiaque traditionnel se retrouvaient, disposées à l'instar des chiffres d'une horloge.

Cependant, ils constataient un nouveau phénomène. Là, comme ailleurs, c'était la lumière solaire captée et reflétée à l'infini, qui régnait. Or, depuis le début de leur incursion, le soleil devait décliner fortement sur l'horizon

saharien. Si bien que la clarté commençait à baisser sérieusement.

Pourtant, une curieuse contrepartie se manifestait. Tandis que s'estompait petit à petit l'irradiation solaire, une fluorescence inattendue paraissait monter du disque lui-même. Ils ne tardèrent pas à constater que, au fur et à mesure que la caverne aménagée rentrait dans l'ombre, les douze signes devenaient phosphorescents et suppléaient par leur propre luminosité à la carence de l'astre.

Fascinés, tous les trois demeuraient là, regardant cette incroyable chose, tentant toujours d'en saisir le sens véritable.

— En tout cas, dit Ben, si c'est une horloge – et je continue à y voir un cadran – les aiguilles manquent...

— Pourtant, fit Igor d'une voix un peu rauque, tant l'émotion le prenait à la gorge, c'est en quelque sorte un cadran qui évoque l'univers.

Flora, cependant, tandis que les deux hommes discutaient en cherchant à identifier approximativement les signes, avait fait un tour dans la caverne.

Elle les appela, leur montra, dans les renforcements qui entouraient la vaste table en forme de disque, des aménagements pratiqués à même la pierre. C'étaient des sièges, grossièrement taillés certes, mais que les artisans de la fantastique cité n'avaient pas omis d'ouvrager ensuite, en masquant le côté brut par une ornementation de matière analogue à celle – mystérieuse – qui avait permis d'établir l'horloge zodiacale.

Il y avait ainsi deux bonnes douzaines de trônes, alignés comme des stalles, en forme semi-circulaire.

Cela aussi devait correspondre à un but déterminé, mais lequel ?

Un peu plus tard, alors qu'ils se reposaient enfin, comprenant qu'il n'y avait plus à aller au-delà, une exclamation fusa, lancée par Flora :

— Tu disais qu'il n'y avait pas d'aiguille, à cette grande montre... Eh bien, maintenant...

Un trait lumineux naissait, petit à petit. En vain ils en cherchèrent l'origine. Cette fois, ce n'était pas le soleil qui servait d'élément moteur.

Mais le trait lumineux apparaissait, s'accroissant tandis que la clarté du jour cessait pratiquement de se manifester, et parallèlement à l'intensité croissante de l'irradiation propre des douze signes.

— Si c'est vraiment une pendule, il manque une aiguille.

— À moins que ce trait unique soit suffisant pour ce qu'il doit indiquer...

— Alors, fit Ben, de toute façon, il est toujours midi, en admettant que nous ayons là la juxtaposition des deux traits classiques.

— Oui. Midi. Pourquoi pas minuit ?

Ils restaient là, ils ne comprenaient pas. Mais ils admiraient. C'était aussi beau et fascinant qu'incompréhensible.

Mais tout était mystère et ils sentaient croître en eux le désir de le déchiffrer. D'autant que, plus la nuit venait, plus la fluorescence de ces signes étranges s'accroissait. Maintenant, l'immense salle ne semblait plus guère éclairée que par cette phosphorescence. En reculant un peu, ils pouvaient embrasser du regard la totalité de la perspective du grand disque, doucement lumineux. Et ils voyaient toujours, très net, très clair, ce javelot de clarté qui indiquait un des signes, dans l'axe de la pièce, d'après la galerie d'entrée.

— Minuit... Ce serait donc bien minuit...

— Mais qu'est-ce que cela signifie ?

— Disons aussi que ce... ce zodiaque, a sans doute été construit à une époque où on ignorait les cadrans tels que nous les concevons dans nos montres actuelles.

Toute interprétation, effectivement, devait être arbitraire. Et d'autre part, Ben, en bon esprit rationnel qu'il était, cherchait, lui, le mécanisme.

Car on entendait toujours le vrombissement incessant. C'était assez doux d'ailleurs, nullement assourdissant et ils purent le comparer ainsi entendu sous cette voûte aménagée, au bruissement de myriades d'ailes, ce qui lui conférait un côté poétique appréciable et ajoutait à l'envoûtement de la salle.

Ils cherchèrent partout. Mais nulle installation mécanique ne fut décelée. On en vint à conclure que le bruit, tout comme la clarté interprétée qui régnait sur le disque et provoquait l'aiguille unique, devaient émaner directement de la matière même, selon un procédé qui leur échappait totalement.

Ben ne put avancer qu'une hypothèse, encore bien hasardeuse : à savoir qu'il s'agissait là de vibrations étudiées sans doute selon de subtils calculs, et qui se déclenchaient à un certain moment.

— Si ce que tu supposes est vrai, fit remarquer Flora qui ne manquait pas de logique, il faudrait cependant qu'il y ait quelque part un mécanisme, quelque chose comme une pendule arrêtée qu'un coup de pouce remet en marche.

— Le principe est sans doute celui-là. Mais le mécanisme en lui-même consiste, je le crois, dans le disque même, et le matériau inconnu dont il est constitué. Cela devait stagner depuis des siècles, d'innombrables siècles.

— Et le coup de pouce, s'écria Igor, qui suivait passionnément le raisonnement si simple et par cela même sans doute très près du réel, le coup de pouce, ne le devons-nous pas aux effets d'une des innombrables bombes qui ont ravagé la planète ?

— Vous avez sûrement mis le doigt dessus, Igor !

Maintenant, c'était la nuit complète au-dehors. Ils en avaient la preuve par la disparition totale des effets des miroirs-reflets. Par contre, ils découvraient treize sources de clarté. Les douze figures indéchiffrables, et ce trait-aiguille qui marquait le minuit inconnu.

Et cela suffisait à jeter dans l'immense salle une luminosité à la fois douce et envoûtante, créant un climat de féerie dont la magie les prenait, les enivrait subtilement.

Igor furetait un peu partout, sans jamais trouver autre chose que ces piliers plus ou moins recouverts de mosaïques. Il y avait là de quoi passionner la vie de plusieurs douzaines d'archéologues, qui chercheraient à traduire tous ces motifs, ces hiéroglyphes qui représentaient un langage absolument ignoré, différent de tout ce qu'on avait découvert d'analogue sur la Terre.

À un certain moment, un peu las tout de même, le jeune homme s'assit dans un de ces majestueux fauteuils taillés à même la pierre. Ces sièges étaient quelque peu surélevés et, dans cette position, on pouvait embrasser du regard l'étendue intégrale de la surface du disque où chantaient silencieusement les clartés magiques.

Igor resta ainsi un instant, écarquillant les yeux.

Sa voix s'étranglait pour dire :

— Le... la... l'aiguille...

Ben jura, Flora eut un petit cri. Ils constataient, eux aussi.

L'aiguille ne marquait plus midi ou minuit. Elle avait brusquement dévié d'orientation et indiquait directement le fauteuil sur lequel Igor venait de prendre place.

— Voilà qui est fort ! gronda l'ingénieur. Mais nous allons voir.

Il se dirigea directement vers un autre siège, quasiment à l'opposé d'Igor, les stalles faisant partiellement le tour de la salle, ou bien entourant le disque.

Ce fut probant. L'aiguille tourna rapidement sous les yeux émerveillés, quelque peu effarés aussi de Flora, pour pointer vers la poitrine de Ben.

— Si j'essayais..., dit-elle.

Elle avait sûrement peur et tout cela ne pouvait lui paraître absolument inoffensif. Pourtant, elle alla prendre place dans les stalles, à peu près à égale distance de l'un et l'autre des deux hommes.

L'aiguille se braqua vers elle. Mais cette direction ne demeura pas statique.

À partir de cet instant, ils purent voir que le javelot de lumière oscillait, évoquant nettement l'aiguille d'une boussole. Elle les cherchait à tour de rôle, eût-on dit. Tantôt elle revenait vers Ben, repartait vers Igor, pour stopper un court instant face à Flora, pour recommencer son manège, mais sans ordre apparent, comme si elle était affolée de cette triple présence.

Flora ne savait plus si elle avait vraiment peur, tant cette nouvelle énigme l'intéressait au plus haut degré. Les deux garçons échangeaient à haute voix leurs impressions, se demandant ce que cela signifiait, si cela allait s'arrêter et, surtout ce qui pouvait en découler.

Car, dès à présent, oublieux de la faim, de la soif, de la fatigue, ils

demeuraient plongés dans ce palais à demi enseveli, et ils devinaient bien qu'il ne pouvait pas ne pas se passer quelque chose d'inattendu.

Ils sursautèrent tous trois lorsque la fille aux seins nus reparut.

Elle encore. Elle image agitée, un peu floue en raison de ce rythme agaçant, qui offensait sa beauté.

La vision dura peu, mais Igor recommençait à croire qu'il connaissait cette mystérieuse personne.

Elle était apparente près du disque et avait fait un geste, un geste qu'ils ne purent ni décrire, ni interpréter.

Cette femme d'un autre monde avait à peine disparu qu'ils constataient, tous les trois à la fois, que le trait lumineux, avait repris sa position initiale.

Minuit...

Igor avait voulu se lever mais il avait senti très nettement qu'il ne le pouvait pas, sans comprendre pourquoi. Ben, après l'apparition, tenta également de s'arracher à son siège. Vainement. Flora cria qu'elle se sentait comme engoncée dans quelque chose d'invisible, de très seyant, très agréable, mais qui lui interdisait de s'échapper.

— Entendez-vous ?... Le ronron... Il augmente d'intensité !

— Cette beauté de sorcière nous a jeté un sort, pas possible !

— Vous croyez aux jeteurs de sorts, vous, le technicien ?

— Je vais finir par croire au Diable, si ça continue... Mais par la croix de Dieu, je voudrais bien enlever mes fesses de ce damné fauteuil...

Impossible. D'ailleurs Igor faisait remarquer que cela ne servait à rien de vouloir s'échapper, et que la position était très agréable. Ben dut en convenir et comme Flora et Igor, il n'avait en effet nullement l'impression d'être assis sur de la pierre. Tout au contraire, ils se sentaient à l'aise, ainsi que sur un sofa des plus moelleux. Ils s'enfonçaient lentement dans une ambiance euphorique, comme s'ils étaient mystérieusement drogués.

Ils entendaient plus que jamais ces myriades d'ailes soyeuses qui battaient autour d'eux, formant une symphonie universelle qui absorbait tout le reste. Le grand disque irradiait de ses douze symboles, à moitié traversé par le javelot éclatant qui paraissait vouloir montrer l'équilibre total, l'absolu, l'ordre cosmique peut-être...

Igor était certain qu'il s'enfonçait, qu'il partait. Pour un immobile voyage au terme duquel, il se prenait à l'espérer, il comprendrait enfin ce que signifiaient toutes ces choses.

Un immobile voyage au terme duquel il reverrait cette fille si belle, mal entrevue, mais qui était pour lui quelque chose comme une créature idéale qu'il fallait rejoindre à tout prix.

Il entendit, comme Ben, le cri désespéré de Flora, saisie de peur, elle, en se sentant entraînée ainsi sur place, et qui voulait réagir, revenir sur la Terre.

Un dernier juron de Ben se perdit. Le colosse était impuissant à voler au secours de Flora, à se libérer lui-même.

Au bout d'un moment, la grande salle était vide. Le cadran énigmatique irradiait. L'aiguille marquait l'heure absolue.

Il n'y avait plus personne sur les trônes de pierre. Mais ça et là traînaient des vêtements, ayant recouvert une femme et deux hommes. Et un compteur Geiger cliquettait encore nettement.

CHAPITRE VI

Ki ouvrit les yeux, soupira, s'étira comme un garçon qui sort d'un long, d'un interminable sommeil.

Le jeune prince de Mulkis avait l'impression d'avoir connu des songes quelque peu exceptionnels. Il avait très mal à la tête et, dès à présent, tout portait à croire qu'il allait être de fort méchante humeur.

Il soupira, battit des paupières. Le décor familier de la vaste chambre du palais lui semblait insolite. Il se retourna en grognant sur les peaux de lions et de zèbres qui ornaient sa couche, commença à se frotter les paupières et le nez et finalement réagit en entendant une voix bien connue qui prononçait :

— Enfin... J'étais si inquiète !

Le prince de Mulkis se redressa. En face de lui, il vit la silhouette hautaine de la reine Khôô, son auguste mère, souveraine de la cité. Khôô, encore belle malgré ses quarante ans, drapée dans une étoffe en tissu d'or, ses abondants cheveux noirs striés de fils blancs artistement disposés sur son front qu'offensaient déjà quelques rides. Telle quelle, elle demeurait superbe, mais le souci de l'état de son fils l'avait incontestablement marquée.

Près d'elle, Ki reconnut, sans plaisir, le Mage Suprême, Bonk, pontife, zéléateur des dieux, surtout intrigant et confident de la souveraine. Ki le détestait et Bonk le lui rendait bien.

— Mon cher enfant, comment te sens-tu ? Tu nous as donné tant de soucis.

Ki, parfaitement nu, sa tenue habituelle pour dormir, bâilla de façon fort incorrecte. Le Mage eut une moue de réprobation mais la reine n'en avait que

faire.

Penchée sur le jeune homme, elle l'interrogeait. Le visage de Ki reflétait une souffrance intolérable ; son cas était désespéré.

— Tu as beaucoup parlé, en dormant, dans ton délire... Tu nous disais que tu voyais un soleil éclatant, qu'il y avait des villes inconnues, avec des tours carrées, incroyablement hautes, qui brûlaient et s'écroulaient, que des appareils-oiseaux tombaient du ciel, un peu partout, dans la mort et la destruction.

Ki, brusquement, tressaillit :

— Divine Mère, fit-il, ai-je bien parlé de tout cela ?

— Oui. C'était le démon de la fièvre qui...

Le jeune prince interrompit irrévérencieusement la reine :

— Oh ! Mère... je me souviens... Dites-moi... Aidez-moi à retrouver ces images...

— Mais... n'était-ce point là des cauchemars ? Ne veux-tu pas t'en évader ?

— Non ! Non ! Je veux savoir... Divine Mère... qu'ai-je dit encore ?

Le Mage Suprême, consulté du regard par la reine, crut bon d'intervenir.

— Sublime Lumière, dit-il en s'adressant au prince, héritier de la souveraine absolue de Mulkis, sans doute serait-il bon de ne pas fatiguer votre esprit, que le diable des fièvres a si inopportunément offensé !

Ki bondit sur son lit et se mit debout :

— Bonk, je vous saurais gré de ne pas vous immiscer entre la reine et moi. Tenez-vous-le pour dit !

Bonk réprima une grimace, s'inclina avec dévotion.

La reine Khôh était contrariée de cette petite guerre permanente entre son rejeton et le Mage, mais pour l'instant, elle s'était préoccupée de cette étrange affection qui avait plongé Ki, pendant un jour et une nuit, dans un état second :

— Ki, je t'en prie... calme-toi... et tâche d'oublier...

— Non, Mère... Dites-moi... qu'ai-je dit encore ? Essayez de vous souvenir...

— Eh bien, dit la reine, qui ne voulait pas le provoquer, tu as évoqué des gens que je ne connais pas... une femme... un homme...

— Leurs noms ? Leurs noms ?

Le Mage voulait mettre son grain de sel :

— J'ai cru entendre... Flor... Flora...

Ki le foudroya du regard :

— Parce que vous étiez là, naturellement, à m'épier !

Il haussa les épaules, s'absorba dans sa pensée :

— Flor... Flora... Oui... Oui... je la vois... je la vois... Oh ! des cheveux... je n'avais jamais vu des cheveux pareils... couleur d'or... oui, une paille dorée... Et puis ? Et puis encore ?

Mais il ne put obtenir beaucoup de renseignements. Les quelques paroles qui lui avaient échappé en plein sommeil correspondaient certainement à son rêve, mais les images étaient floues. Il y avait bien cette Flora, ses cheveux d'une teinte ne correspondant nullement à ceux des femmes de Mulkis, la cité ardente sous le soleil, au bord de ce qu'on appelait la mer intérieure. Ki croyait revoir un engin aérien ; un de ces appareils-oiseaux dont on se servait pour se rendre sur les planètes de la Galaxie. Il s'agissait d'un véhicule spatial bien différent des plates-formes volantes que les habitants de Mulkis appelaient des « boucliers ».

La reine s'enquit de savoir ce qu'il désirait. La réponse fut nette :

— Je veux voir Aïkké !

Khôô soupira et la moue du Mage Suprême s'accentua.

— Bien, dit la reine avec un soupir.

Elle n'aimait pas Aïkké, et Bonk encore moins qu'elle. Mais elle avait eu si peur pour son fils qu'elle était bien décidée, du moins pendant un temps, de céder à ses caprices.

— Je fais mander cette fille, dit-elle.

Elle appela un esclave, jeta un ordre et une estafette fut dépêchée hors du palais.

Ki, sachant qu'il allait bientôt voir son amie, se détendit un peu. La reine voulait savoir encore ce qui lui ferait plaisir. Ki devenait plus souriant ; il baisa les mains de la reine et dit, avec une certaine gaieté, qu'il souhaitait être livré aux ablutions, avant de prendre le repas du matin en compagnie d'Aïkké, qui arriverait sûrement entre-temps.

Khôô acquiesça et se retira, en compagnie du Mage. Ce dernier était furieux ; sa science, mélange de charlatanisme et de prestidigitation, était fortement combattue par cette étrange Aïkké. Ne disait-on pas que cette créature, fille d'un chevalier très estimé à Mulkis, entretenait des relations avec des êtres venus des étoiles ? Elle niait la religion plus ou moins zoomorphe prônée par Bonk et ses sbires, parlait d'un dieu unique, maître de l'univers, qui enverrait un jour un prophète parmi les hommes, etc. Balivernes dont Bonk espérait bien faire justice avant peu. Malheureusement, Ki s'était amouraché de la jeune et savante Aïkké, dont la beauté ne gâchait rien et la reine elle-même n'osait intervenir en de telles amitiés, qui risquaient d'aller beaucoup plus loin encore.

Ki ne fut pas longtemps seul. Deux jolies esclaves noires entrèrent. Elles étaient peu vêtues, ne portant que le pagne de soie brodée, et des bracelets

d'or, en plus des agréments de la chevelure. Ki leur sourit, un peu lointain, ne s'attarda pas, comme à l'accoutumée, à caresser leurs petits seins dorés. Il se laissa conduire dans une salle voisine où elles le plongèrent dans une baignoire de marbre d'une éblouissante blancheur, agrémentée d'améthystes et d'escarboucles.

Longuement, elles lavèrent et polirent le corps du jeune prince. Il demeurait tout à son rêve et ce que lui avait dit la reine concernant les paroles échappées pendant le sommeil corroborait des souvenirs auxquels il demandait sans cesse une signification qu'il croyait profonde.

Il n'eut, en dépit des mains fines et subtiles des deux jeunes femmes, aucune réaction virile, se laissant faire comme un petit enfant.

Il fut lavé, à peine séché, et on héla un nouveau personnage. Un Noir également.

Véritable colosse sanglé dans un pagne rouge sang, il était d'une corpulence exceptionnelle. Il s'approcha de Ki, que les deux servantes avaient aidé à s'étendre sur une table d'onyx recouverte de peaux de béliers.

— Bonjour, As'ri.

As'ri salua le prince tout en démasquant ses magnifiques dents blanches. Et il commença à le masser, avec un art incomparable, tandis que les deux jeunes femmes lui passaient les onguents et les parfums nécessaires.

Enfin, Ki fut en état, revigoré par les soins attentifs de As'ri, ce formidable athlète aux mains aussi délicates que puissantes.

On le vêtit d'une petite jupe en fil d'or, avec un grand galon rutilant barrant la poitrine, tenue qui convenait parfaitement au climat tropical de Mulkis, à peine rafraîchi par la mer intérieure qui battait les dunes de sable du grand désert.

— Aïkké n'arrive donc pas ? As'ri, va voir si on l'a bien fait appeler !

As'ri était bien plus qu'un simple esclave, pour le prince. C'était un véritable ami et il avait en lui une confiance absolue.

D'un geste, il congédia les petites esclaves. Seul, il marcha vers une terrasse qui, du haut du palais de la reine Khôô, dominait la ville et le port.

Impatient de voir arriver la fille du chevalier, Ki laissait ses regards errer sur cette ville, domaine du feu roi Vaarim, entré vivant dans la légende par ses exploits contre les peuples de Zimbawé et ces Atlantes dont il était cependant un lointain cousin. Maintenant, régnait Khôô, veuve du valeureux Vaarim. Puis ce serait le tour de son fils qui caressait le projet de s'asseoir sur le trône en compagnie de sa belle amie Aïkké, celle qui connaissait les secrets des étoiles.

Ki contemplait la formidable tour hexagonale qui dominait le temple, construit partiellement sous terre, les prêtres assurant devoir tenir compte des esprits des ténèbres, formule qui faisait rire Aïkké, laquelle croyait en une

religion de lumière. Il voyait les colonnades, les tourelles, les clochetons, les terrasses, les petites rues où les innombrables échoppes étaient à l'abri du grand soleil. Plus loin, les quais, et les bateaux aux voiles carguées amarrés pour le déchargement et l'embarquement des marchandises. Tout cela avec encore un petit lac d'eau douce, entouré et protégé par un massif rocheux qui enchâssait Mulkis comme un joyau dans sa gangle.

Deux boucliers volants passèrent, pilotés par d'adroits garçons initiés à la connaissance des vibrations qui favorisent la libération de la pesanteur.

Aïkké n'était toujours pas arrivée et Ki s'impatientait. Des esclaves lui avaient amené de quoi se sustenter, se désaltérer, mais il avait décidé de ne pas se mettre à manger avant la venue de son amie, le rite du repas étant sacré, et le fait de le partager devant fortifier encore les liens entre les deux jeunes gens.

Il se penchait vers la ville, guettant le char d'Aïkké, qu'il savait tiré par deux jeunes léopards, la douce magicienne étant familière avec les animaux les plus redoutables.

Son attention fut soudain attirée par un certain mouvement, un tumulte qui ne fit que croître pendant les minutes suivantes. Un monde bigarré, vivace, était brusquement en fièvre : des êtres noirs ou basanés, les uns en tunique, les autres en grand burnous, des chevaliers porteurs d'armes et même d'armures et de casques, des chasseurs avec leurs arcs, des pêcheurs ceinturés de filets, de nombreux gamins cramponnés à leurs mères et quelques notables paradant sur des chars, sans compter les chameliers toujours prêts à s'aventurer dans le désert.

Ki fronça le sourcil. Il vit, d'assez loin, près de la tour hexagonale, un groupe de prêtres qui semblaient en grand émoi. Puis des guerriers traînant, poussant, bousculant un couple nu que la foule invectivait.

Une rumeur montait, venait jusqu'au palais, à la terrasse où se tenait l'amant d'Aïkké :

— Sacrilège ! Sacrilège ! À mort !

Il se pencha plus encore, écarquilla les yeux.

Au fur et à mesure que le mouvement de foule refluaît dans la direction du palais, il distinguait mieux ces deux malheureux que la populace menaçait ainsi.

Ce grand et solide gaillard, à la peau blanche, au visage un peu rougeaud...

Et cette fille... cette fille délicate, blanche de peau, elle aussi, avec d'étranges cheveux couleur de paille et d'or...

Tous deux livrés à la hargne populaire, sans doute par la vindicte des prêtres des dieux animaux, puisqu'on criait à la profanation du temple.

Un instant après, As'ri fut près de son maître.

— Que se passe-t-il donc ? demanda le prince, qui paraissait bouleversé.

— Un fait bien mystérieux, Sublime Lumière. On a trouvé, dans le temple, sur les trônes sacrés qui entourent l'horloge du monde, un homme et une femme, totalement nus, d'une race ignorée, et qui parlent une langue que nous ne connaissons pas. Bonk les a fait saisir et mener aux pieds de la reine qui statuera sur leur sort.

Le Noir leva les yeux vers le jeune prince :

— Sublime Lumière... Quel nuage sur ton front ? Es-tu encore malade ?

Ki, fasciné, regardait venir le couple nu, brutalisé par les gardes, sous les quolibets de la foule.

Il râla :

— Eux ! Ce sont eux !

Il fit un pas et dans le mouvement une petite pierre précieuse sertie d'argent se détacha de sa ceinture et tomba, rebondissant drôlement sur le dallage de la terrasse. As'ri se précipita pour la ramasser. Mais Ki, au comble de l'émotion, se laissait aller sur un sofa.

Ce bruit... ce curieux petit bruit légèrement métallique...

Il lui rappelait, à travers son rêve, un autre bruit. Un bruit permanent celui-là. Quelque chose comme un mouvement d'horlogerie, d'une de ces mécaniques analogues à celles qu'apportaient parfois les caravanes, venant soit d'Orient, soit du monde d'Atlantis.

Ki ne savait pas ce qu'était un cliquetis. Mais la chute de la petite pierre lui avait rappelé justement le bruit entendu dans sa fièvre. Et dans son cerveau, des images se formaient, se précisaient.

CHAPITRE VII

Ben Salvy n'était pas un homme particulièrement patient de nature. Aussi, le fait de se sentir en quelque sorte cloué sur le fauteuil de pierre, tandis qu'une bizarre torpeur l'envahissait, provoqua en lui une réaction farouche, dans la mesure où il demeurerait conscient.

Il jura, tempêta, se débattit. Vainement.

Il pensait à Flora, Flora qui, comme lui, comme Igor aussi d'ailleurs, était

captive de ces fauteuils diaboliques.

Ben y pensa d'autant plus qu'elle cria et que ce cri de détresse lui parvint à travers un nuage qui commençait à se former autour de lui.

Il fit un dernier effort pour voler au secours de sa compagne, mais cela se perdit comme le reste. Ben s'enfonçait, tout vivant, dans un univers cotonneux, pas désagréable, d'ailleurs. Il ne sentait déjà presque plus son corps. Il était léger, il avait un peu l'impression de voler.

Mais en esprit solide et qui se voulait rationnel, Ben luttait encore.

Il bandait sa volonté, se disant que si son organisme sombrait, du moins aurait-il encore la force mentale de s'opposer à... il ne savait quelle diablerie !

Mais cela, comme sa résistance physique, se perdait dans un océan douxereux, lénifiant. Ben se sentait maintenant très bien et, au bout d'un moment qu'il était bien incapable d'estimer, il comprit qu'il n'avait plus du tout envie de s'arracher à l'état curieux qui était devenu le sien.

Certes, il pensait encore à Flora, mais sans angoisse. Puisqu'elle avait partagé son sort, et que vraisemblablement elle se trouvait submergée, elle aussi, par cet état spécial, il ne fallait pas s'inquiéter de la jeune femme.

Était-il encore sur place ? Entraîné à une vitesse vertigineuse vers un but inconnu ? Planait-il quelque part dans les étoiles ? Toujours était-il que le grand, le vigoureux Ben, commençait à croire qu'il était devenu pur esprit.

Pensait-il encore vraiment ? C'était douteux. Il cessait d'analyser, tant il se trouvait à l'aise. Et ce qui lui restait de conscient était sollicité par des visions mouvantes, des images défilant, les unes à grande vitesse, les autres s'attardant comme s'il devait pouvoir les contempler paisiblement.

Ben ne savait trop ce qu'il voyait. Il crut tout d'abord qu'il était replongé dans l'enfer atomique qui s'était abattu sur la planète Terre, et ce grâce à l'incurable sottise de ses coplanétriotes. Mais il regardait cela d'un œil serein, il n'était plus « dans le coup ». Il voyait le drame comme un simple spectateur, sans terreur pour Flora et pour lui, sans affliction pour ses frères humains. La Terre était ravagée, c'était ainsi.

Les visions disparurent et Ben revit, très vite, une foule de faits qui, les uns et les autres, l'avaient eu soit pour témoin soit pour héros. En quelque sorte un schéma rapide mais précis de sa propre existence. Puis il passa un cap nébuleux où il ne vit plus grand-chose avant de se retrouver en plein XVIII^e siècle.

Ben connut l'existence des pirates, des écumeurs de mer, des découvreurs d'îles inconnues. Déjà, après un autre stade de nébulosité, il passa au Moyen Âge, entrevit (toujours après une séquence à vide) des temps plus primitifs non sans une escale qui lui parut devoir évoquer les civilisations méditerranéennes de l'époque gréco-romaine. Mais tout cela relevait d'un cinéma fantastique et Ben s'y perdait.

Pourtant, chaque fois, il croyait reconnaître quelque chose, ou quelqu'un.

Parce que des êtres se manifestaient, des visages apparaissaient, vite effacés, mais provoquant dans l'âme de Ben une émotion plus ou moins intense. À plusieurs reprises, ainsi, des faciès féminins, de beaux yeux sombres ou clairs, lumineux ou pervers, éveillèrent en lui des échos oubliés.

Quel film projetait-on à son intention ? Quel mystérieux livre illustré feuilletait-il ? Quelle formidable bande dessinée déroulait ses magies ?

Et pourquoi ? Et comment ?

Ben commença à retrouver le sens des réalités quand il sentit, sous lui, la dureté d'un siège. Il comprit qu'il était assis sur de la pierre et que cela était froid, dénué de moelleux.

Ses sens revenaient lentement. Il crut comprendre :

— J'ai eu un vertige... je me retrouve sur ce trône où j'ai pris place... comme Flora... comme le jeune Igor...

Cela lui parut raisonnable. Il soupira. Remua un peu. Et fit la grimace :

— Ah ça ! mais je suis assis... directement sur la pierre !

Parce que, tout de même, quand il y avait pris place, en compagnie de Flora et de leur ami, il était habillé. Il portait entre autres un pantalon.

Or ce pantalon semblait absent, le contact rude du granit l'attestait.

Parallèlement, Ben réalisa, dans les secondes suivantes, que le reste de ses vêtements semblaient également avoir disparu.

Il jura, selon son habitude, tenta de se lever.

Il y voyait encore assez mal mais, tout de même, il retrouvait le décor de ce mystérieux temple souterrain. Devant lui, l'immense disque-zodiaque. Autour, les piliers recouverts de mosaïque.

À cela près que tout paraissait infiniment plus neuf, plus frais, comme un palais de théâtre où les coloris, les valeurs, sont volontairement accentués.

De surcroît, Ben constata qu'outre l'irradiation propre au zodiaque, et sans doute parce que c'était la nuit les miroirs ne renvoyaient plus la clarté solaire, et que des torches flambaient un peu partout.

C'était la même chose, mais pourtant très différent.

D'autant qu'il y avait des gens dans la crypte. Beaucoup de monde.

Ben les regardait, ces gens, bouche bée, comprenant de moins en moins.

Et puis il fut tout à fait lui-même. Il bondit, criant :

— Flora... Flora, où es-tu ?

— Ben !

Elle était là. Elle l'appelait. Un soulagement infini envahit Ben.

Mais tout n'était pas dit, loin de là. Ben voyait bien Flora, mais constatait avec ébahissement qu'elle était nue, et visiblement surprise et gênée de l'être

publiquement.

Ben, lui-même, se trouvait sans voiles, mais il s'en moquait. Il courait vers Flora, sous les yeux des personnages présents. Des yeux menaçants, inquisiteurs, et qui effrayaient autant Flora qu'ils blessaient sa pudeur.

Ils se retrouvèrent dans les bras l'un de l'autre. Mais le solide Ben, s'il était rassuré quant au sort de sa belle amie, n'en comprenait pas davantage ce qui avait bien pu se passer.

Ces personnages... Des figurants de cinéma ? On aurait juré qu'on allait tourner une séquence de superproduction italo-hollywoodienne. Du moins d'après les connaissances de Ben et de Flora.

Pourquoi ce mélange de style, qui évoquait à la fois le grec, l'égyptien, le viking et les frivolités zambéziennes ?

Des gens très basanés et solides. Plusieurs portaient tunique.

Quelqu'un s'avança vers le couple et commença à parler. Ben, pas plus que Flora, n'y comprit goutte. Ils devinèrent seulement qu'on leur demandait sans douceur ce qu'ils faisaient là et qu'on leur reprochait avec véhémence leur présence.

— Ce peuple existait encore... inconnu, en cette fin du XX^e siècle... un comble, ma Flora... Ils ont réussi à se faire oublier et à rester en marge, pendant tant de millénaires... Parce que, si ce n'est pas une blague, et qui en ferait une de cette envergure alors que le feu atomique flambe tout, nous avons bel et bien retrouvé un monde perdu..., dit Ben.

— Comme dans les romans d'aventures, soupira Flora.

Ben s'apercevait seulement de l'absence d'Igor. Pourtant, il tenta de parlementer. Son métier l'avait amené à voyager beaucoup. Il essaya diverses langues européennes, quelques mots d'arabe. Vainement. On ne saisissait pas ce qu'il tentait de dire et les regards demeuraient hostiles. Les attitudes également.

Cela dura un bon moment. Alors qu'ils notaient qu'on éteignait les torches et que le jour revenait, filtrant grâce aux miroirs réflecteurs (ce qui prouvait qu'on n'avait pas quitté le lieu où ils avaient subi cet extraordinaire malaise), l'homme qui les interrogeait toujours de façon aussi stérile parut jeter un ordre.

Ceux qui devaient être des guerriers encadrèrent alors le jeune couple et, sans délicatesse, les empoignèrent.

Ben, bien que nu et désarmé, eut un mouvement pour résister. Il avait très envie d'envoyer son poing sur la figure du questionneur. Flora, apeurée, lui cria de n'en rien faire, redoutant des représailles. D'ailleurs, Ben fut aussitôt neutralisé. Dix armes blanches, sortes de glaives et de javelots, piquaient déjà sa chair et y faisaient naître de petites perles de sang.

Sous le regard à la fois cruel et ironique de celui qui avait posé les

questions, Ben se domina, se détendit. On les entraîna.

Ils furent amenés, quelque part dans le temple, face à un individu auquel on portait grande déférence et on les obligea à s'agenouiller devant lui, ce qui empourpra la robuste anatomie de Ben et fit trembler le corps fragile de Flora.

Drapé de soie verte, paré d'ornements d'une fantaisie exagérée, où l'on pouvait identifier des crocodiles, des rapaces, des reptiles et des fauves, ce Monsieur qui devait s'appeler quelque chose comme Bonque d'après les paroles des autres, recommença l'interrogatoire.

Ben essaya encore de parler, sinon de parlementer. À la fin, il perdit patience, tapa du pied, jura, menaça :

— Je ne sais trop quelle est cette mascarade ! On tourne un film... ou quoi ? Je vous préviens que, de toute façon, ce n'est pas le moment ! Toutes les villes de la planète sont en feu, en ruine... Les populations dévorées fuient sous les nuages irradiants... Ce n'est pas demain que vous trouverez des distributeurs et des salles, ni des stations de télé, pour diffuser votre machin ! Et si vous pensez que c'est le carnaval, je crois que vous feriez bien de consulter un calendrier... parce qu'on en est loin... et que tout est foutu sur cette pauvre idiote de Terre !

Ce petit discours tomba dans le vide. Le nommé Bonque prit la parole et si Ben et Flora continuèrent à ignorer le sens de ses propos, ils comprirent au moins qu'on les emmenait encore et qu'il était question de « Ko », ou quelque chose d'approchant.

Des escaliers, des cryptes. Oui, c'était bien le monde à demi enseveli que Flora et Ben avaient parcouru en compagnie d'Igor, jusqu'à l'horloge zodiacale. Comme ils pouvaient le constater, c'était autre chose. Infiniment plus neuf, tout frais construit eût-on dit. Nulle trace de dégradation. Aucun animal ne se faufilait dans les angles. On voyait partout des tapis, des peaux de fauves ou d'animaux du désert servant de descentes. Des lampes ornementées, des brûle-parfum, des meubles étranges changeaient totalement l'atmosphère. Des filles, basanées ou noires, allaient et venaient, à moitié nues, toutes jolies, s'affairant à mille besognes.

Et puis ils se trouvèrent au grand soleil.

La foule s'amassait autour d'eux. Ahuris, ils sortaient des profondeurs et, au lieu de retrouver les ruines de la cité inconnue, que voyaient-ils ? Des centaines d'individus, de tout sexe et de tout âge, mais appartenant évidemment à une race ignorée d'eux.

Et la ville ? Elle était là, la ville. Non plus à l'état de vestiges ensablés, mais vivante, réelle, dressant des tours et des constructions élégantes, évoquant, comme les personnages, une sorte de studio géant où tout aurait été vrai et non fictif.

En dépit de la situation où ils se trouvaient tous deux, situation évidemment critique, Ben et Flora ne pouvaient pas ne pas regarder et

s'ébahir.

Ce massif rocheux entourant la cité ? Ce petit lac central ? Cette oasis sortie de rochers et débouchant...

Débouchant, non sur le désert, mais sur la mer !

Et pourtant, c'était bien le même décor naturel, à très peu de variantes près, le bloc montagneux élevé en plein désert où les avait conduits le mirage entrevu par Igor. Igor inexplicablement disparu.

Non seulement ils se retrouvaient dans le même site, mais encore ils y découvraient – vivante – la civilisation dont ils avaient retrouvé les ombres, les ruines.

Tous ces gens, autour d'eux, n'étaient pas des fantômes. Ils étaient, bien nets sous le grand soleil. Vêtus selon des modes inconnues, mais relevant de l'antique, évoluant parmi des demeures solides, bien bâties et le plus souvent récentes, ils représentaient non plus un cauchemar, ni un mirage, ni une hallucination, mais assurément une réalité qui écrasait Ben et Flora.

Seulement, cette fois, ce qui les déroutait peut-être plus encore, c'est qu'ils apercevaient la mer au bout d'une sorte de vaste avenue centrale.

Tout au moins un golfe, entouré de dunes de sable, un océan insolite venu s'incruster dans cet univers de haute fantaisie.

Autour d'eux, on hurlait, on leur montrait le poing. Des gosses criards leur jetaient des pierres et du sable.

Ben râlait :

— La mer... en plein Sahara !

Flora pleurait sans savoir pourquoi. Parce qu'elle était malheureuse. Parce qu'elle avait **peur**. Peur de tout. De cette foule hostile, des guerriers qui les bousculaient, de ces hommes en robe qui lui faisaient encore plus peur que les autres, parce qu'ils avaient l'air faux et cruel.

Et le soleil, par là-dessus, l'éclatant soleil de l'Afrique. Car on était bel et bien en Afrique, il n'y avait pas à en douter.

Une femme réussit à griffer Flora, qui hurla. Des éclats de rire et des cris haineux retentirent.

Une pierre atteignit Ben au front. Il se mit à saigner. La foule hystérique tenta de forcer le cordon de guerriers pour atteindre les captifs et ceux qui portaient des robes jetèrent des ordres, et on refoula la populace.

Ils allaient, non loin du rivage, du port où se balançaient des sortes de petits voiliers, où on chargeait et déchargeait des ballots, où des chameaux, des chevaux allaient et venaient, vers une construction massive, à la façade ornementée de statues monstrueuses représentant des animaux-hommes, le tout sculpté artistement et piqueté de pierres précieuses flambant aux rayons de l'astre.

On distinguait, sur une terrasse, la silhouette d'un jeune homme. Et Flora,

regardant ce jeune homme, eut une singulière émotion.

Dans le ciel, au-dessus des maisons, passèrent, non des avions, mais des engins qui produisaient un bruit bizarre, quoique assez harmonieux, et affectant dans l'ensemble la silhouette vague d'une carapace de tortue renversée.

Ben et Flora, ruisselants de sueur et de sang, maculés de poussière, furent poussés vers le palais où se tenait debout le jeune homme dont la vue bouleversait maintenant Ben autant que Flora.

Ils virent, à travers la foule, un char traîné par des bêtes mouchetées, et conduit par une femme. Jeune. Belle.

Flora cria :

— Je la connais... je l'ai vue... Celle qui...

Tout se perdit dans les hurlements de la foule qui maintenant se prosternait devant le palais et semblait rendre hommage au garçon qui s'y tenait.

Ben et Flora furent tout près.

— Igor ! hurla Flora. C'est Igor ! Ben... Ben... je le reconnais... je ne suis pas folle... c'est bien lui...

Pas très loin, le nommé Bonque, observant tout cela, avait un étrange sourire.

Et, dans sa langue, dans cette langue de Mulkis que Ben et Flora ignoraient comme d'ailleurs tous ceux du XX^e siècle et de bien d'autres époques, murmurait :

— Ils se connaissent ?... Oh ! Oh !... Tout cela est intéressant ! Très intéressant !

CHAPITRE VIII

Grand était rembaras de la reine de Mulkis. Le Mage Suprême, seul avec elle, observait sur le visage de la souveraine les stigmates du tourment grandissant qui était le sien. Et, après la singulière scène qui venait de se dérouler, il fallait avouer qu'il y avait de quoi.

Cela avait d'ailleurs été assez simple. On avait amené les deux intrus devant la reine. Présentation de principe puisque, de toute façon, ayant été

surpris dans l'enceinte sacrée de l'horloge du monde, ils étaient passibles de la mort.

Seulement, l'attitude du prince Ki avait été bien surprenante. Il avait regardé ces étrangers avec une émotion indicible. Et eux avaient tenté de se précipiter vers lui. Ils lui avaient parlé, dans cette langue inconnue qui était la leur, et que nul ne pouvait comprendre. Ils l'avaient appelé Igor à plusieurs reprises, cela était indéniable. Et ce mot, ou plutôt ce nom, avait paru perturber profondément le fils de la reine Khôô.

Il y avait eu aussi la présence d'Aïkké, survenue entre-temps. Aïkké, l'exécrable magicienne. Elle avait regardé les étrangers avec une ardente curiosité, mais sans surprise visible. Elle avait paru admettre qu'ils interpellent le jeune prince sous le nom d'Igor. Et tout cela n'avait rien donné de positif. Sur un geste de la reine, on avait entraîné les profanateurs du temple. En partant, non seulement ils avaient encore appelé Ki à leur secours (on ne comprenait pas leurs paroles mais l'attitude était éloquente) mais encore ils avaient regardé Aïkké, avaient semblé se concerter à son sujet, et essayé également de communiquer avec elle.

Maintenant, ils étaient dans la prison infernale, sous la forteresse de Mulkis. Une prison dont on ne s'évadait pas.

Igor, lui, s'était incliné devant sa mère, avait allégué un retour de la fièvre, et s'était retiré. En compagnie de la belle Aïkké. Khôô avait réprimé sa colère mais, soucieuse du bon équilibre de son fils, elle n'avait pas insisté.

Maintenant, seule avec son confident habituel, la souveraine de Mulkis tentait de comprendre, de faire le point. Il lui semblait que cet événement était lourd de conséquences, et le subtil Bonk laissait entendre insidieusement que les dieux étaient irrités, que de grands malheurs s'accumulaient à l'horizon. Le temple était profané. Aïkké prétendait révéler une religion nouvelle. Autant de signes capables de déclencher la foudre sur le petit royaume de Mulkis, lequel avait cependant conquis le droit de vivre paisiblement, après les guerres des lustres précédents.

— Divinité Vivante, disait le Mage, il faut que ces gens-là soient soutenus par les démons... Ils ont pénétré, parfaitement nus, jusqu'à l'horloge du monde... Or vous le savez, la protection en est parfaite... Il a fallu qu'ils puissent franchir le pas du piège de lumière...

Khôô eut un geste désespéré. Le piège de lumière sous la tour hexagonale, le terrible palier où le passage dans les rayons de clarté déchaînait l'éclair qui tue. Et ces gens avaient pu passer quand même...

Ils avaient trompé la vigilance des gardes, celle des prêtres et des nombreux serviteurs du sanctuaire. Et s'étaient assis, ce qui constituait un véritable blasphème, sur les trônes réservés aux initiés, ces trônes à partir desquels, assurait-on, il était loisible de communiquer avec les esprits supérieurs.

— Il y a plus, reprenait Bonk. Vous n’avez pas pu éviter de remarquer, Divinité Vivante, le trouble du prince Ki... Pourquoi l’ont-ils appelé Igor ? Non seulement ils agissaient comme s’ils le reconnaissaient tout à coup, comme s’il était de leurs proches, mais encore, lui, bouleversé visiblement, ne s’est pas véritablement offensé d’un pareil comportement. À croire qu’il s’y attendait...

— Bonk, comment pouvez-vous croire que mon fils...

Le Mage Suprême s’inclina :

— Divinité... le prince est manœuvré, vous ne l’ignorez pas, par cette intrigante qui a nom Aïkké ! Laquelle est avec lui, présentement !

Khôô se mordait les poings :

— Mais quel rapport avec ces gens-là ? Ce couple nu qui apparaît subitement auprès de l’horloge du monde ?

— Je l’ignore encore, dit Bonk. Mais il faudra savoir... Et Aïkké doit connaître la vérité sur cette aventure ?

— Le pensez-vous vraiment ?

— Aïkké est magicienne. À tort ou à raison, on dit qu’elle connaît les êtres venus des étoiles. Or elle ne dément ni n’infirmes pareille assertion. Tout à l’heure je l’observais. Elle n’était certainement pas étonnée de ce qui se passait et ces deux personnages l’intéressaient, sans lui causer une réelle surprise.

— Ah ! dit Khôô, cette fille... si Ki n’en était pas tellement entiché...

Bonk observa discrètement la reine. La fureur contenue éclatait sur le beau visage de la mère de Ki. Il pensa que le moment était venu de lancer son venin le plus subtil, le plus pernicieux :

— Le prince..., Divinité Vivante... Est-il vraiment lui-même, en ce moment ?

— Voulez-vous dire qu’il subit les maléfices d’Aïkké ? Ou de quelque démon mystérieux ?

— Je le crains, ô Reine. Et peut-être cela va-t-il plus loin...

Il se tut, en bon cabotin qui dose ses effets.

Khôô fronça le sourcil, vint brusquement vers le Mage :

— Expliquez-vous, Bonk. Je veux savoir ce que vous soupçonnez, et que vous semblez ne pas oser me dire ouvertement !

Le sagace Bonk jugea utile de tergiverser un court instant, puis :

— Ou le prince est littéralement victime d’un sortilège ou... c’est pis encore !

— Et quoi donc ? Vous m’effrayez ? Oubliez-vous que je suis sa mère ?

— Hélas, non. Divinité Vivante. Mais je m’étonne que le prince de Mulkis ait pu regarder ainsi des gens vulgaires, venus d’on ne sait où, ni

comment, qui sont d'une race ignorée, et qu'il n'ait pas franchement repoussé leurs avances...

Khôô tapa du pied avec fureur :

— Que concluez-vous. Mage Suprême ?

— Qu'il faut savoir la vérité à tout prix !

— Mais encore ? Par quel moyen ?

— Tous les moyens possibles. Divinité !

Il avait une telle flamme dans le regard que Khôô pâlit :

— Voulez-vous dire... la torture ?

— Et pourquoi pas ?

La reine serra les poings, meurtrissant sa chair de ses ongles :

— Torturer mon His !... Vous perdez l'esprit, Bonk !

Il s'inclina et eut un geste de dénégation :

— Ai-je dit cela ? Il n'en est pas question... Mais d'autres savent... ces gens, d'abord... et peut-être Aïkké...

La reine l'enveloppa d'un long regard avant de dire :

— Il est vrai que vous haïssez cette fille, qui contrebate les croyances que vous répandez !

— Divinité... l'aimez-vous donc ?

— Certes pas. Mais je sais combien Ki tient à elle... et faire supplicier cette fille, fût-elle magicienne et sacrilège, risque d'irriter le prince...

Bonk se tut. Il laissait agir le doute qu'il avait savamment jeté dans l'âme de la reine.

Au bout d'un moment, elle parut prendre une décision :

— Je veux revoir les prisonniers... Non, ne les faites pas amener... J'irai moi-même aux prisons... Et si je le juge bon, je ferai appeler les tortionnaires, selon votre conseil, Mage Suprême.

Une profonde révérence de Bonk lui permit de dissimuler la satisfaction qui éclatait sur son visage. Il commençait à croire qu'il serait bientôt débarrassé de l'hérétique Aïkké.

Le char royal, traîné par six chevaux blancs, traversa bientôt la cité, tandis que le peuple se prosternait, que les guerriers saluaient, que des jeunes filles lançaient des fleurs vers la souveraine.

Mais Khôô, absorbée dans de sombres pensées, ne semblait pas voir et ignorait cet hommage spontané de ses sujets. Bonk, ne pouvant prendre place sur le char de la reine, suivait à cheval.

Ils gagnèrent la forteresse et les officiers se précipitèrent pour les conduire aux prisons.

C'était un antre bien étrange où Khôô acceptait de descendre, en d'aussi

exceptionnelles circonstances. Le massif où s'élevait la cité était assez restreint. Aussi avait-on construit, non seulement en hauteur, mais aussi en profondeur, pour occuper utilement l'oasis que le rempart naturel défendait de l'envahissement des sables.

Des cavernes naturelles avaient été, depuis des siècles, utilisées et aménagées comme le temple où était construite l'horloge du monde protégée par le piège de lumière qui en défendait l'accès, ainsi que les nombreuses salles où vivait tout un peuple de prêtres, de guerriers et d'esclaves.

Khôô et Bonk, encadrés de six officiers, pénétrèrent dans une immense crypte taillée dans le roc et dont la partie centrale formait un lagon communiquant avec la mer intérieure. Les eaux y bouillonnaient sans cesse et cela formait un grondement incessant qui se répercutait sous la voûte, puissamment sonore.

Autour du bassin, on distinguait de curieux appareils métalliques. Chacun formait un double pavillon, l'un braqué vers la surface de l'eau, l'autre, en opposition absolue, orienté en direction du formidable plafond.

Et, flottant dans l'air, oscillant légèrement, montant et descendant comme des ludions dans un bocal, on pouvait découvrir de grands disques, de faible épaisseur, et d'environ deux mètres de diamètre. Ils étaient constitués d'un très subtil alliage, mystérieusement sensible aux sons et ultra-sons. Le grondement permanent, capté et rediffusé par les installations entourant le lagon était le générateur inépuisable qui permettait l'action sur les disques, et les maintenait ainsi en position extra-gravitationnelle.

Sur deux de ces disques, on distinguait des êtres humains.

Un homme nu. Une femme nue qui pleurait.

Ben et Flora.

Plusieurs disques étaient vœufs d'occupants. Pourtant, un peu plus loin, vers le fond de la crypte, il y avait quelques autres captifs. Des criminels, des esclaves révoltés, et un ou deux pillards du désert ramenés par les patrouilles de Mulkis.

Mais ces derniers n'intéressaient pas la reine Khôô. Elle voulait de nouveau voir de près ce couple dont la venue intempestive lui paraissait menaçante.

Elle s'avança jusqu'au bord du lagon.

Un officier se précipita :

— Divinité Vivante, prenez garde ! La pierre est glissante.

Khôô, d'un geste, fit signe qu'elle ferait attention. Un long moment, elle resta là, à contempler ce qui faisait bouillonner les eaux, et entretenait par ce tintamarre incessant la flottaison aérienne des disques sur lesquels on plaçait les captifs, avec la certitude qu'ils ne pourraient s'évader.

Dans les vagues tumultueuses, Khôô voyait un alligator qui se battait avec

un requin. Plus loin, les tentacules de plusieurs pieuvres s'enlaçaient, avec une telle frénésie qu'on ne savait si elle correspondait à un combat ou à une étreinte.

Des monstres, toujours des monstres.

On les amenait de la mer, ou des fleuves d'au-delà du désert. On entretenait là un fantastique zoo, en provoquant de temps à autre des luttes, des antagonismes. Le ressac incessant n'était pas suffisant à engendrer le potentiel phonique nécessaire et les animaux lancés les uns contre les autres contribuaient à faire battre le flot contre le roc.

Des traces sanglantes apparaissaient, sur les remous, dans les franges écumeuses.

Sur un disque, Flora, effondrée, ne cessait de pleurer. Plus loin, l'apercevant dans une situation analogue à la sienne, Ben ne décolérait pas, se martelant parfois le crâne, cherchant à comprendre comment il avait pu en venir là après les méfaits de la guerre atomique.

La reine Khôô ordonna qu'on fasse venir le prince Ki et la magicienne Aïkké.

CHAPITRE IX

Les yeux mi-clos, les lèvres légèrement entrouvertes, s'abandonnant à la volupté, Aïkké aurait été une femme parfaitement heureuse si elle avait senti son amant tout aussi détendu.

Mais, bien que multipliant les assauts, se prodiguant en baisers fous, en caresses audacieuses, Ki ne faisait, à travers sa fougue juvénile, que de chercher à chasser l'inquiétude qui était en lui.

Dans la vaste chambre du prince, les deux amants plongeaient dans les arcanes de l'amour charnel. Pourtant, ils n'atteignaient pas, comme à l'accoutumée, à ces nirvânas de fugace bonheur qui sont ceux des amoureux intégraux.

Depuis son réveil, après les longues heures de torpeur où il avait prononcé des phrases si étranges, Ki n'était plus le même. En vain avait-il demandé à Aïkké, à la maîtresse, à l'amie totale qu'elle était pour lui, de l'aider à écarter

les spectres. Il savait bien qu'il était sous l'emprise de quelque chose d'inconnu, et les étreintes renouvelées n'engloutissaient pas les ombres maléfiques qui planaient.

Aïkké, en le prenant dans ses bras, à partir du moment où ils s'étaient retrouvés tous deux seuls dans l'appartement princier, avait arrêté les questions qui montaient à la bouche de Ki :

— Non !... Non, tais-toi... Plus tard... je te dirai...

Si grande était la confiance qu'il accordait à sa bien-aimée qu'il n'avait pas insisté. Seulement le tourment ne le lâchait pas et, entre deux baisers, elle pouvait voir son jeune front barré d'un pli d'inquiétude.

Cependant, il avait la douce satisfaction de glisser ses doigts dans l'abondante chevelure sombre d'Aïkké, de s'enivrer de ce corps mince et ferme aux tons d'or brun, de poser son visage tourmenté entre les seins délicats. Il était éperdument amoureux d'elle et c'était la première fois que l'heure d'intimité ne parvenait pas à le combler. Il ne savait ce qui se passait, mais il pressentait des événements contraires, une aventure mystérieusement douloureuse.

Ils se reposaient un peu, aux bras l'un de l'autre, las avec délices.

Une fois encore, il avait voulu parler mais elle avait posé sa jolie main, longue et fine, sur la bouche de son amant. Et ils restaient là, les yeux dans les yeux, plus unis encore dans leurs âmes que par la chair.

Le coup de gong les fit tressaillir. Aïkké parut anxieuse. Ki furieux :

— Qui se permet...

Cela annonçait qu'on venait, qu'on sollicitait l'autorisation de pénétrer dans la chambre du fils de la reine.

Une des petites esclaves ne tarda pas à apparaître, s'approcha du lit où demeuraient étendus les amants nus.

— Que veux-tu ? demanda Ki, sur un ton féroce. Je te ferai fouetter si...

La petite s'était prosternée :

— Sublime Lumière, pardonne à ta servante... Mais la reine veut te voir...

— Me voir ? Maintenant ? Où est-elle ?

— Elle t'attend aux prisons, dans le cachot infernal, Sublime Lumière...

Ki tombait des nues. Que faisait la souveraine de Mulkis dans un lieu où ne pénétraient généralement que les captifs avec les geôliers et les bourreaux ? Et l'esclave ajoutant que Khôô exigeait également la présence d'Aïkké, il fut tout à fait arraché à la lénifiante torpeur suivant l'amour et à laquelle il tentait de s'abandonner.

Il chassa l'esclave avec des mots menaçants. Mais Aïkké s'était levée, elle aussi :

— Je t'en prie... cette pauvre enfant est innocente et tu lui fais peur bien inutilement... La reine nous mande... Il faut y aller !

Elle s'habillait déjà et l'invitait à l'imiter. Ki sentait venir forage, et il admit qu'Aïkké avait raison. Mieux valait en finir.

Ils quittèrent le palais un instant après, sur le char d'Aïkké, que traînaient les léopards. Les gens de Mulkis saluaient, acclamaient le prince, qu'on aimait généralement beaucoup. Aïkké, elle aussi, avait bien des partisans. On respectait les mystères qu'elle représentait et, comme la théocratie de Bonk et de sa clique pesait sur le peuple, on s'émerveillait de cette jeune fille qui contraignait les croyances, déchirait les superstitions, parlait de liberté morale et d'espérance.

Aux prisons, ils furent reçus avec ferveur et menés tout de suite vers le gouffre appelé prison infernale, où les captifs restaient sur ces étranges disques flottant au gré des vibrations montant des eaux agitées en permanence par la faune si diverse qu'on obligeait à y vivre.

Ki avança vers la reine, s'inclina selon les rites. Mais Khôô paraissait plus soucieuse que jamais. Bonk était un peu en arrière de la souveraine, et Aïkké, de même, se prosternait, deux pas derrière le prince.

— Vous m'avez appelé, Divine Mère ?

Khôô semblait peu encline à respecter les salutations d'usage :

— Ki... Il se passe des choses graves... Regarde, d'abord !

Elle lui montrait deux des disques oscillants. Ki eut un haut-le-corps. Il y voyait cet homme et cette femme qui avaient été amenés au palais après qu'ils eurent été convaincus de souiller de leur présence la crypte de l'horloge du monde. Il les retrouvait dans cette position à la fois inconfortable et instable, flottant, à altitude sans cesse variable au-dessus de ces flots tumultueux, frangés par les sinistres triangles noirs des requins, sans compter les apparitions intermittentes d'un poulpe aux yeux immenses et glauques, ou du javelot formidable du corps écaillé de quelque alligator.

L'homme, à plat ventre pour se maintenir, semblait furieux. Et la jeune femme dans une position analogue, à demi évanouie, ne bougeait plus.

L'homme (Ben) hurla, en l'apercevant :

— Igor ! Igor ! Croix du Christ ! Que faites-vous parmi ces gens ? Vous êtes des leurs, cela ne fait pas de doute... Bon sang ! Faites quelque chose ! Et sortez-nous, Flora et moi, de cette damnée caverne... On risque à tout moment de se foutre dans ce bouillon du Diable... Igor ! Vous oubliez que nous vous avons sauvé, nous aussi, quand vous cuisiez en plein désert, et que, sans nous...

Ses cris se perdaient dans le grondement perpétuel que le mouvement des flots provoquait et que répercutaient les doubles pavillons aménagés à cet effet.

Une fois encore, la reine et le Mage Suprême échangèrent un regard.

Aïkké se crispait. La jeune magicienne sentait que l'heure était grave.

— Ki, dit la reine, je t'ai fait venir, parce que j'ai besoin de toi. Mon intention était de faire parler ces gens... Mais en dehors du palais, loin de témoins gênants... Ce sont des profanateurs du temple, ce qui est grave. Mais, de plus, ils te connaissent... Vois cet homme, il te parle incontestablement comme s'il savait parfaitement à qui il s'adresse... Nous ne comprenons pas ce qu'il te dit, mais c'est bien à toi qu'il en a... Peux-tu m'expliquer ?

Ki était accablé.

Il ne savait que dire. Il ne comprenait pas. Mais ce couple, ainsi traité, le déchirait dans ce qu'il pouvait éprouver de pitié.

Qui étaient-ils ? Il n'en savait rien. Mais ils n'étaient pas pour lui des étrangers. Il souffrait de les voir ainsi traités, il ressentait leur souffrance, et ces inconnus lui étaient inexplicablement des amis chers.

Khôô le pressa de répondre. Ki avoua son embarras, tout en reconnaissant qu'il éprouvait cette énigmatique impression d'une amitié inexplicable envers les deux captifs des disques flottants.

Bonk intervint et insinua :

— Le prince ne nous a-t-il pas déjà dit qu'il avait vu de tels êtres dans cette fièvre qui l'a tant affecté, depuis deux jours ?

— Eh bien, oui, Bonk, j'ai dit cela. Je l'ai dit parce que c'est vrai. Et j'ai l'étrange surprise de voir, en chair et en sang, des êtres qui ont traversé mon rêve !

— Des sacrilèges, siffla le Mage Suprême. Je m'étonne, Reine, que le fils de mon illustre souveraine puisse avoir quelque commerce avec...

Ki serra les poings. Aïkké le prit par le bras et lui souffla de se contenir, sous l'œil furieux de la reine et l'œil ironique du prêtre.

— Divinité, reprit Bonk, interrogez le prince et je vous en prie, écarterez cette personne qui n'a que faire ici.

— Bonk, vous me rendrez raison de telles paroles ! glapit Ki, furieux.

— Je parle dans l'intérêt de la reine... et de la vérité !

— Un vieux menteur tel que vous !

Le ton montait. Khôô éclata :

— Assez ! Quelle est cette querelle de portefaix, en ma présence ? Aïkké est ici parce que je l'ai voulu. Si tu es coupable, elle ne l'est pas moins...

Aïkké n'osait parler, n'ayant pas été interrogée directement.

Ki allait reprendre, sur un ton véhément. Bonk, se sentant soutenu par la reine lança :

— Je m'étonne de l'attitude du prince... Le véritable seigneur, Sublime Lumière et fils de la grande Khôô, nous a accoutumés à un autre langage...

— Le véritable seigneur... que prétendez-vous, Bonk ?

La reine fonça soudain sur son fils, ou présumé tel :

— Ki... si tu es Ki... je t'adjure de le dire... Si tu es mon fils...

Ki tomba à genoux :

— Divine Mère, pouvez-vous croire...

— Ces gens, gronda Bonk en désignant les deux prisonniers sur leurs cachots volants, savent des choses. Qu'ils le disent ! Et si un imposteur a pris la place du prince Ki, il faut que le voile se déchire.

— Un imposteur !

Ki s'était relevé d'un bond, haletant. Aïkké, très pâle tout à coup, se serrait instinctivement contre lui, moins par crainte pour elle-même que comme pour le protéger, le sentant soudain en péril.

— K'alaar, cria la reine, venez !

K'alaar, l'officier chargé de la surveillance des prisons, se précipita :

— Divinité ?...

— Qu'on fasse venir les bourreaux ! Sous la torture, ils parleront !

— Non ! J'ordonne qu'on ne touche pas à un cheveu de leur tête !

Ki serrait les poings et faisait face, tout à coup. Bonk étouffa un ricanement et la reine gronda :

— Imposteur ! Tu es bien un imposteur !... Jamais mon fils n'aurait commis pareille rébellion envers moi... K'alaar... que vos gardes soient ici, à mes ordres !

En un instant, une douzaine d'hommes armés jusqu'aux dents accoururent, autour de la reine de Mulkis.

D'un geste impérieux, elle montra Ki et Aïkké :

— Sur les disques... immédiatement !

Aïkké se raidit et ne dit rien. Ki, lui, tempêta, protesta, menaça les hommes des pires châtements, vociférant qu'il était sacrilège de porter la main sur sa personne sacrée. Mais Khôô, folle de colère, ordonnait et en dépit de la résistance de Ki, il se retrouva, en peu de temps, sur un des disques qu'on avait amenés par une série idoine de percussions qui agissaient sur l'alliage constituant l'appareil.

Aïkké, elle aussi, fut bientôt allongée sur un de ces cercles volants surplombant les eaux dangereuses où s'affrontaient, s'accouplaient et évoluaient les monstres les plus divers.

L'émotion de la reine Khôô était à son comble. Elle s'appuyait maintenant sur Bonk, qui cachait sa satisfaction, compatissant hypocritement au désarroi de la souveraine de Mulkis.

— Ah ! Bonk... c'est atroce ! Un imposteur ! Un imposteur a pris la place

de mon fils... Vous me l'aviez suggéré et je refusais de le croire... Mais je pense que la preuve en est faite... Ki ? Où est Ki ? Qu'en ont fait ces maudits ? Et cette fille ? Cette Aïkké dont vous m'aviez dit qu'il fallait s'en méfier.

— Ils parleront, susurra le mage, ils diront ce qu'il est advenu du prince !

— Mon fils... Mon fils... Ah ! s'ils ont porté la main sur lui...

K'alaar s'approchait, respectueusement :

— Les bourreaux sont prêts, Divinité !

Khôô hésita. Elle regarda les disques qui flottaient. Une jeune femme nue toujours évanouie. Un homme blanc, au faciès boursofflé, mélange de fureur et d'abattement. Et Aïkké, très digne, silencieuse. Et Ki, ou celui qui avait pris sa place, un Ki qui, tout en cherchant, comme tous les prisonniers des disques, à conserver son équilibre, interpellait la reine, lui criant qu'il était son fils, qu'elle devait l'écouter, que des misérables s'élevaient entre elle et lui, etc.

— Faut-il ? demanda K'alaar, faire procéder à la question ?

Bonk eut un plissement satisfait de la bouche. Mais la reine regarda encore celui qui tenait la place du prince et sa forte poitrine fut gonflée d'un douloureux soupir :

— Lui... le faire déchirer par les tortionnaires... Lui... lui... qui ressemble tellement à mon fils...

— C'est un imposteur, Reine, souffla le mage.

Elle eut un geste de dénégation :

— Non... Non... Pas tout de suite... Demain...

Et elle lança des ordres. Qu'on gardât jalousement les prisonniers. Le lendemain au lever du jour, elle prendrait une décision. Bonk, prudent, se garda bien de s'opposer à la reine de Mulkis, encore qu'il eût jubilé de voir Aïkké et Ki hurler leur souffrance.

Et Khôô ordonnait autre chose de bien plus urgent à ses yeux :

— Partout... Dans la ville... du palais à la plus humble demeure... au port, dans la forteresse, partout, et aux portes du désert... qu'on cherche le prince... le prince Ki a disparu... le prince Ki a été enlevé... le prince est prisonnier, séquestré, victime de bandits, de sorciers... Il faut le retrouver le prince... retrouver le prince... retrouver le prince...

Aïkké, dont le disque oscillait par instants non loin de celui où Ki continuait à crier, lui lança un ordre, mais, les mots ne furent pas entendus du rivage où se tenaient encore Khôô, Bonk, K'alaar et les officiers des prisons :

— Un jour... une nuit... Ne t'inquiète pas... Je sais faire vibrer les disques, je sais transporter la pensée... Dis-moi ? As-tu un ami fidèle en qui tu aies toute confiance ? Un ami qui puisse venir à notre appel ?

CHAPITRE X

Un ami fidèle ? Mais oui, Ki en avait au moins un. Et qui, sinon As'ri, le brave, le solide, l'irremplaçable As'ri.

Maintenant, les deux amants, l'un et l'autre cramponnés sur leur disque propre, échangeaient des propos qui, heureusement, se perdaient dans l'incessant grondement montant du gouffre aux bêtes aquatiques féroces.

D'ailleurs, depuis que la reine s'était retirée, le cœur rongé de rage et de désespoir, flanquée du perfide Bonk, les quelques gardes chargés de la surveillance semblaient assez peu se soucier des prisonniers.

On savait bien que, selon le mystérieux système basé sur les vibrations, les disques ne pouvaient descendre, ou être amenés vers la rive, que selon l'ébranlement sonique obtenu par la percussion d'un énorme gong, situé près de ce qui constituait le poste de garde. Isolés sur ces plaques flottantes, sans cesse montant pour baisser ensuite, à ras des flots, remonter, dévier légèrement, le tout de façon permanente, les prisonniers, affreusement mal à l'aise, ne pouvaient avoir d'autre souci que celui de garder un certain équilibre, tout faux mouvement risquant de les précipiter dans ces eaux où grouillaient les énormes bêtes.

Flora gardait une demi-conscience. Ben, lui, essayait de comprendre où ses compagnons d'infortune, cette très belle fille et, d'autre part ce garçon appelé Ki et qui pour lui restait Igor Delémont, voulaient en venir.

Il voyait bien qu'ils discutaient sur un sujet brûlant et il imaginait sans peine qu'il s'agissait d'évasion. Mais, naturellement, il lui était impossible de saisir un seul mot de la langue utilisée.

Par contre, il ne perdait pas un seul de leurs gestes et, après une conversation d'autant plus animée qu'elle s'échangeait d'un disque à l'autre au-dessus des flots menaçants, avec un couple de lourds hippopotames s'ébrouant juste dans l'aplomb du soutien de Aïkké, il vit la jeune femme commencer à se livrer à un singulier travail.

En fait, elle avait demandé à Ki de situer approximativement l'endroit de la ville de Mulkis où pouvait bien se trouver As'ri. Ki estimait qu'il devait exercer ses fonctions de masseur auprès des seigneurs attachés au palais de la reine, ce qui suffisait, si cela était juste, pour favoriser le dessein d'Aïkké.

— Que comptes-tu faire ? avait crié Ki.

— Ici, tout est consécutif à la vibration, eu égard aux alliages qui ont permis l'élaboration de ces disques volants, et aussi du gong dont on se sert

pour les diriger le cas échéant. Le grondement montant de la surface perpétuellement agitée des eaux alimente le potentiel indispensable au support, invisible et relevant du son, qui maintient ce qu'on peut appeler nos « cachots » individuels. Je vais essayer de joindre As'ri... J'ai l'intention de l'appeler télépathiquement. Mais pourrais-je y réussir, ainsi, sans qu'il soit en état de réceptivité ? Car je suppose que, jusqu'à nouvel avis, notre arrestation, et surtout la tienne, ne doit pas avoir été tellement divulguée...

— Mais cela ne tardera pas. Ma mère, tu l'as entendue, veut me faire rechercher à travers la cité, si bien que tout sera sens dessus dessous... D'ici à ce qu'on sache aussi qu'un imposteur a osé prendre la place du fils de la reine...

— Ne perdons pas de temps ! dit Aïkké.

Elle s'était agenouillée sur le disque. Et, se servant d'une énorme bague dont Ki lui avait fait cadeau, bague à la monture de bronze, elle commença à taper selon un rythme qui échappait à Ki sur la masse même du disque qui la supportait.

Ben, de sa place, l'observait, cherchait à comprendre. Flora, sortant un peu de sa torpeur, commençait elle aussi à s'intéresser au sort de ce jeune couple qui partageait sa triste position. Il n'était pas jusqu'aux autres prisonniers, flottant un peu plus loin sous l'immense voûte de la caverne marine, qui n'aient à leur tour, levé la tête en percevant vaguement les petits chocs répétés, tantôt espacés, tantôt paraissant créer une sorte de phrase codée, provoqués par la bague d'Aïkké.

Les gardes, eux, blasés depuis longtemps sur le comportement toujours extravagant des malheureux placés sur les disques, et dont certains parfois devenaient fous, dont d'autres tombaient et périssaient sous la dent des monstres, ne se souciaient guère de ce que faisait cette fille.

Pour eux, on avait arrêté un aventurier quelconque qui s'était fait passer pour le prince. Que sa maîtresse et complice fût là aussi en dépit de sa popularité ne les regardait pas.

Aïkké eut donc liberté de manœuvre. Ben lui souriait et, parfois, levant la tête, elle le regardait et lui rendait son sourire.

Ben Salvy criait à Flora :

— Tu la reconnais, hein ?

— Oui... c'est elle qui nous est apparue dans le souterrain, qui nous a indiqué la direction... Je l'ai vue en image tressautante... mais c'est bien elle...

— Comme ce garçon est Igor !... Un drôle d'Igor !

— N'oublie pas, lui lançait Flora maintenant revenue à elle, que nous l'avons aperçu lui aussi, avec le costume qu'il porte maintenant, dans cette sorte de film saccadé... Il en a même été comme abasourdi... Lui... Igor...

— Igor... ou Ki ? C'est à n'y rien comprendre !

Du temps passa. Vint l'heure où un garde, tapant sur le gong selon un mode enseigné par les initiés, fit descendre les disques, les amenant à tour de rôle à portée du rivage, d'où un de ses congénères jetait un peu de nourriture aux captifs.

Une calebasse avec une sorte de pâtée qui fit faire la grimace à Ben, et un gobelet d'eau douce.

Ils durent s'en contenter. Maintenant, Aïkké tentait un échange psychique avec les deux intrus. Ben et Flora la voyaient qui les fixait, faisait des gestes et, subtilement, ils sentaient qu'une pensée pénétrait la leur, que des images se formaient.

— Elle cherche à communiquer avec nous... Un vrai poste de radio, cette fille !

— Il faut l'aider, ouvrir notre esprit, disait Flora, qui avait compris le sens d'un tel essai.

Le dialogue était vague, pénible mais, après quelques heures, ces êtres qu'un monde séparait commençaient à prendre tout doucement un certain contact.

Ki, lui, penché au risque de tomber, guettait en permanence, d'après certaines paroles d'Aïkké. Il était tourné vers le fond de la caverne, là où s'ouvrait sous une voûte un peu plus basse que la crypte proprement dite une sorte de chenal communiquant avec la mer.

Car Aïkké avait pu affirmer que son procédé avait réussi.

La pensée télépathe lui avait paru insuffisante pour entrer en contact avec l'ami As'ri, trop éloigné. Aussi, férue en arts magiques, procédés toujours conditionnés par des effets parfaitement rationnels, la magicienne avait imaginé d'appuyer son appel psychique de vibrations rigoureusement étudiées, synchronisées avec les ondes-pensées envoyées vers le grand Noir.

Elle croyait avoir gagné. As'ri lui avait répondu mentalement et, maintenant, il obéissait à ses instructions, il mettait tout en œuvre pour venir délivrer son ami Ki, et Aïkké, et parallèlement ces deux inconnus venus d'ailleurs qu'une sympathie spontanée jetait vers le prince et sa maîtresse.

Ki faillit jeter un cri de joie quand il vit la pirogue.

Il la guettait depuis au moins deux heures. Aïkké, martelant par instants la surface du disque porteur, semblait écouter, puis elle répondait à l'émission mentale émanant d'As'ri en juxtaposant la vibration sonique et son homologue psychique.

Si bien qu'elle avait pu guider As'ri, et le suivre médiumniquement pendant qu'il exécutait ses instructions et préparait la délivrance de Ki et de ses compagnons d'infortune.

Aïkké, ainsi, avait renseigné Ki au fur et à mesure des mouvements du

masseur de la cour.

— Il vient... quatre de ses camarades, qui t'estiment et qui t'aiment, sont volontaires pour l'accompagner... Ils montent une embarcation prise au port, ils ont attendu la nuit pour démarrer, s'engager dans le chenal... ils rament en ce moment sous la voûte... ils avancent... ils seront là dans un instant... Ils sont...

Ki exultait. Au moment précis annoncé par la magicienne, la pirogue débouchait de l'entrée du chenal souterrain. Quatre garçons solides appuyaient sur les avirons et, debout à l'avant, on reconnaissait la formidable silhouette de bronze luisant qui était celle d'As'ri, ceint de son pagne écarlate, et tenant un arc énorme, tout bandé.

Ben jurait le nom du Seigneur, ce dieu certainement encore ignoré de ceux de Mulkis, mais pressenti par les inspirés analogues à la belle Aïkké. Flora, elle, avait tressailli sur son support flottant. Elle avait cru saisir dans les essais de communication avec Aïkké qu'un secours leur viendrait incessamment et elle n'en doutait plus, voyant arriver cette embarcation.

As'ri ne perdait pas de temps. Déjà, la corde de son arc vibrait comme une harpe, une harpe terrible, une harpe de mort. Les traits partaient à une cadence folle et, en un instant, cinq gardes, les cinq de service dans la crypte, avant d'avoir pu réagir ou donner l'alarme, tombaient les uns après les autres. Deux sur la rive, alors que les trois autres croulaient dans les flots.

Aussitôt, la vision fut atroce. Attirés par l'odeur de la chair humaine, les habitants des profondeurs couraient à la curée. Caïmans et requins se heurtaient, se disputant ces proies fraîches. Au-dessous des disques volants, c'était une effroyable orgie sanglante, dans des tourbillons d'écume, où on voyait parfois bondir le corps luisant d'un squal, les écailles gris-vert d'un énorme crocodile.

Mais As'ri et les siens n'en avaient cure et ils pagayaient ferme, et la pirogue abordait.

Aïkké, imperturbable, continuait à diriger le grand Noir selon le procédé qu'elle avait spontanément inventé et qui la mettait en symbiose psychique avec lui, par l'apport unifié des ondes matérielles et cérébrales émanant à la fois d'un alliage subtil et d'un crâne humain.

Ainsi mené, As'ri, après un grand geste affectueux vers Ki et Aïkké, riant de joie de les revoir, courait vers le gong.

Il commença à le frapper avec l'énorme marteau destiné à cet usage. On vit soudain accourir un officier, attiré par ce bruit insolite, puisque ce n'était pas l'heure du repas des captifs.

Impassible, As'ri le laissa approcher et l'étendit, d'un seul coup de cette arme improvisée, avec laquelle d'ailleurs il continua à faire vibrer le gong selon les instructions d'Aïkké.

— Nous allons revenir à la rive, criait Ki.

— Non, coupait la jeune femme, j'ai une autre idée... De toute façon, il t'est impossible de reparaître dans la ville, où on cherche officiellement le prince Ki, réputé disparu, enlevé par des forbans... nous en la circonstance ! Il faut fuir, et ensuite nous aviserons...

— Que veux-tu faire ?

— Laisse... As'ri va m'obéir !

As'ri agissait maintenant sur les disques et Ben stupéfait constata que son support se mettait en marche et descendait vers les flots ce qui le terrorisa. Mais il fut rassuré par la pensée lénifiante d'Aïkké. Non, il échapperait aux monstres, tout comme Flora qui elle aussi regardait avec épouvante monter cette surface ensanglantée, ces eaux rouges où grouillaient d'énormes animaux farouches.

Leurs disques se mirent à glisser à deux ou trois mètres seulement des ondes, et ils constatèrent que ceux portant Aïkké et Ki (ou Igor) suivaient un processus analogue.

As'ri s'évertuait à cogner sur le gong, en tirant des sons bizarres, en un rythme très syncopé, mais efficace à en juger par les mouvements imprimés aux disques.

De nouveaux gardes apparurent et, à ce moment, ce furent les quatre rameurs de la pirogue qui les lardèrent de flèches, faisant place nette une fois de plus.

L'horrible festin des démons aquatiques reprit de plus belle, et les combats opposèrent les voraces qui se disputaient les corps encore palpitants. Mais cela faisait diversion et As'ri et les siens ne perdaient pas de temps.

Tandis que les rameurs évoluaient sous les disques, à toutes fins utiles, le grand Noir poursuivait son travail vibratoire, toujours selon les données de la belle Aïkké.

La mise en route des prisons volantes s'effectuait à leur satisfaction quand des cris de détresse, des appels, des supplications leur parvinrent.

Ils comprirent. Les autres captifs, au nombre d'une demi-douzaine, comprenant que ces quatre malheureux allaient s'arracher à l'inférieure prison, tendaient vers eux des mains suppliantes, criaient leur détresse, demandaient la faveur de bénéficier de l'évasion.

Ki le comprit et cria qu'il fallait les sauver eux aussi, jurant que dès qu'il serait rentré dans ses fonctions, dans son rôle princier, il leur ferait grâce quels que soient leurs crimes.

Aïkké lança alors d'autres pensées, d'autres vibrations vers As'ri, et bientôt les disques supportant les misérables prisonniers des geôles fantastiques de Mulkis prirent la suite de ceux qui emmenaient Aïkké, Ben, Flora et le prince Ki.

Lancés, les dix disques s'engagèrent sous la voûte du chenal. Ils flottaient

à moins de trois mètres de la surface. As'ri restait près du gong, qu'il continuait à marteler en accord mental avec la maîtresse de Ki.

Quand ils seraient tous hors de portée, c'est-à-dire au grand air, à la sortie du chenal souterrain, il partirait à son tour avec la pirogue.

Mais Aïkké, soudain, paraissait inquiète.

Elle avançait sur un disque qui touchait presque celui de Ki et le jeune homme vit les beaux traits bouleversés :

— Qu'est-ce que tu as ? Un danger ?

Elle tremblait légèrement, elle qui, jusque-là, avait gardé un prodigieux sang-froid en dépit de l'adversité.

— J'entends... je crois voir...

Elle fermait les yeux, fixant sa recherche mentale, avertie médiumniquement :

— Ils avancent... des pirogues à vingt rameurs... Ils s'engagent en avant, dans le chenal... l'alarme est donnée... La route va être barrée... Nous ne pourrons plus fuir vers la mer.

CHAPITRE XI

Un autre péril menaçait les fugitifs. Depuis quelques minutes, ils pouvaient constater que les disques qui les emmenaient baissaient dangereusement et se rapprochaient de ces flots hantés, dans le chenal comme dans la prison infernale, par une faune dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle n'était pas particulièrement amicale d'aspect.

Ben avait le cœur serré. Il voyait le disque portant Flora qui s'abaissait lentement. Les quelques malheureux qu'ils avaient entraînés, eux aussi, donnaient des signes de détresse.

La raison de ce fait, Aïkké la connaissait parfaitement. Le support était rigoureusement d'ordre phonique. Or, dans cette espèce de tunnel, le vacarme, la captation et la diffusion des sons étaient infiniment moindres que dans l'immense crypte établie sous la forteresse de Mulkis.

Partant, sons et ultrasons portaient médiocrement et en dépit des efforts d'As'ri qui à quelques centaines de mètres d'eux continuait à faire vibrer le

gong moteur ils perdaient de l'altitude au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient de cette source d'énergie sustentatrice.

Ki, lui aussi, commençait à trembler. Il appela Aïkké :

— Nous allons toucher l'eau... les bêtes...

— Je sais... Il y a peut-être un moyen...

— Aïkké... Aïkké... tu m'as dit que les galères arrivaient, par le chenal...

Il la regardait avec avidité. Non seulement il l'adorait, mais encore il avait en elle, en sa sagesse, une confiance absolue. Il n'ignorait pas que l'initée qu'elle était, avait la science, la technique, pour véritable magie. La situation paraissait désespérée, mais Aïkké était là et Ki savait bien qu'elle allait trouver une solution.

Ils entendaient maintenant résonner le chant des rameurs, ce qui indiquait que les grandes pirogues constituant la flotte de Mulkis, alertées après l'évasion arrivaient pour s'opposer à leur fuite. On ne les distinguait pas encore, en raison d'un coude formé par le tunnel, mais les embarcations de guerre ne tarderaient sans doute pas à faire leur apparition.

D'autre part, la descente tragique continuait et les évadés jetaient des cris d'alarme.

L'un d'eux, un homme du désert, glissa, tomba, avec un hurlement de détresse.

Flora se détourna, horrifiée, cherchant à ne pas voir, cachant son visage de son bras nu.

Au-dessous d'eux, on voyait d'énormes dos luisants, des bouillonnements épouvantables. Une flaque rouge apparaissait, que les vagues violentes ne tardaient pas à diluer.

Mais Flora était en péril, son disque support flottant à moins d'un mètre de la surface, et elle pouvait apercevoir, entre deux eaux, les masses oblongues des crocodiles qui attendaient leurs proies.

Ben la regardait et claquait des dents, en oubliant sa propre position. Ki cria encore vers Aïkké.

— Je crois que j'ai trouvé ! lui lança-t-elle.

Elle se braquait mentalement vers As'ri qui continuait bravement à cogner sur le gong pour les maintenir, se mettant lui-même en position périlleuse, la crypte pouvant être investie à tout moment par les guerriers de la forteresse.

Aïkké lui « parlait ». Elle envoyait ses ondes-pensées, les catalysant par le truchement des sons qu'elle obtenait en frappant toujours son support de sa main baguée.

— Que veux-tu faire ? demandait Ki, à plat ventre sur son disque, et qui voyait avec horreur l'eau semblant monter vers lui, une eau où sans cesse filaient des formes grises, noires, verdâtres, brunes, indiquant la présence des monstres.

— Nous devons être très proches des cachots de supplice lumineux...

Le fils de la reine tressaillit :

— Mais tu ne veux pas nous y précipiter... Ce serait atroce...

— Préfères-tu couler dans ces eaux, et servir de pâture à ceux qui nous y attendent ?

Ki se mordit les mains de rage impuissante :

— De toute façon... tu dois avoir raison... mais tout cela se tient derrière la paroi rocheuse et...

— J'en fais mon affaire !

Ben cria qu'il voyait venir la pirogue, avec As'ri et les quatre rameurs. Il le disait en une langue ignorée de ceux de Mulkis, mais on le comprit tout de même par sa mimique, et parce qu'en effet le grand Noir arrivait, mené par ses camarades.

Il avait, sur l'ordre d'Aïkké, arraché le gong de son socle, il le tenait à bout de bras et de l'autre, avec l'énorme marteau, il continuait à le faire vibrer selon les instructions de la magicienne, si bien que malgré tout, les disques flottaient encore quoique de façon de plus en plus inquiétante.

Aïkké, lorsque la pirogue fut toute proche, cria à As'ri ce qu'il devait faire et le grand Noir obéit, changeant totalement le rythme de son martèlement.

Le résultat ne se fit pas attendre. Tous les disques, saisis d'une impulsion mystérieuse, parurent glisser en l'air et allèrent les uns et les autres se poser sur les rochers, les minuscules plages qui bordaient les eaux du tunnel.

Les captifs sautaient à terre et, déjà, Flora était dans les bras de Ben.

Aïkké appelait As'ri à elle et lui parlait brièvement. Le masseur avait bondi de la pirogue, où se tenaient toujours ses compagnons.

Le chant des rameurs monta, plus fort. Vers le coude du tunnel, devant eux, ils aperçurent des lueurs rutilantes sur les parois, indiquant une source de clarté qui se rapprochait.

— Voilà les galères, cria Ki. Elles seront là dans un instant... Dans chaque, cinquante hommes peut-être... ou plus... Que pouvons-nous faire ?

Aïkké lui fit signe de se taire.

As'ri, debout devant elle, tenait le gong à bout de bras. Ben, tout en étreignant Flora qui sanglotait contre sa vaste poitrine, regardait ce qui allait se passer, devinant qu'il allait assister à quelque nouveau phénomène ahurissant.

La magicienne avait pris le marteau et c'était elle, maintenant, qui cognait sur le gong. Elle utilisait un mode vraiment très particulier, du simple effleurement qui produisait un son filé à peine perceptible, au choc violent ébranlant jusqu'à la voûte par sa puissante sonorité.

Experte en utilisation des sons et de leurs subtils homologues inaudibles

pour les humains, Aïkké s'acharnait sur la paroi qui se dressait devant eux, et derrière laquelle, pensait-elle, d'après l'orientation du chenal devait se trouver ce lieu redoutable dont la seule évocation avait paru effrayer le prince Ki.

Ki jeta un cri d'alarme. Flora trembla plus fort entre les bras de Ben. Ce dernier, bien que nu et désarmé, se sentait prêt à se battre jusqu'au bout quitte à périr avec elle. Mais ce qu'il découvrait n'était pas pour le rendre optimiste.

Trois petites galères venaient de tourner le coude du chenal-tunnel.

On en avait abattu les mâts pour s'engouffrer sous la voûte rocheuse. Aïkké ne s'était pas trompée médiumniquement et chacune des embarcations était menée par vingt rameurs. Chaque petit vaisseau portait une escouade de plus de quarante hommes en armes ; c'était tellement extraordinaire, que la reine de Mulkis décida de les envoyer au secours des fugitifs.

Les archers ne tiraient pas, cependant. Sans doute ordre avait-il été donné de ramener tout le monde vivant. Et la reine Khôd devait avoir le souci de ne pas risquer la vie d'Aïkké, sans compter qu'elle était troublée par ce garçon dont, après tout, elle n'était pas encore très sûre qu'il ne fût vraiment son fils.

Aïkké poursuivait son étrange travail. Ses seins se soulevaient avec violence tant elle respirait difficilement. Oppressée par l'angoisse, sentant l'ennemi qui approchait, elle savait que leur salut dépendait de sa réussite.

As'ri, très fermement, offrait toujours le gong sur lequel s'évertuait toute la science mystérieuse de l'amante de Ki.

Un Ki effaré, regardant alternativement les galères qui progressaient, les eaux tumultueuses où sautaient et se heurtaient hideusement les monstres marins, puis Aïkké et son curieux manège.

Il voulut parler. Elle lui fit signe de sa main libre de se taire puis de lever les yeux vers la paroi de roc.

Ki eut un haut-le-corps tandis que la voix rude de Ben grondait :

— Par tous les diables... la muraille se fendille !

Les malheureux qui les accompagnaient, les rameurs de la pirogue, regardaient eux aussi, non moins émerveillés, apeurés peut-être également par les agissements de cette jeune fille, par les résultats qu'elle obtenait...

Des fragments de pierre croulaient, tombaient autour d'eux, sur eux. Ils en furent éclaboussés, quelque peu blessés aussi et du sang apparut. Ils n'en avaient cure. Ils fixaient la paroi et voyaient la lézarde qui se formait, fissurant cette énorme masse, derrière laquelle peut-être, était le salut, la liberté...

Ki se rongait les poings :

— Si nous ne nous trompons pas... c'est la caverne du supplice de lumière... Nous nous y jetterons... et alors...

Il put croire qu'il avait raison car, au fur et à mesure que la paroi continuait à se crevasser, par les interstices ainsi pratiqués sous l'impulsion des ultrasons déchaînés par Aïkké, une clarté d'un blanc très violent

commençait à se manifester.

Ben et Flora, maintenant main dans la main, regardaient.

D'un seul coup, un énorme bloc se détacha. Ben hurla :

— Attention !

Si le mot était incompréhensible en soi, l'intonation y était et, d'ailleurs les autres avaient vu le péril.

Ils se rejetèrent tous de côté. La muraille paraissait s'ouvrir. Une pluie de rocaille tomba sur eux et le bloc qui devait peser plusieurs tonnes s'abattit, rebondit et alla s'effondrer dans les eaux du chenal, juste comme arrivait la première galère.

Le remous fut si violent que le bateau malgré tout très léger fit une formidable embardée, pencha violemment et malgré les efforts du nautonier sombra avec ses rameurs et ses guerriers.

Une immense clameur emplit le tunnel. Tous ces hommes étaient maintenant dans les eaux, aux prises avec la gent aquatique, qui se jetait sur de telles proies.

Les autres vaisseaux, en arrière, n'osaient plus avancer. De nombreux flambeaux, installés sur les proues, jetaient des lueurs sanglantes sur les flots tragiques, et ceux qui restaient sur leurs carènes tentaient avec plus ou moins de bonheur de venir en aide aux malheureux naufragés.

Mais la clarté des torches s'estompait devant l'incroyable lumière, éclatante de blancheur qui jaillissait par la brèche formée dans la paroi.

La pirogue, elle aussi, avait été engloutie par l'énorme remous mais les compagnons d'As'ri avaient pu sauter à temps sur les rocs du rivage.

Déjà, la magicienne saisissait Ki par le bras :

— Viens !... Vite !... Nous n'avons plus le choix...

Ils entendaient aussi, derrière eux, vers la prison infernale, des cris, un cliquetis d'armes. D'autres guerriers allaient venir, cette fois en utilisant le bord du chenal, et ils seraient pris entre deux feux.

As'ri, bravement, suivait les deux amants qui appelaient également Ben et Flora. Et les autres, captifs évadés ou amis d'As'ri, suivaient le mouvement.

Aïkké leur fit signe de fermer les paupières au maximum, tant l'éblouissement était violent. Ils obéirent, avancèrent maladroitement. Au moment de passer la brèche, Aïkké s'arrêta et dit quelques mots à ses compagnons.

Aussitôt As'ri et deux de ses hommes arrachèrent des lambeaux de leurs vêtements et vinrent vers Ben et Flora, toujours intégralement nus et qui ne comprenaient pas.

Par gestes, on leur expliqua, et Aïkké leur dépêcha quelques impulsions mentales qui aidèrent à la compréhension.

Le masseur, avec une grande adresse, leur banda les pieds de ces morceaux d'étoffe. Lui, ses amis, comme Aïkké, Ki et les autres, portaient tous des sandales, et il convenait de protéger les pas des deux êtres venus d'ailleurs.

Dans le tunnel, le tumulte était indescriptible. Les deux galères encore intactes n'avançaient plus, et on s'évertuait toujours au sauvetage de ceux qui avaient été précipités dans ces eaux périlleuses.

Mais il y avait déjà bien des victimes, tant les démons des ondes avaient été attirés par l'odeur du sang. Tous ceux qui se tenaient généralement dans le bassin de la prison infernale accouraient, pressant leurs légions aux dos luisants, écailleux, rugueux, ouvrant leurs gueules effrayantes, et des dents sans merci déchiraient les malheureux qui tentaient de s'échapper.

Quelques-uns prenaient pied sur le rivage pour apercevoir les fugitifs qui disparaissaient, cette fois en s'engouffrant dans cette vaste lézarde provoquée – ils en feraient foi devant la reine de Mulkis – par les enchantements de la belle Aïkké.

Aïkké, qui, tenant le prince par la main, suivie de Ben, de Flora, d'As'ri et de leurs compagnons, pénétrait dans ce domaine, non moins redoutable que celui qu'ils venaient de quitter, et que tout Mulkis connaissait sous le nom terrifiant de supplice de lumière.

CHAPITRE XII

Des aveugles, ou presque...

Ils évoquaient une théorie de malheureux dépourvus de vision. Seule, avançant courageusement la première, Aïkké osait entrouvrir les yeux et guidait tant bien que mal ceux qu'elle avait su arracher à la prison infernale.

Il avait été convenu qu'on formerait une chaîne humaine, qu'on se prendrait par la main. Ben et Flora, bien que toujours en dehors des échanges de langage, avaient aisément compris et étaient devenus eux aussi des maillons vivants.

La magicienne emmenait Ki, qui conduisait Flora. Tous les autres suivaient, et l'énergique As'ri fermait la marche.

Il avait fait observer que, derrière eux, la brèche béait, s'ouvrant vers le tunnel où coulait le tragique chenal. Après avoir récupéré autant de naufragés qu'ils le pourraient, les guerriers de la reine de Mulkis n'allaient-ils pas tenter de passer le gouffre, eux aussi, et de se lancer à la poursuite des fuyards ?

Mais Aïkké n'y croyait pas. Elle répondit que, de toute façon, après le désastre de la flotte, la troupe était bien trop occupée et que, d'autre part, rien qu'en apercevant la terrible lumière blanche, devinant que la brèche communiquait avec la grotte des supplices, nul n'oserait se risquer sur les traces des audacieux – ou des insensés – qui venaient de s'y précipiter.

Flora, comme les autres, avait été frappée par la dureté, l'éclat exceptionnel de cette lumière dont elle ne pouvait comprendre l'origine. Quand elle franchit à son tour l'échancrure de la paroi rocheuse, elle sentit, en elle-même, le conseil occulte d'Aïkké : Ferme les yeux... laisse-toi guider...

Fermer les yeux ! Flora l'avait fait instinctivement. La clarté était tellement violente qu'elle devenait insoutenable. Ben, qui serrait fort la main de la jeune femme, tout en demeurant lui-même rivé aux doigts de Ki, cherchait à voir, à réaliser où ils étaient.

Il grommelait entre ses dents, aveuglé littéralement et furieux mais malgré tout satisfait d'avoir échappé à l'extravagante position qui avait été la sienne sur le bouclier volant, il se laissait conduire, attitude peu en accord avec le caractère viril et indépendant qui était le sien.

Pourtant, exaspéré de ne rien voir et d'aller ainsi comme un débile, il se mit à cligner des paupières et faisant effort contre la dureté de ce feu éclatant qui blessait ses prunelles, il tenta d'examiner le décor.

Une caverne, peut-être, située elle aussi sous la cité de Mulkis, ou, d'après ce que savait l'amant de Flora, sous le massif rocheux où s'étaient réfugiés les rescapés du monde atomisé, ce qui revenait sans doute au même, en dépit des sérieuses modifications de l'aspect général.

Tout d'abord, il avait recommencé à jurer en se meurtrissant les pieds. Et Flora, elle aussi, en dépit de la précaution préconisée par Aïkké et réalisée par As'ri avec des bouts de vêtements, se tordait les chevilles, se heurtait à des arêtes vives, s'enfonçait dans des ornières, le tout d'une incomparable dureté, jamais friable.

Les autres, sans doute avertis de l'étrangeté du monde où on les conduisait, ne se plaignaient pas et progressaient en silence. Tous, après les périls connus, tant dans la prison infernale que dans le tunnel-chenal, faisaient confiance à la magicienne, Ki le tout premier. Si les braves garçons qui avaient accompagné As'ri, et les misérables condamnés qu'ils avaient délivrés pouvaient croire qu'elle était une sorte de déesse possédant des pouvoirs surnaturels, Ki, lui, était assez évolué pour savoir qu'il n'y a rien que de très « naturel » dans la nature (encore qu'il ignorât les raisonnements de Monsieur de la Palice). Il savait bien que son amante avait été instruite par de

mystérieux initiés qui ne lui avaient enseigné que l'action de l'esprit humain, soit ondioniquement, soit par le truchement de la technique, des outils, de la force mécanique, sur les éléments stagnants en tous points de l'univers.

Ben, cependant, commençait à s'accoutumer de façon encore très relative et au prix de vives douleurs aux prunelles, à cette lumière féroce. Il distinguait, avec peine, mais non sans acharnement, que tout éclatait de feux adamantins, si bien qu'il finit par supposer qu'ils se trouvaient projetés à l'intérieur d'un gisement diamantifère.

Mais un gisement d'un genre bien particulier. En effet, l'ingénieur n'ignorait nullement que le diamant à l'état brut ne jette pas les flammes séduisantes qui lui sont propres quand il sort des mains du joaillier. Il savait pertinemment qu'au départ, le diamant n'est qu'une pierre dans sa gangue, qu'il faut le flair du prospecteur pour détecter. Là, tout au contraire, il semblait que le sol, la voûte, les parois, les roches qui s'accumulaient sur leur passage, tout fût constitué de cette matière si pure, admirée par tous les peuples en toutes époques, et dont la moindre parcelle lance de véritables javelots lumineux.

Du diamant, encore et partout du diamant.

Une source photonique que Ben ne déterminait pas encore pouvait être à l'origine de cet éblouissement de rayons. Cela atteignait une telle intensité qu'on devait y être totalement aveuglé, au bout de quelques heures. D'autre part, dans sa magnificence, ce lieu était le plus effroyablement inhumain qu'on puisse imaginer.

Ben devinait quel pouvait être l'état d'esprit d'un malheureux lancé isolément dans un tel abîme de lumière. Petit à petit, malgré tous ses efforts pour garder les paupières closes, il finissait par entrouvrir les yeux. Le temps passait et l'infortuné, lentement, sentait sa vue, de plus en plus entamée, qui commençait à s'éteindre. Alors, tentant de chercher une issue, ce que font tous les prisonniers, il devait aller, au hasard, se butant sans cesse, barré en permanence dans tous les azimuts par ce diamant impitoyable, par cette splendeur sans âme, par ces murs qui valaient des millions de milliards, et qui n'offraient pas à un homme la moindre petite lueur d'esérance.

Aïkké avançait.

Elle jetait un bref regard par instants, resserrant aussitôt les paupières, recommandant sans cesse à ses compagnons de lui faire confiance, encore et toujours, d'éviter de regarder, de laisser la monstrueuse lumière pénétrer dans leurs yeux.

Son instinct médiumnique, sa science de l'invisible force, lui permettaient de marcher quasiment sans regarder réellement. Elle avait un but à atteindre et était bien résolue à y parvenir.

Ils entendaient encore des cris venir au loin, depuis le tunnel où le drame achevait de se jouer. Mais elle avait eu raison, aucun guerrier ne s'était

aventuré à leur recherche, au-delà de la paroi éventrée.

À plusieurs reprises cependant, et en dépit des recommandations d'Aïkké qui avait souci de passer la première, de repérer le chemin, de conduire les pas de tous ses compagnons, les uns et les autres tombèrent ou se déchirèrent contre les arêtes de ces roches fantastiques. On entendait un cri, la chaîne vivante était rompue un moment et, à tâtons, on aidait la victime à se relever, on reprenait l'union par les mains, on repartait.

Plusieurs d'entre eux saignaient. Ils avaient déjà subi les éclats de la pierre se brisant sous l'impulsion des ultrasons. Maintenant, les déchirures étaient plus vives encore, tant le diamant offrait de dents, de scies, de lames, de glaives, de pointes, le tout constitué de ce matériau qui est le plus précieux selon les conventions de l'humanité terrienne.

Ils laissaient, derrière eux, un sillage de sang. Pourtant il fallait avancer, avancer encore. On allait évidemment très lentement, Aïkké cherchant péniblement sa route. Mais elle les encourageait de la voix, assurant qu'elle saurait bien les arracher à cette caverne, ce lieu maudit bien nommé « le supplice lumineux » puisque les condamnés à mort de Mulkis y étaient précipités et abandonnés.

Deux ou trois fois, ils se butèrent à des choses informes, qui n'étaient pas de la nature adamantine. Là, automatiquement, on ouvrait les yeux, pour les refermer très vite sous la violence de la clarté, mais non sans avoir distingué une image qui restait sur la rétine, au dixième de seconde, et les renseignait sur la nature de l'obstacle.

Et l'horreur, en eux, était totale.

Parce qu'il y avait là des cadavres, des corps horriblement recroquevillés, semblant avoir expiré dans des convulsions tétaniques, de véritables momies qui se desséchaient, dans l'incomparable féerie de cet enfer qui n'était qu'un seul et gigantesque diamant.

— Fermez les yeux !... Fermez les yeux !...

Ils obéissaient à cette injonction qu'Aïkké ne se lassait pas de répéter. Et aussi bien Flora que Ben qui ignoraient la langue de Mulkis, les deux amants jetés dans cet univers étrange faisaient de même, percevant le sens sinon la lettre, aidés en cela par la pénétrante pensée de la magicienne.

Et cela n'allait pas sans dommages. Les uns et les autres, maintenant, souffraient de dix plaies méchantes, contractées aux innombrables aspérités diamantines qui les entouraient, et qu'il leur était évidemment difficile d'éviter.

Partout, les gemmes étincelantes se souillaient de taches rouges. Mais les malheureux poursuivaient leur lente et cruelle progression. On n'avait pas osé les pourchasser dans cet enfer blanc réservé aux condamnés à mort. Sans doute, maintenant qu'on les savait engagés dans la caverne du supplice de lumière, considérait-on qu'ils étaient tous perdus, qu'ils allaient périr de cette

horifique torture dans l'éblouissement total.

Mais ils le savaient, ils l'espéraient unanimement, Aïkké les sauverait.

À un certain moment, elle s'arrêta et prononça quelques paroles que, cette fois, ni Ben ni Flora ne saisirent. Il fallut qu'elle vienne vers eux et, martelant les syllabes en pensant intensément, elle finit par faire pénétrer sa puissance psychique jusqu'en leurs cerveaux.

À aucun prix il ne fallait ouvrir les yeux, pendant les instants qui allaient suivre car on arrivait au point crucial de la caverne. Une longue contemplation de ce qui s'y trouvait équivaldrait à une cécité partielle, peut-être même définitive.

Tous frissonnèrent, encore que Ki et As'ri soient déjà prévenus. Mais eux aussi redoutaient ce qu'on allait contourner.

On repartit. Ils serraient les paupières. Flora tremblait et Ben qui sentait la petite main frémir dans sa puissante poigne, la rassurait avec des mots qu'il voulait aussi doux que possible et qui malgré leur maladresse mettaient un peu de baume dans le cœur de la malheureuse enfant.

Aïkké insista encore et ils marchèrent dans leur propre nuit que transperçait un éclat qui, vu en face, devait en effet être insoutenable.

Ben pensait :

— Du diable si je comprends... mais je ne sortirai pas d'ici sans avoir réalisé !... Une demi-seconde, un dixième de seconde... je verrai !

C'était risqué, il le savait. Mais cet homme tout en force, unissant une musculature sans faille à un caractère totalitaire s'exaspérait de poursuivre ainsi cette randonnée ténébreuse.

Et il calcula son mouvement, un imperceptible mouvement des paupières, il essaya de créer un interstice, de distinguer quelque chose entre les cils.

Il vit.

Il vit et il referma aussitôt les yeux, serrant fort, très fort, tant il lui avait paru que son crâne allait éclater par la pénétration lumineuse.

Ben chancela un instant, étourdi. Mais il se reprit en aspirant une gorgée d'air et repartit, clopin-clopant, se faisant toujours mal aux pieds en dépit des mocassins de fortune façonnés par les bons soins d'As'ri.

Il gardait l'image en lui. Une image effarante, et il murmurait :

— Quel bouchon de carafe !... C'est insensé !

Au centre de ce gouffre adamantin, il avait vu ce qui engendrait la luminosité se reflétant des millions et des millions de fois dans les pierres sans nombre qui constituaient l'armature de la caverne.

Un diamant. Une pierre, taillée celle-là, un bloc haut de près de trois mètres, large en proportion, aux facettes en myriades.

Une pierre dont la seule vue pouvait en effet brûler cornées, pupilles, iris

et rétines, tant elle irradiait avec une intensité inconnue.

Par quel miracle brillait-elle ? Ben ne devait jamais le savoir. Il allait, titubant plus que jamais, si bien que Flora angoissée l'appelait, le suppliait de lui répondre, et il cherchait à la rassurer avec des mots heurtés, ne pouvant encore récupérer un équilibre suffisant, après ce qu'il avait osé voir. Il lui avait semblé que c'était un feu ardent qui entraînait dans son crâne, qui vrillait sa chair.

Ce brillant-monstre lançait ses flammes de clarté, éveillant ses échos de silence et de gloire aux incomparables galeries de bijoux qui l'entouraient. Et tout cela créait cette atmosphère unique, jamais rêvée, jamais soupçonnée, cet antre infernal infiniment plus terrible encore dans son majestueux statique que la tragique crypte où les boucliers volants flottaient au-dessus des démons aquatiques.

C'était cela qu'Aïkké faisait contourner à sa petite troupe, pour atteindre au but qu'elle souhaitait. Il leur avait été impossible de passer ailleurs et c'était ainsi qu'elle leur avait recommandé de redoubler de précautions, tant elle connaissait les redoutables effets d'une observation quelque peu prolongée de l'incomparable et effrayant brillant, cette pierre titanesque capable de dévorer lentement, de ses feux immobiles, les malheureux qu'on lui livrait.

Ils passèrent, guidés par Aïkké qui, peut-être, avait risqué comme Ben de glisser un soupçon de regard vers le démon adamantin. Ils franchirent le passage difficile, ils se retrouvèrent dans une partie de la crypte où le mouvement du terrain de pur carbone permettait d'échapper un peu à l'éclat du monstre central.

Mais à ce moment un terrible incident vint faire diversion, surtout pour Ben qui demeurait sous l'impression étrange de ce qu'il avait entrevu.

Ils entendirent un double hurlement de détresse, un bruit de chute, et la chaîne humaine fut ébranlée. D'autres criaient et Aïkké s'évertuait encore à leur rappeler :

— Ne regardez pas !... Ne regardez pas !

Pourtant, As'ri, Ben, et Ki, entrouvraient les yeux, cherchant à comprendre.

Leur tristesse fut grande. Deux des leurs, deux des rameurs qui avaient consenti à venir avec le grand Noir au secours du prince Ki, venaient de choir dans une crevasse qu'évidemment ils n'avaient su éviter.

Frissonnant, les autres comprirent que, tous autant qu'ils étaient ils avaient flôlé la mort. Car les malheureux engloutis dans une faille étroite mais très profonde avaient dû se fracasser dans les profondeurs, là où, sans doute gisaient déjà les corps momifiés d'autres victimes du supplice lumineux.

Ils grelottaient de terreur. La situation leur semblait de plus en plus insupportable, en dépit des encouragements d'Aïkké, qui affirmait qu'on

arrivait à la fin de l'épreuve.

Il n'y avait plus, selon elle, qu'un dernier passage délicat. Puis on parviendrait à un point où une solution deviendrait possible.

Flora hoquetait, entre deux sanglots :

— Ben... je t'en supplie... Ben... Je n'en peux plus... Je veux mourir, Ben, je veux mourir...

— Ma chérie... ma petite enfant...

Mais il ne pouvait pas la prendre dans ses bras pour la rassurer, car c'eût été rompre la théorie de chair qui les soutenait tous. Mais Ben, comme tous les autres, subissait le même supplice que Flora. Ils étaient à bout, à force de serrer les paupières. Ils avaient mal, leurs têtes bourdonnaient, et ils comprenaient bien que ceux qui restaient définitivement dans cet antre de clarté finissaient par sombrer dans la cécité, la folie, la mort.

Il fallut, un peu après, avancer en rampant presque. Là, ils durent se lâcher les mains, se suivre en tentant aussi fréquemment que possible de toucher le pied de celui ou de celle qui les précédait. C'était atroce, ce mouvement reptilien sur cette surface dure, coupante, où se multipliaient les meurtrissures.

Flora pleurait et Ben ne cessait plus de lui prodiguer des mots d'encouragement. Aïkké, avançant bien péniblement elle aussi, avait pitié de cette sœur de malheur, et lui envoyait, prenant sur son propre désarroi, des ondes psychiques qu'elle voulait aussi lénifiantes que possible, à défaut des mots qui fussent demeurés incompréhensibles.

Triste chapelet humain, ils glissaient, s'agrippant, exaspérés par cette servitude des paupières fermées, gémissant, jurant quand une pointe de diamant pénétrait leur chair, provoquant une plaie nouvelle.

Et tous ces êtres presque nus, ensanglantés, couverts d'ecchymoses, de cruelles estafilades, écorchés, abrutis, au bord de la folie, avançaient encore parce que la magicienne luttait, et les guidait.

Ki, le premier à la suivre, lui criait son amour, son admiration. Il se rendait compte à quel point ils étaient tous malheureux, et dans quels abîmes ils seraient tombés, sans cette créature d'exception, la femme salvatrice.

Tout à coup, elle s'arrêta, hésita un instant. Quand cela se produisait, car il y avait déjà eu plusieurs arrêts, ils cessaient tous leur progression et, essayant de conserver les paupières serrées, ils attendaient, haletants, effrayés par le silence qui régnait dans la caverne adamantine et qui ajoutait encore à l'horreur générale.

Aïkké prononça :

— Nous sommes parvenus à l'extrémité... Derrière la paroi qui nous barre la route, il y a les rochers abrupts de la falaise.

Ben songea au massif qui s'élevait dans les sables. Il avait revu ce même massif, à sa sortie du songe sur le fauteuil de pierre, mais cette fois bordé par

un océan insolite, surgi en plein Sahara.

Il ne pouvait comprendre le dialogue qui s'échangeait avec Ki :

— La falaise... Mais comment passer ?

— Je crois que je connais un moyen...

— Les sons du gong, encore ?... Mais As'ri l'a abandonné...

— Non... autre chose ! Les vibrations ne pourront rien pour entamer le diamant !

— Et quoi donc ?

— Le feu !...

— Le feu ?

Ki ne comprenait pas, mais Aïkké avait son idée et il lui faisait confiance comme toujours.

Laissant à peine filtrer son regard pour éviter la terrible lumière, elle chercha, dans les bijoux qu'elle portait, une sorte de breloque creuse, la palpa, demanda :

— As'ri... tu es là ?

— Oui.

— Connais-tu le moyen de faire du feu ?

— Oui, j'ai sur moi des pierres à étincelles !

C'était l'équivalent du briquet. Aïkké sentit une bouffée de joie monter en son cœur :

— Alors, nous sommes sauvés. Viens près de moi... Fais attention et surtout évite toujours d'ouvrir les yeux !

À tâtons, le grand Noir se rapprocha de la magicienne.

Tous deux travaillèrent un instant. Aïkké expliqua ce qu'elle souhaitait.

Les autres, yeux clos, respiration courte, attendaient, anxieux.

Ils entendaient As'ri qui battait le silex. Finalement, il eut un cri de triomphe. Trichant un peu, il avait vu jaillir l'étincelle, qu'Aïkké avait adroitement captée avec son colifichet.

— Maintenant, dit-elle, écartez-vous tous... Je vais vous guider... Mettez-vous le plus loin possible. Il faut que vous soyez protégés par des rocs...

Des rocs qui, en la circonstance, étaient de gigantesques diamants.

Il fallut un certain temps pour installer tout le monde à l'abri. Puis Aïkké éloigna aussi As'ri, et Ki, en dépit des protestations de ce dernier qui, devinant qu'elle allait être en danger, prétendait demeurer auprès d'elle.

Finalement, elle réussit à être isolée, As'ri sur son ordre ayant empoigné son ami Ki et l'ayant littéralement emporté en dépit de ses protestations.

Seule, la magicienne s'approcha de la paroi diamantine.

Elle entrouvrit à peine les paupières pour se repérer et éleva la breloque à hauteur de ses lèvres.

À l'intérieur, une petite flamme tremblotait, allumée grâce au silex d'As'ri.

Aïkké visa, plus mentalement que par vue directe, après une profonde recherche médiumnique situant la géologie de la caverne et de la falaise qui devait renfermer.

Puis, brusquement, elle souffla avec force dans cette sorte de sifflet de feu.

Une flamme immense jaillit. Il y eut une détonation formidable, qui ébranla toute la caverne et des blocs tombèrent, et les fugitifs sursautèrent, horriblement frappés.

Un grand cri résonna. Puis plus rien. Un des condamnés avait eu la tête fracassée par une chute de diamant.

Mais, tandis que son sang coulait et ruisselait jusqu'aux pieds de la magicienne, celle-ci cherchait quand même à voir le résultat de cette nouvelle et démente manœuvre.

CHAPITRE XIII

Il y avait bien du tumulte ce soir-là, sur le port de Mulkis.

Tout d'abord, la cité était en émoi depuis le milieu de la journée. Le bruit s'était répandu que le prince Ki, fils de la souveraine, avait disparu. Des recherches effectuées par les gens de la reine ne semblaient donner aucun résultat.

On parlait de rapt, de substitution de personne, et les commentaires les plus divers couraient. Naturellement, il était question de malédiction sur la ville, et le Mage Suprême, Bonk, laissait croire que le calme reviendrait, que Ki reprendrait sa place auprès de son auguste mère si le peuple consentait à offrir aux dieux dont il était le pontife des aumônes convenables.

La nuit tombée, ce fut bien autre chose.

Des galères avaient été mandées pour mater une révolte qui s'était déclarée dans les profondeurs des grottes de la falaise, là où existait ce gouffre du supplice lumineux, cette prison infernale, lieux maudits dont on ne parlait

qu'à mots couverts.

Le désarroi le plus complet s'ensuivit. Les galères avaient trouvé des obstacles imprévus. D'autre part, une certaine grille, fermant l'entrée du chenal au ras des eaux, et qui avait été relevée pour laisser le passage aux vaisseaux de guerre, n'avait pas été abaissée de nouveau à temps et plusieurs des monstres entretenus au fond de ces abîmes s'étaient enfuis vers la mer.

Seulement, squales, pieuvres géantes, crocodiles et autres, ils n'avaient pas pris le chemin du large. Attirés par ces déchets qui stagnent dans les ondes de tous les ports de l'univers, ils erraient aux alentours, rendant ces parages très dangereux, et il faudrait prendre des mesures, soit pour les capturer à nouveau et les ramener aux prisons, soit pour en purger les abords des quais de Mulkis.

Abdegar, brave patron pêcheur qui rentrait avec ses cinq matelots sur son petit navire, une sorte de boutre sur lequel il avait ramené une quantité impressionnante de poissons pris au grand large, s'étonnait en avançant vers le port du remue-ménage qui s'y manifestait. Le bateau était encore loin, mais on entendait des rumeurs. Des flambeaux, des torches s'agitaient en tous sens et Abdegar et ses marins purent croire revenu le triste temps où Mulkis était en guerre avec les Atalantes ou quelque autre peuple.

Ils passaient devant les falaises qui, remparts naturels du massif cernant Mulkis, tombaient directement dans la mer, lorsqu'un phénomène inattendu les glaça d'épouvante.

Ils virent, dans la masse du roc, une sorte de cercle fulgurant qui surgissait spontanément, tandis qu'un grondement sourd paraissait ébranler le mont tout entier.

Fascinés, en dépit de leur terreur, les pêcheurs regardaient cette faille, d'ailleurs totalement ronde, qui venait de s'ouvrir dans le roc. Des masses de pierres croulaient dans les flots, donnant naissance à une véritable fenêtre brusquement apparue à flanc de falaise.

Une lumière d'un blanc éclatant en jaillissait, s'étendant très loin sur les flots, illuminant tous les environs. Le navire d'Abdegar en était subitement éclairé comme en plein jour, tant cette clarté était violente.

Mais ce n'était pas tout. Une fois les rochers arrachés au massif par cette explosion inattendue, projetés dans les vagues, le patron pêcheur et ses hommes découvraient une série de silhouettes humaines qui apparaissaient dans l'ouverture. La lumière était si vive qu'il leur fut nettement aisé de distinguer deux femmes, dont une parfaitement nue, et plusieurs hommes, une dizaine environ.

Ces gens leur faisaient des signes et Abdegar, tout d'abord, eut tellement peur, une peur partagée par ses marins, qu'il hésita à venir en aide à de tels personnages, en lesquels il pensait voir des démons, ou quelque chose d'apparenté.

Toutefois, le plus jeune des matelots crut entendre des appels au secours et Abdegar, saisi d'un sentiment d'humanité qui contrebalançait ses terreurs, ordonna d'aller au moins voir de quoi il retournait, pensant qu'en cas de danger il serait toujours temps de virer de bord et de rallier promptement le port qui était tout proche.

Quand ces êtres surgis de la fenêtre géante se rendirent compte du mouvement du bateau, ils n'hésitèrent plus et tous se jetèrent à la mer. On les vit très nettement dans ces lueurs violentes qui faisaient reculer la nuit, nager en se soutenant mutuellement à la rencontre du bateau des pêcheurs.

Abdegar se demanda s'il ne s'agissait pas d'évadés des prisons infernales. Dans ce cas, en les recueillant, il se mettrait dans un vilain cas. Mais, après tout il se disait aussi que, s'il les ramenait à Mulkis, il risquait tout au plus de toucher une prime de la part du gouverneur de la forteresse, trop heureux de récupérer des évadés.

Heureusement, les monstres surgis du chenal s'étaient massés vers les quais, cherchant quelque nourriture, ce qui permit aux nageurs de se rapprocher rapidement et sans péril du bateau d'Abdegar.

Lui et ses hommes commencèrent à ramener à bord cette horde peu commune. Grande fut leur stupeur. Non seulement il y avait des gens de diverses races ignorées d'eux, mais deux personnages au moins leur étaient bien connus. À savoir le prince Ki lui-même, et la magicienne Aïkké, si populaire à Mulkis.

Le pêcheur et ses acolytes, quand ils eurent ramené à bord Ki, Aïkké, As'ri, Ben, Flora, et les sept hommes survivants de l'aventure, commencèrent par se prosterner devant le fils de la souveraine. Ils ne comprenaient évidemment pas ce que tout cela signifiait, mais ils avaient l'insigne honneur de recueillir le prince à leur bord et envisageaient déjà d'en tirer quelque avantage.

Ki avait retrouvé son attitude habituelle, de bon petit tyran qu'il était.

— Pêcheur, dit-il, sois loué, ainsi que tes matelots, pour nous être venu en aide...

— Sublime Lumière, les dieux, en t'envoyant sur mon humble barque, me font un honneur insigne qui rejaillira sur ma postérité jusqu'à la dixième génération... je vais sans tarder te ramener au port !...

Totale fut sa surprise. Ki eut un geste de dénégation et, impérieux :

— Il n'en est pas question... Mets le cap vers le large et hisse toute ta toile. Mets tes hommes aux avirons. Au besoin, les miens les aideront ! Je veux, à tout prix, m'éloigner cette nuit...

Discute-t-on les ordres d'un tel maître ? Abdegar comprenait de moins en moins mais il se hâta d'obéir.

Un instant après, toutes voiles dessus, et dix hommes aux avirons, le

bateau s'éloignait rapidement et gagnait le grand large de la mer intérieure, cet océan farfelu apparut en plein Sahara aux yeux de Ben, lequel n'en était pas encore revenu.

Ki ordonna alors à Abdegard de commencer par donner des vêtements à deux de ses compagnons qui restaient parfaitement nus, hors des lambeaux d'étoffe leur entourant les pieds. Puis il voulut qu'on aide d'abord à panser les nombreuses plaies qu'ils portaient tous, et enfin que, sans plus de retard, on leur fournisse de quoi se restaurer, se désaltérer.

Abdegard s'empressa. Il supplia le prince d'excuser la piètre qualité du repas qu'il lui servit, des boissons qu'il avait à sa disposition. Ki lui assura que, de toute façon, il serait largement récompensé et le pêcheur dispensa toutes ses ressources, bien assuré qu'il n'y perdrait pas.

Les deux compagnons d'As'ri, et les cinq condamnés qui avaient réussi à les suivre, s'étaient mis aux rames avec trois des pêcheurs si bien que, sous une brise favorable, le bateau s'éloigna très vite des côtes. À Mulkis, le désarroi était tel que le mouvement de ce petit navire, approchant puis tournant de nouveau vers l'horizon était passé totalement inaperçu. Ainsi, ce qu'avaient espéré Aïkké et son amant se réalisait. On ne faisait nullement attention à eux. Un peu plus tard, on découvrirait la brèche circulaire pratiquée dans la caverne aux diamants, mais eux seraient à l'abri.

Flora n'avait reçu, pour se couvrir, qu'une sorte de tunique grossière. Mais aidée des doigts délicats d'Aïkké elle réussissait à s'en draper avec élégance, et les deux femmes qui ne pouvaient encore échanger de propos et ne communiquaient que par gestes, par sourires, et ces impulsions mentales que déclenchait la magicienne, s'entendaient déjà très bien. Femmes toutes deux, quoique éloignées par un inconcevable mystère, elles s'unissaient dans la coquetterie et y trouvaient un terrain d'entente supplémentaire.

Ben, lui, se contentait d'un large pagne et de cette façon il était à la dernière mode de Mulkis. Il n'en était pas fâché, las de vivre intégralement nu et de voir sa compagne exposée, dans la même tenue, aux regards de tous ces hommes.

Maintenant, il est vrai, elle restait les seins découverts, ce qui lui seyait à ravir. Mais Aïkké gardait une robe qui offrait un décolleté analogue et de tels détails, pensait Ben, étaient après tout bien peu de chose auprès de tout ce qu'ils avaient vécu depuis... il ne savait plus, étant incapable de mesurer le temps entre son départ de Naples, l'escale dans le désert, la découverte d'Igor, la recherche de la ville du mirage, l'exploration des ruines, l'arrivée à la crypte de l'horloge géante, le voyage dans le sommeil, puis le réveil en ce monde évidemment relevant d'un temps antique, et les sévices qu'ils avaient subis, jusqu'à l'évasion insensée par ce trou pratiqué dans la paroi diamantine par un jet de feu suscité grâce aux soins de cette créature si jolie, mais évidemment d'une nature hors du commun.

Ils avaient été pansés. Ils avaient mangé et bu.

Tout naturellement, ils dormirent. N'avaient-ils pas à récupérer, après les émotions diverses qui leur avaient été dispensées ?

Flora ouvrit les yeux, étendue sur le pont, serrée contre son robuste ami. Il faisait grand jour et le soleil tapait dru. Autour d'eux, c'était la mer, rien que la mer.

Seul, un pêcheur servait de nautonier. Tous les rameurs dormaient maintenant et le bateau n'avancait qu'à la voile. Mais les flots alentour étaient déserts et on ne les poursuivait sans doute pas.

Ben était réveillé mais il avait laissé Flora dormir. Ils échangèrent un baiser et se sourirent. Ils ne savaient plus du tout où ils en étaient, après tant d'extravagances. Mais ils étaient ensemble, et cela, c'était quelque chose.

Ils virent s'avancer Ki et Aïkké. Encore que le dialogue fût quasi impossible, ils réussirent à communiquer, par ces réactions humaines un peu puériles, ces pantomimes, ces gestes, que tous connaissent à partir de l'enfance.

La journée se passa sans incident. Flora et Ben se demandaient tout de même où ils allaient en arriver. Certes, ils ne regrettaient pas le monde qu'ils avaient quitté. Tout y était sans doute en bien triste état. Mais où étaient-ils ? Cela demeurait incompréhensible.

Et puis, il y avait cette énigme troublante. Ils croyaient toujours se trouver en présence d'Igor Delémont. Or il s'agissait de toute évidence d'un personnage important en cet univers. Un prince ! Qui s'appelait Ki.

— Souviens-toi, disait Flora. Nous avons aperçu le sosie d'Igor, dans ces visions tremblotantes... Lui-même en avait été foudroyé. C'est certainement de lui, je veux dire de Ki, dont il était question alors...

— Oui. Et cette étrange Aïkké, qui dispose de pouvoirs ahurissants, ne l'avons-nous pas entrevue, elle aussi, dans cette robe si seyante, qui met sa beauté en valeur ?

Flora riait :

— Tu n'es pas insensible à la mode de ce pays... Rien que le monokini !

— Après tout, tu as raison, mais avec de belles filles comme vous deux, ce n'est pas si désagréable !

On mangea beaucoup de poisson sur le bateau, la réserve était grande et Abdegar avait épuisé à peu près le reste des provisions. Heureusement, il lui restait assez d'un breuvage parfumé, capiteux, auquel Ben fit honneur.

Mentalement, Aïkké tenta de leur faire comprendre que, le soir, il se passerait quelque chose d'important. Intrigués, mais avides de réaliser le véritable sens de leurs aventures, ils attendirent le crépuscule avec impatience.

Ki, lui, causait longuement avec son amie :

— Tu nous as tirés d'un terrible mauvais pas... Je voulais retourner à Mulkis, aller voir la reine, ma mère, m'expliquer avec elle... Tu m'en as

dissuadé !

— Le moment n'est pas venu, Ki. La reine est subjuguée par cet intrigant de Bonk. Lui et sa clique gouvernent Mulkis, avec l'entretien d'une religion surannée, et que je sais parfaitement sacrilège... D'ailleurs, si Bonk me hait c'est, entre autres choses, parce qu'il devine que je connais le secret de l'horloge du monde.

— Quoi ? Le pontife en ignore le fonctionnement ?

— Ki, mon âme, ne t'ai-je pas dit que je tenais ma science d'êtres supérieurs et qui viennent des étoiles ? L'horloge a été construite il y a un temps immémorial. Des apostats s'en sont emparés. En fait, ils jouent sur l'ignorance du peuple, et aussi de ses dirigeants... Mais ils ne savent rien de cette représentation du ciel, construite dans le massif de Mulkis... J'ai eu l'insigne honneur d'être initiée, eu égard à la noblesse de ma famille, mon père descendant en droite ligne des premiers visiteurs de notre planète, venus d'un monde lointain et très savant. Je suis dépositaire de nombreux secrets...

— Aïkké ! Aïkké ! Avec moi, tu régneras sur Mulkis... Tu en es digne !

Un voile de tristesse passa sur les traits de la magicienne :

— Peut-être, Ki, mais il me faudrait aussi lire ton destin et le mien, sur l'horloge du monde...

— Nous reviendrons à Mulkis, je reprendrai mes droits ! Ma mère sera éclairée sur son erreur et je punirai, oui, je punirai Bonk et ses sbires !

Aïkké l'apaisa :

— Toutes choses sont réglées au grand livre du ciel, Ki. Et l'horloge du monde en donne le reflet... Mais attends que vienne la nuit !

Ki espérait comprendre car, lui aussi demeurait anxieux. Il regardait le couple Ben-Flora. Il était sûr, à présent, de les avoir connus dans son rêve fiévreux, et il songeait sans cesse à ces soleils effrayants qui dévastaient un monde à l'aspect bien étonnant pour lui. Aïkké lui promit que tout s'éclairerait.

Les premiers astres scintillaient au-dessus de la mer. Abdegar menait toujours son bateau, sans but précis, selon les ordres de Ki c'est-à-dire d'Aïkké.

Mais le prince comme les deux êtres venus d'ailleurs attendait avec une nervosité grandissante les événements promis par la magicienne. As'ri, lui, mis au courant, n'était pas moins impatient.

Les rameurs, les condamnés et les pêcheurs prenaient du repos. Abdegar, seul, menait l'embarcation. Les cinq amis se tenaient à l'avant.

Comme le grand Noir, Ben et Flora, scrutaient instinctivement le ciel, la maîtresse de Ki, en souriant, leur indiqua la surface des flots.

Ils ne comprirent qu'un peu plus tard lorsque, aux profondeurs de la mer, ils aperçurent des globes lumineux, visibles en transparence, et qui

paraissaient monter à la rencontre du navire.

CHAPITRE XIV

Le grand As'ri regardait cela avec extase, encore qu'il fût impressionné par ce fait insolite. On l'entendit murmurer :

— On dirait qu'il y a des étoiles sous la mer !

Ben, lui, tenait contre lui une Flora assez peu rassurée. Au fur et à mesure que « cela » montait et commençait à émerger, il lançait, stupéfait :

— Formidable ! On dirait une soucoupe volante !

Quant aux matelots, et aux misérables compagnons ramenés des prisons infernales, ils étaient littéralement terrorisés.

Aïkké, souriante, leur prodigua quelques paroles d'apaisement et ils parurent un peu moins inquiets.

Flora tremblait légèrement. Ben lui souffla :

— Ne t'inquiète donc pas... Il me semble que notre amie Aïkké est parfaitement au courant... Je parierais même qu'elle avait rendez-vous avec ce truc-là !

Il put croire, un instant après, qu'il ne se trompait pas, car la magicienne héla des gens qui apparaissaient sur la coupole surplombant un véhicule circulaire évoquant parfaitement un engin interplanétaire.

Ben, qui n'en avait jamais vu autrement que sur documents photos allait de surprise en surprise. Il commençait nettement à soupçonner que, pour une raison totalement incompréhensible, ils avaient, Flora et lui, été en quelque sorte déviés dans le temps. Et en cette civilisation qui devait être si lointaine de la leur, ils découvraient des appareils considérés comme venant de mondes infiniment plus évolués que les peuples de la Terre.

Cependant, ils pouvaient tous voir trois individus qui semblaient habillés d'argent pur, tant leurs vêtements, parfaitement ajustés, brillaient aux reflets de ces phares sphériques entourant leur engin. Des luminaires qui avaient signalé la montée de cette « soucoupe » au travers des eaux.

Tête nue, un personnage au visage amène, aux cheveux parfaitement blancs encore qu'il parût assez jeune, commençait à discuter avec Aïkké.

Cette fois, Ki, As'ri, et tous leurs compagnons originaires de Mulkis furent tout aussi incapables de comprendre le langage utilisé que Ben et Flora, lesquels avaient déjà peine à saisir les vocables de la cité de la reine Khôô.

Ki était abasourdi. Il regardait Aïkké avec un mélange d'étonnement, d'admiration, d'inquiétude aussi. Certes, il était éperdument épris de son amante et n'avait d'autre espoir que de lui faire partager un jour la couronne de Mulkis. Il lui faisait confiance en toute chose et s'en félicitait, surtout après l'exploit dont elle s'était honorée en les arrachant aux soubassements diaboliques de la forteresse.

Mais de la voir converser avec animation, parfaitement à l'aise avec ces hommes jaillis de la mer, et pensant tout comme Ben qu'elle savait parfaitement devoir les trouver là, c'était beaucoup pour le jeune et bouillant prince de Mulkis.

Elle dut s'en rendre compte. À un certain moment, elle se tourna vers lui :
— Holmi-Or nous convie à pénétrer dans son navire...

Le bateau des pêcheurs avait été accosté et le léger ressac ne parvenait pas à séparer les embarcations (si ce terme pouvait convenir à un tel engin). Il était donc facile de passer sur la soucoupe. Aïkké y poussa Ki lequel se laissa faire, toujours confiant en celle qu'il aimait. Mais la magicienne se tournait vers les deux êtres venus d'ailleurs, Ben et Flora. Souriante, montrant Ki qui venait de prendre pied sur l'étrange appareil aidé en cela par deux jeunes hommes qui accompagnaient celui qu'elle nommait Holmi-Or, elle les invita visiblement à les suivre.

Pour appuyer son attitude, elle leur envoyait des pulsions mentales destinées à les rassurer.

Flora, de plus en plus dépassée par les événements, leva des yeux anxieux vers le visage énergétique de Ben, quêtant son avis.

— On nous appelle... Viens, chérie, on y va !

Il prit sa compagne dans ses bras robustes et sauta sur la soucoupe où les jeunes gens les reçurent en les maintenant vigoureusement, afin de leur éviter de glisser.

Aïkké donnait des ordres à As'ri, à qui elle confiait le bateau. Le grand Noir acquiesçait. Abdegar et ses hommes devraient les attendre.

Un instant après, Ki, Aïkké, Ben et Flora pénétraient sous la coupole métallique en compagnie des trois arrivants. L'engin fut de nouveau hermétique et s'engloutit. As'ri et les autres virent les lueurs des phares s'estomper et disparaître sous la mer.

Une sorte de vaste cabine, aménagée comme un salon, aux fauteuils douillets épousant la forme des corps, recevait les évadés de Mulkis. Une fille parut, elle aussi vêtue de cette sorte de collant d'argent. Jeune, affable, avec de longs cheveux couleur paille ruisselant sur ses épaules, elle leur offrit des

réceptifs de cristal dans lesquels dansait un breuvage pourpre à reflets d'or.

Une musique très douce, lénifiante, aux harmoniques parfaites, baignait la pièce où la lumière était agréablement tamisée. Aïkké échangea quelques paroles avec Holmi-Or. Ben et Flora attendaient, oubliant leur bizarre situation, curieux de savoir ce qui allait se passer, ce qu'on leur voulait.

Ki, lui, accoutumé qu'il était au commandement, à la satisfaction immédiate de ses caprices, commençait à s'énervier.

Aïkké l'apaisa.

— Le seigneur Holmi-Or, lui dit-elle en langue de Mulkis, va nous mettre en condition, toi, moi, et nos amis Ben et Flora, de telle sorte que nous pourrions enfin nous comprendre mutuellement...

— Explique-toi donc ! fit-il avec humeur.

La magicienne rit légèrement :

— Silence, impatient garçon... Regarde Flora, regarde Ben. Eux non plus ne peuvent pas comprendre. Encore moins que toi, que je renseigne généreusement. Eh bien, ils sont raisonnables, ils se taisent, ils attendent... Et attendre, n'est-ce pas espérer ?

— Aïkké... tu te moques de moi ! C'est bien le moment, après tout ce que nous venons de passer, de jouer à me réciter des proverbes !

Elle mit un doigt sur ses lèvres, geste à la signification cosmique.

Alors Holmi-Or se leva, dit quelques mots. La lumière baissa dans la pièce et la musique cessa. Sur un signe de lui, tous comprirent qu'ils devaient achever d'absorber le liquide contenu dans les gobelets, et dont la saveur d'ailleurs, leur avait paru fort agréable, encore que Ben regrettât (mais il garda cela pour lui) quelque vieux Cutty Sark de son époque.

Là, ils devinèrent que ce qui allait suivre serait intéressant.

Holmi-Or vint vers Flora, s'inclina devant elle avec élégance et éleva ses deux mains au-dessus de la jolie tête de l'amie de Ben. Lequel Ben voyait la charmante hôtesse aux cheveux paille qui arrivait près de lui et semblait dans un sourire lui demander la permission d'en faire autant.

Le solide garçon n'avait guère lieu de refuser. Et puis, il la trouvait fort agréable.

Tout de suite, il sentit sur son front le fluide qui glissait doucement et semblait prendre possession de son corps.

Pendant ce temps, les deux jeunes hommes qui avaient accueilli les évadés de Mulkis s'étaient placés près de Ki et d'Aïkké et eux aussi pratiquaient une sorte d'imposition des mains, mais sans toucher les têtes des sujets.

Il faisait presque nuit maintenant dans la pièce, et le silence était religieux.

Au bout d'un instant, Holmi-Or dit quelques mots. Lui et ses trois compagnons prirent alors les mains de leurs patients, les invitant du geste à se

lever. Ils les amenèrent les uns vers les autres. Alors la jeune fille se plaça entre Aïkké et Ben, un des jeunes gens entre Flora et Ki.

Le deuxième garçon, dans un angle, semblait toucher un instrument qu'on ne distinguait pas. Holmi-Or s'était légèrement reculé et il observait la scène.

Les deux intermédiaires tenaient maintenant les mains de ceux qu'ils avaient paru choisir. Ben, Flora, Ki, et sans doute aussi Aïkké que cela ne devait pas surprendre, commençaient à sentir une sorte de courant, faible, mais cependant très discernable, qui passait en eux.

Puis, de l'angle de la pièce où agissait l'autre garçon, des lueurs parurent.

On vit soudain jaillir des lignes courbes, oscillantes, formant petit à petit de véritables anneaux. Mais ces anneaux, de plus en plus grands, continuaient à trembler et évoquaient tout à fait à l'esprit de Ben des ronds de fumée. Seulement, ils étaient luminescents, d'un blanc laiteux, et ils vinrent tourner autour des six personnages, formant deux chaînes, par trio, sous l'œil attentif du seigneur Holmi-Or.

« Qu'est-ce que c'est encore que cette diablerie ? » se disait Ben *in petto*.

Toutefois, il garda pour lui ce genre de réflexion et, n'ignorant pas que Flora se fiait en permanence à son attitude, il s'efforça de demeurer impassible.

D'ailleurs, le traitement, – si traitement il y avait – demeurait parfaitement indolore. Les volutes circulaires évoluaient, formant des cercles capricieux autour des deux groupes humains.

Holmi-Or, qui était un peu à l'écart, paraissait profondément intéressé et Ben supposa qu'il guettait certaines réactions de leur part à tous. Toutefois, il ne parvenait pas à comprendre quel était le rôle du jeune homme et de la jeune fille qui étaient en quelque sorte les traits d'union vivants entre ces personnages venus d'azimuts si différents.

Et puis, petit à petit, Ben ressentit une sorte d'engourdissement. Très léger. Il se demanda, un bref instant, si cela n'allait pas recommencer comme lorsqu'il s'était assis sur le fauteuil de pierre. Mais non, cette fois, il ne partait pas dans un no man's land où apparaissaient des visions historiques.

Il demeurait dans la cabine-salon de cette soucoupe, plus plongeante d'ailleurs que volante.

Et là, il s'étonnait de « voir », voir comme cela se produit en pensée, des images. Il percevait parallèlement des vibrations qui pouvaient passer pour des sons. Mais il croyait comprendre que l'audition était purement mentale, et que son organe auditif n'en était nullement affecté.

Flora, de l'autre côté du garçon en armure d'argent, cherchait le regard de Ben. Il lui sourit gentiment. À l'air surpris de la jeune femme, il devinait qu'elle subissait les mêmes sensations que lui.

Longuement, les deux trios demeurèrent immobiles.

Nul ne songeait à bouger. Si Aïkké était elle aussi soumise au traitement général, il était vraisemblable qu'elle n'en éprouvait aucun étonnement. Ce n'était pas le cas, non seulement pour Ben et Flora, mais aussi pour Ki.

Le prince de Mulkis voyait, lui aussi, ces images, percevait ces vibrations.

Les anneaux émanaient toujours de l'appareil manœuvré par le second garçon, lequel paraissait jouer une symphonie silencieuse mais émettant ces cercles ondulatoires qui continuaient à les enfermer dans leurs gracieux mouvements. Ils se diluaient à un certain moment et d'autres venaient aussitôt les remplacer.

Mais le mystère cérébral jouait toujours pour les quatre amis.

Des visions précises. Sommaires au départ. Figures géométriques, puis images encore assez primaires de personnages, d'animaux, de végétaux. Ils entendaient sans cesse, au fond d'eux-mêmes, les phénomènes, de plus en plus nets, vrillant leur cerveau à défaut du tympan. Mais, de cette façon, il leur semblait déjà qu'ils ne sauraient plus jamais les oublier.

Quelqu'un qui eût pu pénétrer alors dans les crânes des quatre patients aurait constaté qu'il s'agissait là d'une école où Aïkké et Ki recevaient les mots constituant la base du langage parlé par Ben et Flora, alors que ces derniers étaient tout simplement enseignés dans la langue de Mulkis.

Il leur semblait que le temps était suspendu. L'expérience se poursuivait et ils feuilletaient, au-dedans d'eux-mêmes, des livres magiques de plus en plus évolués.

Un murmure s'élevait depuis un bon moment dans le salon englouti. Il fallut que Ben réfléchisse fortement avant de réaliser :

— Mais... mais... nous bavardons tous...

Il parlait, en effet. Flora également, tout comme les deux de Mulkis. À cela près que deux par deux ils s'évertuaient à prononcer des syllabes différentes, en raison de la diversité des idiomes utilisés et fraîchement appris.

Ce fut, sous la direction de Holmi-Or, un enseignement complet. En effet, et Ben ne s'en était rendu compte qu'après coup, il y avait déjà un certain laps de temps que, tels des enfants qui suivent le processus normal de l'assimilation d'un langage, quel qu'il soit, ils avaient d'abord vagi, puis balbutié. Le volume de leurs voix augmentait en proportion. Ils atteignirent le stade de la lecture articulée. Ils épelèrent, toujours conditionnés par la juxtaposition image-phonème. Ils commencèrent à parler avec netteté, pratiquement sans faute et à partir de cet instant, Holmi-Or put admettre que le résultat recherché était obtenu.

Il leur était loisible, non seulement de parler, mais encore de causer entre eux, en choisissant à leur gré, soit le langage de Ben et de Flora, soit celui de Ki et d'Aïkké. Sûrs qu'ils étaient alors de pouvoir se comprendre puisque les quatre jeunes gens, désormais, entendaient parfaitement les deux langues.

Et la lumière revint. La musique recommença, en cette sourdine délicieuse déjà remarquée. Les ronds oscillants s'estompèrent. Le joueur quitta son invisible clavier. Les vivants truchements lâchèrent en souriant les mains de ceux qu'ils avaient contribué à éduquer.

Rien ne s'opposait plus à une conversation générale dont Holmi-Or parlant Mulkis donna le signal, après que la jeune hôtesse eut offert une nouvelle tournée de l'élixir pourpre.

Ils riaient, ils étaient comme des enfants heureux. Assis dans les profonds fauteuils, ils se réjouissaient de cette déchirure des voiles qui les séparaient et qui n'avaient été palliés que par des mimiques ou des impulsions mentales assez faibles, assez difficiles à saisir, venant du cerveau de la magicienne.

Librement, ils devisaient. Et ils avaient mille et mille questions à se poser mutuellement.

Tout d'abord, Ben voulut savoir comment cela s'était produit. Holmi-Or lui expliqua complaisamment le système.

Ces jeunes gens qui l'accompagnaient étaient entraînés à un travail mental considérable. Choisis parmi des hypersensibles, stimulés par les émanations de l'appareil qui avait le pouvoir de centupler leur métabolisme propre, ils devenaient de véritables transistors, captaient et émettaient des ondes, opérant au besoin une synthèse spontanée de certains enregistrements.

En la circonstance, c'était Holmi-Or, pris lui aussi dans le circuit général, qui avait joué le rôle de professeur. Il leur avait en quelque sorte enseigné à lire réciproquement dans leurs cerveaux, saisissant ainsi au fur et à mesure que le maître suggérait les images les vocables correspondants qui leur parvenaient par l'intermédiaire de ces interprètes, non éloquents, mais purement cérébraux.

Ainsi, on avait obtenu un double résultat par cet échange direct des éléments choisis selon un procédé mis au point depuis longtemps pour les contacts humains entre mondes divers, Holmi-Or et les siens voyageant fréquemment entre planètes.

— Chers amis, leur dit-il en levant son verre (geste qui frappa Ben, découvrant non sans plaisir que les réactions des hommes étaient décidément éternelles) nous avons réussi... La fraternité des êtres pensants qu'anime un même feu divin a joué et, dans une osmose parfaite, nos pensées se sont associées pour nous permettre cette compréhension mutuelle qui, j'en suis certain, sera riche en fruits...

— En somme, dit Ben maintenant très à Taise, il s'agissait d'une véritable transfusion de pensée !

Holmi-Or sourit :

— Vous évoquez. Benjamin Salvy (Ben constata sans broncher qu'on n'ignorait plus rien de son état civil) cette transfusion sanguine que nous connaissons très bien, nous aussi. Ce n'est pas tout à fait la même chose,

quoique voisin. En cas de passage du sang d'un homme en un autre système veineux, il y a don unilatéral. Permettez-moi de souligner qu'en ce qui nous concerne, nous avons opéré par échange, puisque sous ma direction et avec le concours de mes collaborateurs vous vous êtes mutuellement instruits.

Ainsi, ils avaient bénéficié d'un audio-visuel particulier qui valait toutes les lanternes magiques du monde, si perfectionnées fussent-elles et qui ne peuvent jamais remplacer l'enseignement oral et littéraire.

La mise au point ayant été faite sur la façon dont ils avaient été amenés à sortir de cette pénible condition de non-conversation, ils brûlaient tous d'en savoir davantage, de se connaître, de pousser aux extrêmes limites cette heureuse fraternité dont Holmi-Or venait de leur faire don.

Ils parlaient tous à la fois et les questions les plus diverses se croisaient tandis que Holmi-Or et les jeunes gens de son équipe paraissaient s'amuser fort de la joie qui se peignait sur les visages des nouveaux initiés.

Finalement, on décida de procéder par ordre. Un peu de calme revint.

Ce fut Aïkké qui commença, en racontant succinctement, à l'attention de Ben et de Flora, ce qu'était Mulkis, sa position géographique, ses origines, et les rudiments de son histoire.

CHAPITRE XV

— À votre tour, maintenant !

Ben et Flora avaient attentivement écouté ce petit cours sur l'histoire de ce monde où ils avaient été précipités de façon tellement fantastique. À présent, la maîtresse de Ki achevait son exposé et le seigneur Holmi-Or invitait aimablement les êtres venus d'un temps irréel, que tous admettaient comme devoir être le futur, à prendre la parole à leur tour.

Toutefois il ajouta que, s'ils se sentaient las les uns et les autres, ils avaient tout loisir de se reposer et que des cabines leur seraient réservées.

Mais la curiosité les dévorait et ils ne songeaient nullement à aller dormir. Et puis, sans nul doute, l'élixir offert par l'hôtesse de soucoupe (comme se divertissait à le dire Ben, tout en étant avec Flora le seul à en rire) devait avoir des effets particulièrement revigorants. Si bien que le grand gaillard, après une

nouvelle ingestion de ce séduisant breuvage, prit la parole à son tour.

Il put constater à quel point Aïkké, Ki, Holmi-Or et les trois jeunes gens apportaient d'intérêt à son récit.

Encore que l'ingénieur ne fût pas professeur d'histoire, il fit un rapide schéma de l'époque où il avait vécu et connu Flora et comment cette civilisation, depuis longtemps décadente, avait sombré dans le désordre atomique succédant au désordre social.

On le harcela de questions. Et avant, qu'y avait-il, avant ?

Ben parla de l'Europe, évoqua les civilisations antérieures. Tous cherchaient des points de repère entre l'univers qu'il évoquait et le temps où ils se retrouvaient tous. Ils en vinrent à convenir que, sans doute, les fauteuils de granit disposés autour de l'horloge du monde possédaient cette faculté de translater leurs occupants à travers l'espace-temps, dans certaines conditions toutefois.

Là sans doute était le lien qui les unissait, alors que, présentement, on devait reconnaître que, très certainement, Ben et Flora n'étaient pas encore nés, et que justement cette double naissance n'interviendrait que quelques millénaires plus tard.

Flora avouait qu'elle se sentait dépassée, apeurée aussi de tout cela. Ben, en bon rationaliste qu'il avait toujours fait profession d'être, commençait à se sentir troublé.

Mais tout cela n'était rien auprès de la passion qui se déchaînait chez le jeune prince Ki.

— Et moi ?... Moi ? Vous dites, Ben, et vous, Flora, que vous me connaissez ? Que je venais, moi aussi, de votre monde ?

— Incontestablement. Vous êtes semblable à vous-même, Igor... Pardonnez-moi, je retrouve mes antécédents et je vous appelle de votre nom... Car vous vous nommez Igor Delémont... Enfin, je veux dire... vous vous nommerez... en ce temps-là !

Ki s'était levé et, alors que tous les assistants bénéficiaient toujours du confort des fauteuils, il arpentaient le salon en tous sens, en proie à une surexcitation croissante :

— Tout de même, je ne me suis pas retrouvé avec vous, nu, dans la crypte, face à l'horloge du monde !

Aïkké intervint :

— Certes non ! Mais il n'en est pas moins vrai que Ben et Flora t'ont formellement reconnu, d'autre part, tu as admis toi-même qu'ils t'étaient en quelque sorte familiers.

Ki soupira :

— C'est vrai, la reine ma mère m'a dit que j'avais déliré assez longtemps. Or quand je suis revenu à moi, dans mon lit royal, j'avais souvenir...

Il passa une main fébrile sur son front moite, tourmenté :

— Oui, j'ai vu ces... comment dites-vous Ben... Buildings ? C'est ça ?... Et puis ces feux éclatants qui dévorent la vue, qui ravagent tout. Des navires énormes, des boucliers volants, auprès desquels nos galères, nos supports, ne sont que des miniatures. Mais le feu des mille soleils brûlait tout cela et la mer se soulevait et la terre s'effondrait.

Il fit un temps d'arrêt. Les visions lui revenaient, plus nettes que jamais.

— Enfin, reprit-il, j'ai vu... j'ai connu là... Des gens dont je ne me souviens plus... Sauf vous deux, mes amis.

Et il montrait l'ingénieur et sa compagne.

— Nous aussi, dit doucement Flora, nous vous avons vu, Ki. Je dis Ki, parce que, à cet instant (et tu t'en souviens aussi bien que moi, Ben) Igor Delémont était avec nous...

— Les visions n'étaient pas nettes, n'est-ce pas ? demanda Aïkké.

— Non, certes. Tout sautait, tressautait comme...

Il allait dire « un film démodé » mais se retint.

Pour ceux du passé, cela ne devait pas correspondre à grand-chose.

La magicienne dit alors :

— Et moi ? Vous m'avez vue ?

— Oui ! Oui ! s'écrièrent-ils en chœur.

— Seulement, ajouta Flora, vous n'étiez pas avec nous en ce... ce temps, ou ce monde, je ne saurais m'exprimer. Tandis que Igor, lui...

— Igor ou Ki ?

— Le même, sans doute, murmura Aïkké.

Igor-Ki ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais Ben faisait remarquer :

— Aïkké, vous en savez plus que nous. N'avons-nous pas été guidés, à travers le temple souterrain, par votre intervention ? Êtes-vous donc capable de voyager... inter-temps, si je puis dire ?

— Voyager ? Non ! Je n'ai pas utilisé les fauteuils de pierre. Du moins sais-je, avec l'appui de mes amis stellaires – elle souriait à Holmi-Or et aux autres – communiquer, au minimum par projection-image, avec... le passé et le futur !

Ben souffla fortement avant de dire :

— Ils sont forts, ceux que vous appelez Stellaires. Et vous aussi !

— Moi, je veux savoir ! s'écria Ki en tapant du pied.

— Silence, petit prince capricieux, fit la magicienne en lui souriant. Tu es trop exigeant. N'oublie pas que tu n'es pas dans ton royaume.

Holmi-Or leva la main :

— L'impatience de Ki, qui est très jeune, est compréhensible. Sachez donc, amis, que nous, qui venons d'un monde éloigné, fréquentons si je puis dire la planète Terre depuis longtemps. Notre mission cosmique consiste à aider cette humanité, admirable par certains côtés, vouée croyons-nous à une prodigieuse révélation divine qui rayonnera sur tous les mondes, mais aussi aisément pervertie et déliquescence. Nous sommes, pour vous Terriens, les Stellaires. Il y a à peu près mille ans, nos ancêtres ont fondé Mulkis, face à l'Atlantide, au bord de cette mer sertie d'une étendue de sable, et dont vous pensez qu'elle n'existe plus, qu'elle n'existera plus en votre temps.

Ben et Flora acquiescèrent silencieusement.

— Par la suite, dit Holmi-Or, les Terriens que nous avons choisis, et aussi quelques Stellaires qui s'étaient installés avec eux, tombèrent, comme tous les peuples de la Terre, dans la débauche et la superstition. Certes, une élite a maintenu une certaine force morale. Il faut vous dire que nous avons construit, avec un matériau amené de notre planète, cette image céleste que vous appelez l'horloge du monde. Prodigieuse installation, aux effets incalculables, ses radiations, infiniment supérieures à celles du radium, étant susceptibles d'agir directement sur l'atome, même en un corps organique, tout en se déplaçant à travers l'espace-temps.

— Ce qui expliquerait notre transmutation ?

— Certainement. Encore faut-il savoir agir sur l'horloge.

Il eut un plissement de lèvres, regarda Aïkké :

— À l'heure actuelle, seule, à Mulkis, Aïkké, descendante en droite ligne d'une union entre une Stellaire et un Terrien, possède un tel secret. Les gens de Mulkis, souhaitant une religion plus tangible que celle d'un dieu unique et invisible, ont fini par sombrer dans une superstition imbécile dont ce Bonk et ses sbires sont les bénéficiaires indignes et les exploitants !

Ki serra les poings et gronda :

— Oh ! Ce Bonk, j'en fais mon affaire !

Holmi-Or enchaîna :

— Nous avons quelques lumières de ce futur que des gens tels qu'Aïkké sont parfois capables de sonder. Nous savons que sur votre planète, et d'ailleurs sur d'autres, les prêtres que se donnent les peuples prétendent souvent enfermer leur dieu dans un tabernacle, jalousement, l'asservissant en quelque sorte à leur usage. De cette façon, ils se sentent très forts vis-à-vis des pauvres fidèles. Seulement, au fur et à mesure que le temps passe, cette imposture les perd. Niant le dieu intérieur qui vit au cœur de chaque humain, ils deviennent les détenteurs d'un écrin parfaitement vide et les tares les plus basses sapent l'esprit, l'abaissent, finissant par aboutir à un athéisme sordide.

— Je m'explique, dit Ben, la haine de ce Bonk pour notre amie Aïkké !

— Bien sûr, fit le fulgurant Ki. Bonk et les autres savent qu'elle est

capable de détruire leur pouvoir en démontrant la divine vérité et en prouvant qu'elle est bien l'élue des Stellaires, en utilisant l'horloge du monde. Ils doivent vouloir éviter cela à tout prix !

— Et ils y sont parvenus à ce jour, murmura la jeune femme, songeuse.

— Je te jure, s'écria le petit prince, que tu auras toute liberté de faire la preuve de ton pouvoir, de ta mission.

Il était toujours aussi agité. Son cas était un mystère, si celui de Ben et de Flora avait reçu au moins une explication, toute hypothétique qu'elle fût.

Il revint à la charge, prétendit exiger qu'on lui explique comment il pouvait vivre à la fois en deux époques si différentes. Holmi-Or le calma doucement et lui dit qu'il saurait tout, le moment venu.

Ki dut donc ronger son frein. Ben posait d'autres questions :

— Je voudrais savoir comment Aïkké a pu nous faire rencontrer, aussi opportunément, après notre évasion des souterrains de la forteresse de Mulkis. Car enfin, tout me porte à croire que ce n'est pas par hasard que votre... disons : votre soucoupe selon le langage de mon siècle, a surgi ainsi devant le bateau des pêcheurs ?

— Certainement pas. Mais vous avez pu constater notre hypertélépathie, qui est à la base de notre conversation actuelle, en vous ayant permis l'assimilation de nos langues mutuelles. Sachez que mon vaisseau, et quelques autres, sont en permanence dans les parages de votre planète. Aïkké demeure avec nous en relation mentale. Nous étions trop loin pour intervenir quand votre situation était critique. Du moins a-t-elle su vous tirer de ces gouffres infernaux. Alertés par sa pensée, nous accourions. Mais nous devons franchir quelques milliards de stades interstellaires.

— Et pourquoi l'immersion ?

— Quand nous séjournons dans cette planète, nous préférons nous dissimuler sous les eaux, quitte à jaillir en cas de nécessité. Ainsi, nous trouvons le plus sûr et le plus discret des refuges.

Flora semblait réfléchir depuis un instant.

— Il y a un point qui me déroute, dit-elle. Vous avez précisé que le secret du fonctionnement de l'horloge du monde était perdu depuis longtemps pour les peuples de Mulkis et que seuls, quelques initiés en gardaient connaissance, tels que notre amie Aïkké. D'autre part, je ne pense pas, en ce qui nous concerne, que ce soit elle qui soit directement responsable de notre voyage inter-temps, de notre arrivée en cette époque. Cependant, nous y sommes.

Holmi-Or la regarda avec intérêt :

— Cette question est en effet pleine d'intérêt. Je suis amené à penser, d'après le récit que vous nous avez fait, que le mouvement, je ne dis pas le mécanisme car le terme serait imparfaitement correct, le mouvement, dis-je, s'est mis en route à la suite de ce cataclysme dont vous nous avez évoqué les

horreurs, et qui est dû aux hommes, non à la nature. La nature subtile de ce minerai hyper-radioactif a dû être alors ébranlée, puisque vous nous dites que, justement, la force déchaînée sur la planète est une action directement nucléaire. Ne cherchez pas ailleurs la raison de votre translation. N'y aviez-vous pas d'ailleurs déjà songé ?

— Est-ce pour cela que nous avons été attirés par un curieux bruit, une sorte de vrombissement sourd, mais permanent ? demanda Ben.

— Très certainement. À votre... disons votre réveil, le bruit se faisait-il percevoir ?

Ben et Flora se regardèrent. Ils avaient négligé ce détail.

— Il me semble que non, dit la jeune femme.

Et Ben acquiesça.

Holmi-Or leur expliqua que l'action fantastique du minerai ne se faisait sentir que sous certaines conditions, et que l'axe mobile du cadran de l'horloge-zodiaque, axe luminescent qu'ils avaient parfaitement observé, permettait le réglage.

À l'heure où ils devisaient sous les flots de la mer intérieure, il était bien certain que rien ne se produisait dans la crypte, pour l'excellente raison que Bonk et ses comparses étaient bien incapables de faire seulement apparaître Taxe, cette aiguille unique qui les avait tellement intrigués.

Passionnée par de telles explications, Flora, maintenant, voulait en savoir davantage :

— Aïkké, vous n'aviez pas accès à la crypte ?

— Non. Je suis considérée comme profane, et pis encore, au regard de la religion ridicule de Mulkis.

— Pourtant, vous avez joué un rôle dans notre aventure ! Car, si nous avons découvert, après Igor d'ailleurs, des images tressautantes correspondant à l'époque actuelle de Mulkis si nous avons vu Ki, si semblable à Igor, nous vous avons vue également, nous vous l'avons déjà précisé.

— Même, gloussa Ben que cela amusait beaucoup, même que Igor a paru très ému et qu'il a dit : cette fille, je la connais.

Ki cachait son visage dans ses mains, bouleversé par ces révélations.

Ben fit remarquer :

— Regarde, Flora... Cette attitude... celle qu'il avait devant le mystère que nous découvrons et qui lui posait une pareille énigme...

Aïkké vint vers Ki et s'approcha, câline :

— Je te promets, tu comprendras.

Il les regardait, un peu hagard. Il lui semblait s'enfoncer dans d'étranges ténèbres.

Ben prenait la suite de Flora :

— Vous nous avez guidés, Aïkké... vous... ou votre image, à travers le labyrinthe jusqu'à l'horloge. Pouvez-vous expliquer ?

Elle parut se décider :

— En fait, je ne sais pas moi-même. Ce qui est vrai, c'est que, en ma demeure, j'étais assaillie de visions. Et que je vous ai vus en effet, tous les trois. Et qu'une force inconnue me poussait à vous appeler, à me projeter en quelque sorte hors de moi-même pour aller vers vous. C'est sans doute ainsi que, ce que nous devons appeler mon âme immortelle, vous a aidés, guidés...

— Sans doute, dit doucement Flora, parce que cet inconnu que vous aperceviez, et qui était Igor, ressemblait tellement à Ki...

— Voilà bien, fit doucement Holmi-Or, une réflexion de femme !

On rit un peu, sauf Ki, toujours tourmenté.

Ben crut conclure en disant :

— Il y a donc, dans tout cela, une grande part de hasard...

La magicienne leva sa belle tête et son regard brillait d'un feu ardent :

— Il n'y a pas de hasard, Ben. Il y a un immense, un formidable enchaînement d'événements, éternel comme le monde, comme son Créateur. Tout se tient, tout est harmonie et seuls, les humains sont responsables du chaos, ainsi, d'après votre témoignage, un jour l'humanité sera partiellement ou totalement détruite par ces engins monstrueux, par la haine aussi, par la sottise souveraine ! Mais il était absolu que vous deviez, un jour, parvenir aux ruines de Mulkis, alors que le fléau atomique perturbait tout et réveillait le matériau subtil qui constitue l'horloge du monde, et que j'en sois, moi, avisée.

— Sang-Dieu ! s'écria Ben. Combien de millénaires plus tôt ?

Ils ne savaient pas. Ils ignoraient quelle durée les séparait.

Ki sortit tout à coup de son mutisme :

— Malgré vos commentaires, tout cela reste obscur pour moi en bien des points, Aïkké, je suis sûr que tu en sais encore plus que tu ne dis !

La jeune femme le regarda, ne dit rien, et soupira.

Les trois jeunes compagnons de Holmi-Or s'étaient retirés discrètement, depuis un bon moment, les laissant discuter et chercher à voir clair. Ki paraissait repris de son agitation :

— Je veux savoir, et si je comprends bien, ce n'est qu'en voyant l'horloge du monde fonctionner que je réaliserai et que tout sera enfin au grand jour !

Ben et Flora ne furent pas sans remarquer que Aïkké et Holmi-Or échangeaient un regard indiquant une certaine anxiété.

Lentement, la magicienne demanda :

— Pourquoi savoir, Ki ? Ne veux-tu pas aller trop loin ?

— Non ! Non ! fit-il, les poings serrés selon son habitude de jeune coq impatient et quelque peu orgueilleux. Il faut retourner à Mulkis. D'ailleurs,

sans mésestimer l'hospitalité de notre ami Holmi-Or et des Stellaires, je ne puis rester ainsi hors de mon royaume.

— Prends garde ! On te croit enlevé, disparu, l'évadé que tu es passe pour un imposteur !

— Je me charge, en restant un moment seul avec la reine ma mère, de lui démontrer par mille détails que je suis bien son fils !

Et comme elle ne disait rien, il s'écria :

— On dirait réellement que tu redoutes quelque chose...

— Pour toi peut-être !

Elle parut regretter cette parole spontanée. Ki la prit par les bras, criant cette fois :

— Je veux, tu entends, je veux retourner à Mulkis. Près de la reine, près de mon peuple. Et chasser les imposteurs du temple, et arracher à l'horloge le secret de cette extraordinaire aventure parce que je ressemble tellement à cet Igor.

Il se tut, comme écrasé lui-même par la pensée qui le traversait.

Il resta silencieux quelques secondes et reprit :

— Je veux !

Aïkké le regardait et Flora vint vers elle :

— Ne pleurez pas, amie.

Parce qu'elle avait vu les larmes perler aux beaux yeux de la magicienne et, si elle ne comprenait pas elle-même dans cet imbroglio d'énigmes, elle pressentait au moins qu'il y avait danger pour Ki, et c'était cela qui dictait l'attitude réticente de l'amante.

Holmi-Or, lui, se contenta de dire :

— Aïkké, vous luttez inutilement. Tout est inscrit dans le ciel, tout se reflète sur le cadran du zodiaque.

Ils se levèrent tous. C'était décidé et Aïkké s'inclinait. Ki et elle devaient revenir à Mulkis.

Holmi-Or offrit alors à Ben et à Flora de rester avec les Stellaires. Il ne leur dissimula pas que la situation serait critique dans la cité de la reine Khôô et que peut-être Ki ne vaincrait pas sans difficulté. Puisque leur époque était si tragique, que ne venaient-ils avec eux, qui repartiraient bientôt pour leur univers, plus hospitalier, plus évolué et pacifique que la planète Terre.

Mais, d'un commun accord, Ben et Flora assurèrent qu'ils ne voulaient pas abandonner leurs amis. Ils avaient traversé ensemble des épreuves cruelles, et c'était à Aïkké qu'ils devaient d'avoir été arrachés aux prisons infernales.

La magicienne leur tendit les mains et embrassa Flora tandis que Ki donnait l'accolade à Ben.

— Et puis, murmura Ben entre ses dents, non seulement ce ne serait pas très chic de les plaquer, mais encore je ne serais pas fâché de voir la suite.

Holmi-Or donnait des ordres. La soucoupe refaisait surface auprès du bateau des pêcheurs où As'ri veillait toujours.

CHAPITRE XVI

Le jour se levait. La chaleur serait accablante, c'était certain et une brume caractéristique s'étendait déjà sur les flots, ouatant le beau vert émeraude.

Sous le soleil, As'ri inspectait le ciel avec une certaine inquiétude. Abdegar, le patron du petit bateau, lui avait montré vers l'horizon des points sombres qui s'étaient rapidement perdus.

Peu habitué à la navigation, le grand Noir s'était enquis de la nature de ces éléments insolites.

— Des boucliers ! avait dit Abdegar.

As'ri avait froncé le sourcil. Les boucliers, c'étaient ces engins volants, évoluant par un système percussionnaire destiné à agir sur la force de gravitation. Ils étaient, à Mulkis, non seulement un moyen de transport, mais aussi une partie importante de l'arsenal guerrier.

L'ami de Ki comprit tout de suite. On les recherchait.

Dans la cité, l'émotion devait toujours être à son comble et la reine Khôô se désespérait de la prétendue disparition de son fils. L'évasion des captifs de la forteresse, les perturbations que cela avait amenées dans les prisons infernales, l'effondrement de la grotte adamantine après le naufrage souterrain de la galère, tout cela, certainement envenimé par Bonk, devait faire croire à la souveraine que l'homme qui avait été primitivement enfermé n'était pas son fils, mais bel et bien un imposteur.

Et c'était sans nul doute cet imposteur qu'on traquait, lui et ses présumés complices. On leur ferait dire, sous la torture au besoin, ce qu'il était advenu du véritable prince, et ce serait une bonne occasion d'en finir avec la magicienne.

Cependant, As'ri était anxieux. L'étrange navire sous-marin qui avait englouti Ki et ses amis ne reparaisait toujours pas.

Il poussa un soupir de soulagement lorsque, en dépit du soleil déjà ardent, il distingua à travers l'onde les feux de la soucoupe. Il la vit émerger avec satisfaction. Ki reparut, avec ses trois compagnons.

As'ri les vit prendre congé des hommes en armures d'argent. Un instant après, ils se retrouvaient près de lui, sur le bateau d'Abdegar.

Seulement, Ki n'eut guère le temps de narrer à son courageux ami ce qui s'était passé ainsi, sous les flots. Un matelot accourait, montrant quelque chose au loin.

Il ne leur fut pas difficile d'identifier les boucliers volants. Sans doute effectuaient-ils des recherches depuis un bon moment. Ils étaient passés une première fois sans distinguer, au loin, le bateau dont Abdegar avait fait carguer les voiles afin de croiser à petite allure non loin du point où avait plongé la soucoupe.

Maintenant, ils étaient repérés.

Abdegar demanda des instructions. As'ri s'écria :

— As-tu des armes à bord ?

Abdegar avoua humblement que non. Le Noir gronda :

— Devrons-nous donc nous battre avec nos poings ?

Les évadés juraient qu'ils préféraient périr en combattant que de se retrouver dans les prisons de la forteresse. Mais Ki arrêta tout le monde d'un geste :

— Il n'est plus question de fuir, ni de combattre. Nous retournons à Mulkis !

As'ri s'écria :

— Sublime Lumière, y songes-tu ? Tout t'accuse, et la reine ne te croira pas !

— Il le faudra bien, glapit le petit prince avec irritation. Je me refuse plus longtemps à vivre comme un proscrit, comme un bandit. Abdegar, mets le cap sur le port de Mulkis !

— Je crois, dit As'ri que, dans ce cas, tu y reviendras plus vite encore que sous les voiles de ce bâtiment !

On distinguait maintenant cinq boucliers volants. Ils commencèrent à exécuter de grands cercles, allant en se rétrécissant autour de la zone où naviguait la barque des pêcheurs.

Ki, les yeux brillants, les attendait de pied ferme. As'ri, peut-être peu convaincu, se taisait, farouche. Aïkké semblait mélancolique, mais ne disait rien non plus.

Ben, lui, regardait avec avidité.

— Vois-tu, disait-il à Flora, en un tel temps, il existait déjà des machines aériennes. Leurs avions, à eux ! Je ne sais pas trop comment cela marche,

mais je pense que nous ne tarderons pas à le savoir. Il est certain qu'ils ne possèdent pas de moteurs, du moins dans notre conception.

Deux des boucliers vinrent, avec une rare adresse, se placer à bâbord et à tribord du petit navire. Leurs pilotes les maintenaient à altitude convenable, ce qui leur permettait d'encadrer littéralement le bateau, à hauteur du pont.

Ainsi, Ben put satisfaire sa curiosité.

Les engins n'étaient pas absolument circulaires et il s'agissait d'un vaste cercle aérodynamique obtenu par affinement de deux pôles opposés (l'ensemble donnait cependant l'impression d'un disque). Une quinzaine d'hommes occupaient chaque appareil. C'étaient des guerriers de Mulkis ; chaque engin avait un pilote accroupi à l'avant devant une sorte de large clavier porteur de nombreuses touches de bois et de métal qu'il frappait avec deux maillets.

Sur un des engins, ils reconnurent K'alaar, l'officier de la forteresse.

Ce fut lui qui leur ordonna rudement de se rendre, de prendre place sur le bouclier qu'il commandait, à savoir Aïkké, les deux étrangers, et le chenapan qui avait osé emprunter les traits du prince Ki.

En entendant ces mots, Ki entra dans une violente colère.

— Je te ferai payer ton audace, K'alaar, cria-t-il. Je suis le fils de ta souveraine, et toi, ni nul autre, ne saurait porter la main sur ma personne sacrée. D'autre part, ces gens sont mes amis, et j'interdis...

K'alaar éclata d'un gros rire :

— Avorton, tais-toi ! Tu as réussi une première fois à t'échapper, mais sois assuré que le sort qui t'attend à Mulkis ne te laissera aucune chance !

— K'alaar, tu refuses de me croire ?

— Il suffit ! Passez tous quatre sur le bouclier. Toi, reprit-il en s'adressant au patron pêcheur, tu vas cingler sur Mulkis. N'essaye pas de filer vers le large, les boucliers auraient tôt fait de te rejoindre et nous ferions de ta barque un joli feu sur les eaux !

— J'obéirai, Seigneur, dit Abdegar, qui claquait des dents.

Ki écumait de rage, mais Aïkké lui dit, calmement :

— Sois fort ! Ne souhaitais-tu pas toi-même ce retour ?

— Avec mon rang ! Mes dignités ! Non comme un malfaiteur mené par des sbires !

— Nous avons tous admis que la destinée devait s'accomplir !

Elle poussait, une fois encore, un soupir après de telles paroles. Ki la regarda et son exaltation tomba d'un seul coup.

— Tu as raison !

Il ne fit aucune résistance et passa sur le bouclier, suivi de la magicienne, de Ben et de Flora, qui se demandaient bien comment cela allait finir.

Toutefois, en passant près de K'alaar, Ki ne put s'interdire de lui lancer :

— Je te garantis que tu t'en repentiras !

Déjà, les deux boucliers reprenaient l'air, alors que, tout autour, les trois autres engins volants n'avaient cessé d'exécuter des évolutions pendant que leurs congénères s'emparaient du bateau des pêcheurs.

Abdegar et les siens menaient leur navire vers Mulkis. Les boucliers étaient déjà haut dans le ciel.

Ben observait passionnément le manège du pilote.

Il y avait, à l'avant, disposées en demi-lune ou presque, une bonne centaine de lames différentes. Les bois et les métaux les plus divers, et aussi quelques éléments de cristal, composaient une gamme extrêmement variée.

L'homme, assis sur ses talons, maniait ses maillets avec délicatesse et vélocité. Il tirait de la percussion des différents éléments du clavier des vibrations infiniment diverses et Ben ne tarda pas à comprendre qu'aux sons ainsi obtenus correspondaient subtilement les mouvements, ascensionnels ou directs, de l'engin tout entier.

— Motrice et pilotage ne font qu'un, si je comprends bien.

Aïkké le lui confirma. Les gens de Mulkis, en fait, utilisaient sans trop y comprendre quelque chose cette science vibratoire héritée des lointains ancêtres stellaires. De génération en génération, on se transmettait l'utilisation du procédé, mais le principe lui-même leur échappait.

En admirant la dextérité de ce pilote, Ben regardait en même temps l'élément moteur de l'appareil aérien. Il sentait sous ses pieds nus vibrer la masse du bouclier constitué avec des matériaux variés qui devaient correspondre aux lamelles du clavier.

Et cela lui rappelait, sans aucun plaisir, d'autres boucliers, beaucoup plus petits, évoluant selon le même principe mais ceux-là commandés à distance, et qui dans les prisons souterraines de Mulkis remplaçaient les cellules des captifs.

Il causait avec Aïkké, Flora, et aussi As'ri qui les avait spontanément accompagnés. K'alaar ne s'y était pas opposé. S'il doutait de la personnalité du petit prince, il connaissait bien la magicienne, et aussi le grand Noir. Malgré tout, il se méfiait. Ils étaient des personnages importants, qu'on le veuille ou non, à Mulkis.

Ki, lui, un peu à l'écart, le front soucieux, regardait vers l'horizon.

Ben et Flora devaient convenir que cette manière de voyager était des plus agréables et sans leur bizarre et assez inquiétante situation, ils auraient mieux goûté le charme de cette croisière impromptue. Les boucliers filaient à une allure malgré tout réduite. Le vent de la course tempérant la chaleur, et on apercevait çà et là divers navires, galères ou embarcations de pêcheurs, tandis que dans le ciel filaient aussi les quatre autres boucliers de l'escadrille

commandée par K'alaar.

Ki demanda soudain :

— Où nous conduis-tu, K'alaar ?

L'officier grogna :

— En voilà une question ? À la forteresse, d'où tu ne sortiras plus !

Ki rageait :

— J'exige d'aller au palais, auprès de la reine ma mère !

— Fou ! ricana le guerrier, suis-je à tes ordres ?

Ki piquait une colère. Mais As'ri et Ben se concentraient à voix basse, après quelques mots d'Aïkké laquelle maintenant, flanquée de Flora, venait vers le jeune récalcitrant et lui parlait à l'oreille.

La magicienne dit soudain :

— Le prince désire, K'alaar, que tu mettes le cap sur le palais, non sur la forteresse !

K'alaar était visiblement fort contrarié. Il continuait à croire qu'il avait affaire à un faux Ki, mais Aïkké et As'ri lui semblaient bien authentiques.

— Je refuse, dit-il après un court instant de réflexion.

Aïkké fit un signe imperceptible. K'alaar fut soudain encadré par As'ri et Ben. Le Noir et le Blanc étaient aussi athlétiques l'un que l'autre. Tandis que Ben le maîtrisait, As'ri lui avait arraché son glaive et le lui appliquait sur la gorge.

— Que nul ne bouge ! cria-t-il **aux** soldats **qui** s'apprêtaient à foncer, sinon votre chef ira servir d'appât aux poissons !

Aïkké et Ki encadraient le pilote :

— Toi, obéis !

L'homme leva un regard effaré et, grelottant, gémit :

— J'obéirai, Sublime Lumière !

— Enfin, grinça Ki, en voilà un qui me reconnaît. Dirige donc le bouclier vers la terrasse du palais ! Tu as compris ?

L'autre obtempéra et la direction fut modifiée.

K'alaar était blême. Sa situation était tragique. D'une part, il se devait d'accomplir la mission que la reine lui avait confiée et de l'autre, il se disait que, si par hasard il se trouvait en présence du véritable prince, les choses tourneraient certainement assez peu à son avantage.

Présentement, pris entre ces deux gaillards, il se sentait à leur merci, devinant bien qu'on ne l'épargnerait pas.

Cependant, les autres engins volants avaient eu conscience qu'il se passait à bord du bouclier de K'alaar des choses anormales. Un des appareils prit soudain de la hauteur, augmenta sa vitesse, et vint évoluer juste au-dessus de

celui qui emmenait les prisonniers.

Il vira avec élégance, et ses occupants purent d'un coup d'œil embrasser la scène, qui leur parut caractéristique, K'alaar étant immobilisé par ses propres passagers.

Très vite, l'alarme fut donnée sur toute l'escadre.

On commençait à apercevoir la côte et, très loin, la cité de Mulkis. Les boucliers exécutaient de savantes arabesques. Celui emmenant Ki et ses amis fut encadré comme l'avait été le navire d'Abdegar.

— Il va falloir combattre ! gronda As'ri.

CHAPITRE XVII

La reine Khôô était anxieuse. Elle n'avait plus dormi depuis deux jours et les tourments creusaient son front, ajoutant des rides. Les fards ne parvenaient plus à dissimuler ses yeux battus, ses joues ravinées. D'ailleurs, pour l'instant, la beauté était le cadet des soucis de la souveraine de Mulkis.

Qu'était devenu Ki, son fils bien-aimé ?

Le problème était entier. En vain, ses fidèles soldats avaient-ils fouillé la cité entière. Il avait été impossible de retrouver les évadés de la forteresse.

Les ravages qu'ils avaient causés dans ce monde souterrain avaient mis la reine fort en colère. De plus, elle commençait à être épouvantée d'avoir à lutter contre de tels ennemis.

Bonk était presque en permanence auprès d'elle. Le pontife entretenait la fureur de Khôô et ne cessait de la dresser contre la magicienne, laquelle, selon lui, était la grande responsable de tout ce qui survenait.

La cité était en effervescence et tous savaient que le prince Ki avait mystérieusement disparu, qu'un imposteur, après avoir pris sa place, son apparence, s'était évadé des prisons infernales, pourtant réputées inviolables.

Le souci majeur de Khôô, en tout cela, était justement le sort de son fils.

La ressemblance de Ki avec le soi-disant sosie était telle que, malgré tout, son cœur de mère n'avait pu totalement se rendre et qu'elle avait remis le moment tragique où il serait soumis à la torture. Bonk lui susurrant qu'elle avait eu tort et, la preuve, que ce misérable en avait profité pour disparaître,

éventrant même la falaise, traversant le gouffre adamantin dont, jusque-là, nul n'avait jamais pu échapper.

Et puis on avait signalé un petit navire filant au large. Un bouclier volant l'avait repéré. Le pilote croyait avoir distingué, à bord, la haute silhouette d'As'ri, le meilleur ami du prince, qui avait d'ailleurs disparu lui aussi après avoir été aperçu pour la dernière fois aux prisons.

Khôô, sans retard, avait fait mander K'alaar, en qui elle avait grande confiance.

L'officier s'était vu confier le soin de ramener à tout prix ce bâtiment et ceux qui se trouvaient à bord, en particulier As'ri. Celui-là devait en savoir long et il faudrait bien qu'il parle.

K'alaar était donc parti, avec son escadre volante. Khôô, depuis le lever du soleil, avait gagné la terrasse du palais. De là, dominant la cité, le port, la mer, si le massif rocheux encerclant Mulkis lui masquait l'étendue du désert, elle pouvait voir au large ceux qui pourraient revenir lui donner des nouvelles de son fils, ou de l'imposteur qui s'était permis de simuler son personnage.

Elle frémit lorsque, très loin encore, elle distingua cinq points dans les nues, brillant sous les fureurs de l'astre. C'était l'escadre qui revenait.

La reine ne tenait plus en place. Mais son émoi fut à son comble lorsque, un peu plus tard, les mouvements des cinq engins volants commencèrent à l'étonner puis à l'inquiéter sérieusement.

Ils allaient, venaient, tournaient. Elle croyait observer un combat aérien et elle n'en douta pas quand elle vit qu'un des boucliers tentait d'échapper aux autres.

Il manœuvra si bien qu'un peu après, il se déroba par une feinte adroite alors qu'un autre fonçait sur lui.

L'agresseur, emporté par son élan, ne put redresser la situation et alla proprement percuter un des appareils qui suivaient.

La reine Khôô eut une exclamation sourde, tandis que du port où la foule s'était massée, attirée par les singulières évolutions des éléments de l'escadre, une grande clameur s'élevait.

La collision avait littéralement fracassé les deux boucliers. Ils perdaient de l'altitude, chaviraient et finissaient par s'abîmer dans les flots.

Déjà, du rivage, on mettait plusieurs barques à la mer. Deux galères cinglaient dans la direction de la tragique chute. Khôô, qui avait de bons yeux, pensait apercevoir ses soldats, nageant comme ils le pouvaient au milieu des vagues infestées de requins.

Cependant elle n'était pas au bout de ses surprises. Si deux boucliers demeuraient quelque peu en arrière, celui qui semblait avoir été la cause de ce drame poursuivait sa route à grande allure. Encore quelques minutes et Khôô comprit qu'il filait droit sur Mulkis. Il était talonné par les deux autres et la

reine commençait à distinguer les archers, lesquels criblaient le fuyard de traits. L'engin allait plus vite que les flèches, il piquait maintenant droit sur le port et ne semblait même pas devoir s'y poser.

Il venait, il venait. Khôô réalisa qu'il se dirigeait sur le palais.

Plusieurs de ses servantes qui l'entouraient se mirent à crier et si quelques-unes prirent la fuite, effarées, il y en eut cependant une ou deux qui ne voulurent pas l'abandonner et la supplièrent de se retirer avec elles.

Khôô, d'un geste majestueux, les éloigna.

Elle resta là, très droite, regardant venir le bouclier. Son regard acéré lui avait permis de distinguer, parmi les occupants, un jeune homme qui était Ki.

Ki ou celui qui avait pris son visage et sa place !

Khôô sentait son cœur battre.

Elle était bien décidée à présent à faire toute la lumière sur cette mystérieuse et dramatique affaire. Elle savait bien que la disparition de son fils était une catastrophe non seulement pour son amour maternel mais encore pour la cité que l'effacement du futur roi jetterait dans de dangereux troubles.

Cependant, on avait alerté Bonk et le prêtre des dieux animaux s'était empressé de se précipiter au palais qu'il n'avait d'ailleurs quitté que depuis peu.

Le bouclier vint évoluer au-dessus de la terrasse. Khôô entendit celui qui avait l'aspect de Ki crier en agitant les bras :

— Divine Mère... c'est moi, Ki... Permettez que je vienne à vous !

Imposteur ? Fils réel ? La reine ne broncha pas et invita du geste les voyageurs aériens à se poser sur la terrasse, assez vaste pour permettre l'atterrissage de plusieurs boucliers.

Dans les rues de Mulkis, sur le port, sur les terrasses de nombreuses demeures avoisinant le palais, sur les rochers entourant la ville, tout un peuple s'agitait, en proie à une profonde émotion. On pensait que la reine était en péril mais Khôô égale à elle-même, en digne veuve du noble Vaarim, consciente de sa mission royale, faisait face et accueillait ceux qui débarquaient.

Il y avait là Ki, et Aïkké, et As'ri, et les deux étrangers venus dans le temple et dont l'apparition avait provoqué cette avalanche d'événements.

Ki se jeta aux genoux de la reine. Lui ? Ou un autre ? Mais ce garçon semblait tellement être Ki qu'en dépit de son courage, de sa morgue souveraine, Khôô se sentit frémir.

Le jeune homme, d'ailleurs, s'écriait :

— Divine Mère... Ne vous laissez pas plus longtemps abuser ! Je suis Ki, je suis votre fils... Ne reconnaissez-vous pas Aïkké qui m'a donné son amour ? Et le fidèle As'ri, dont l'amitié est enviée des dieux ? Si vous admettez qu'ils sont bien eux-mêmes, comment douter de ma personnalité ?

Dois-je répandre tout mon sang afin que vous reconnaissiez celui que m'a donné le valeureux Vaarim, et qui m'a permis de naître de votre sein auguste ?

Les yeux de Khôô scrutaient le visage du jeune homme qui baisait le bas de sa robe. Puis elle regardait Aïkké et As'ri. Comment douter encore ?

C'est alors que Bonk surgit, hurlant :

— Divinité ! Ne vous abandonnez pas à une tendresse qu'usurpe ce bandit ! Il n'est pas Ki, je le jure par le Dieu-Crocodile ! Il est...

Ki bondit, se jeta sur le pontife :

— Bonk, je te ferai périr sous la dent de ton dieu, faible châtiment pour ton intolérable attitude !

Khôô hésitait. Le prince – lui ou l'autre – avait maintenant pris sa main et la couvrait de baisers, et ce contact la bouleversait. Son fils, n'était-ce pas son fils ?

Aïkké prononça :

— Divinité, doutez-vous que je sois vraiment Aïkké ?

As'ri se prosterna puis, en se relevant :

— Divinité, sous la torture, j'attesterai encore que je suis As'ri.

Bonk était furieux, voyant la reine balancer. Aïkké reprit :

— Si vous admettez que nous sommes nous-mêmes, comment douter de votre propre fils ? Mettez-nous à l'épreuve ! L'horloge du monde vous révélera la vérité !

— Non ! Non ! Je m'y oppose, cria Bonk, soudain effaré. Cette sorcière, ce félon d'As'ri, cet histrion qui a pris le visage sacré du prince, ne peuvent pas...

Agacée, la reine le fit taire d'un signe :

— Une épreuve ? Soit ! Mais par les dieux, Aïkké, si tu ne me démontres pas qu'il y a bien là mon fils, vous périrez tous trois dans des supplices dont vous n'avez nulle idée !

— Mère, gronda Ki, si j'étais vraiment un faux prince, serais-je revenu ainsi m'offrir à votre vengeance ? On m'a accusé, emprisonné. J'ai dû fuir ! Mais cette attitude est indigne de ceux de votre race et je suis revenu me justifier !

— Que voulez-vous tous ? demanda la reine.

— Que nous soyons conduits au temple, fit simplement Aïkké.

— Nul ne doit toucher à l'horloge du monde ! s'empressa de dire Bonk.

Aïkké le regarda avec mépris :

— Parce que vous ignorez ce qu'elle révèle, ce qu'elle représente, Bonk, est-ce suffisant pour l'enfermer dans les ténèbres de votre carence ?

— C'est assez ! trancha la reine.

K'alaar s'approchait, assez penaud. Lui mis hors d'état de nuire, son équipage avait dû se soumettre. Les autres engins volants avaient tenté de reprendre l'avantage mais Ki et son équipe avaient fini par se dérober. Maintenant, l'officier ne savait comment rentrer en grâce.

Mais Khôô ignorait encore ces détails et n'avait qu'un souci : serrer dans ses bras un garçon qui soit vraiment son fils. Elle pensait bien avoir en face d'elle le vrai Ki, mais le doute la tenaillait encore.

Bientôt, le char royal traversa la ville tout entière. On remarquait, parmi le peuple, le visage tourmenté de la souveraine. Derrière elle, d'autres chars escortés de cavaliers armés jusqu'aux dents emmenaient plusieurs personnages qui, les uns et les autres, paraissaient eux aussi fort inquiets. Il y avait là le prince Ki ou celui qui avait pris sa place, Aïkké et As'ri, très populaires l'un et l'autre, les deux étrangers qui avaient silencieusement assisté à la scène pathétique de la terrasse du palais, enfin le sacramentel Bonk, envers lequel les sentiments des gens de Mulkis étaient quelque peu mitigés.

Le cortège galopait vers la tour hexagonale. Une heure après l'entrevue de la mère et de son présumé fils, tout ce monde se retrouva dans les êtres du temple souterrain.

Le piège de lumière était-il en place ? Ben brûlait de le savoir et on le lui confirma. Cependant il existait une galerie qui permettait l'accès de la grande crypte sans risquer de se faire foudroyer. Ce fut par ce chemin que la reine et ceux qui la suivaient se retrouvèrent face à l'horloge du monde.

Ben, cette fois, put constater que le silence était total. Il revit le décor dans lequel il s'était en quelque sorte endormi, en compagnie de Flora et d'Igor Delémont, et qu'il avait revu, sans doute quelques milliers d'années plus tôt, mais cette fois en parfait état, sans la moindre atteinte de vétusté.

D'autre part, il put constater que si les signes évoquant le zodiaque étaient bien en place, l'axe luminescent n'apparaissait pas. Lors de son réveil, il n'avait pu s'attarder à contempler ces choses, étant promptement tombé aux mains des zélateurs du temple, irrités de la présence sacrilège de ces intrus.

Aïkké marchait d'un pas ferme. La magicienne était sûre de son fait. Ki, cependant, se sentait très malheureux. Non seulement il était ulcéré de passer pour un malfaiteur, mais encore il éprouvait en dépit de son caractère orgueilleux une tendresse qui n'était pas feinte pour sa mère, et les doutes de la reine Khôô le torturaient.

As'ri, lui redoutait le pire et il le souffla à l'oreille d'Aïkké :

— Crois-tu vraiment pouvoir confondre Bonk et faire éclater la vérité ?

— Peux-tu douter de moi, As'ri ? Je t'ai montré mon pouvoir !

— Oui, certes et je ne veux pas t'offenser. Mais notre ennemi est puissant

et je l'ai vu tout à l'heure dire quelques mots à un de ses acolytes en pénétrant dans le temple !

— Oh ! je pense bien qu'il nous prépare quelque tour de sa façon. Mais puisque la reine m'autorise à agir sur l'horloge, je pense qu'elle ne tardera pas à être convaincue.

Ben, puisqu'il parlait maintenant parfaitement la langue de Mulkis, les avait entendus. Lui aussi était impatient de voir Aïkké mettre en marche l'extraordinaire installation. Et il se disait aussi que c'était grâce à ce fantastique mécanisme qu'il devait d'avoir changé de temps, tout en restant au même point de la Terre.

Altière, la reine prononça :

— Magicienne, tu prétends savoir agir sur l'horloge du monde, dont le secret est perdu depuis des siècles et qui, disait-on, est capable de permettre les randonnées à travers le temps et l'espace... On te dit fille des Stellaires, nos bienfaiteurs lointains... Prends bien garde ! Si tu me trompes...

Elle ne redit pas ses menaces mais son regard était éloquent.

Aïkké se prosterna devant la reine puis, se relevant, elle commença :

— Il faut dire, tout d'abord, que l'énergie nécessaire à la mise en route...

Un vacarme inouï lui coupa la parole. C'était assourdissant, la crypte et tous les souterrains semblaient envahis par un grondement d'origine aquatique.

Des prêtres accoururent, se jetèrent aux pieds de la reine et du pontife en hurlant :

— L'eau... L'eau envahit le temple... Les monstres... Les monstres... Ce sont les dieux qui se vengent !

Un instant après, il n'y avait plus à douter. Un rempart avait cédé et cette fois ce n'était pas par l'action d'Aïkké. Depuis les souterrains de la forteresse un torrent roulait dans les galeries, drainant avec lui les requins, les pieuvres, les crocodiles, toutes les bêtes redoutables enfermées là par ceux de Mulkis, et qui déferlaient vers les lieux sacrés.

CHAPITRE XVIII

Point n'était besoin d'être grand clerc pour comprendre ce qui se passait.

En fait de « vengeance des dieux » il ne pouvait s'agir que d'une perfidie de Bonk et de ses comparses. Voulant à tout prix contrer cette marche vers la vérité dont Aïkké s'était faite l'initiatrice, enfermé dans ses propres intrigues, le simili servant des pseudo-divinités n'avait plus eu qu'une seule ressource : provoquer un désastre en l'attribuant tout naturellement à l'ire de ces entités illusoires dont il entretenait le culte.

Le temple étant construit en contrebas du massif qui recouvrait aussi les cavernes aménagées en forteresse, en prison, en gouffre aux supplices, il avait été aisé aux prêtres du dieu-crocodile de percer une cloison et d'inonder partiellement les galeries attenant à la crypte de l'horloge du monde.

Ben vociféra, résumant l'opinion générale, à l'exception sans doute de celle de la reine Khôô :

— C'est un tour de ce vampire de Bonk !

Il était terriblement inquiet, l'ex-ingénieur des temps futurs et tout de suite il se préoccupait de sa compagne. Il saisissait Flora par le bras, l'attirait à lui, prêt à la protéger, à la défendre, à la sauver une fois de plus.

Ki avait pâli. As'ri jetait des regards épouvantés de tous côtés, s'attendant à voir déferler le flot amenant ses dangereux habitants. La reine semblait atterrée.

Khôô était de plus en plus persuadée que le garçon qui était là était bien son fils. Et voilà que la destinée semblait lui crier le contraire, par l'intrusion de ce flux périlleux, effet indéniable – selon Bonk – de l'irritation divine.

Ce fut encore Aïkké qui fit front.

— Reine, cria-t-elle, et vous tous, écoutez-moi ! Bonk nous trahit ! Bonk est un charlatan ! C'est lui qui, par ses complices, a fait briser les parois, ouvrir je ne sais quelles vannes. Mais il ne s'agit pas de la colère de ses dieux, pour l'excellente raison que ce ne sont que des idoles stupides et vaines, et qu'il n'y a dans tout l'univers qu'un seul esprit infini et créateur, qu'il est bien incapable de connaître et de servir.

Bonk feignait l'horreur du croyant face au sacrilège et se roulait par terre en déchirant ses vêtements et en invoquant ses alligators consacrés.

La magicienne ne lui accorda même pas un regard.

— Écoutez-moi tous ! dit-elle encore avec une telle autorité que même la reine de Mulkis ne put pas ne pas prêter attention. L'immonde Bonk, pour avoir raison à tout prix, pour étouffer ma voix, a tenté de nous perdre tous. Il vient de me fournir le moteur que je cherchais. Oui, je l'avoue, j'étais embarrassée ! Je sais le moyen de déclencher le système de l'horloge. Encore faut-il une énergie de base ! Une énergie qui est contenue dans ce qu'on nomme le piège de lumière, et dont les effets fulgurants possèdent une puissance fantastique. Mais il me fallait une raison, un prétexte pour faire agir

cet élément ! Bonk me l'a apporté !

— Décidément, murmurait Ben entre ses dents, cette fille ne ressemble à aucune de celles que j'ai connues. Et pourtant (il baissait encore la voix à cause de Flora) j'en ai connu quelques-unes !

Ki, fébrile, criait :

— Mais parle ! Parle donc !

— Connais-tu le plan du temple, de ses galeries ?

Avant que le petit prince ait eu le temps de répondre, le grand As'ri cria :

— Je le connais, moi !

— Bien ! Crois-tu qu'on puisse diriger ce torrent avec les bêtes qu'il apporte en direction de la salle hexagonale ?

As'ri avoua son embarras. Aïkké se tourna vers la reine :

— À vous, Divinité, de donner des ordres. Si les animaux monstrueux peuvent être canalisés vers la rotonde où la foudre se déclenche, non seulement nous en serons débarrassés promptement, mais encore, je pourrai agir à ma guise.

Bonk cria quelque chose à l'adresse de Khôô. La reine, bouleversée, regardait celui qui était peut-être son fils et se mordait les lèvres.

Le pontife se traîna vers elle mais il reçut un formidable coup de pied et alla gémir dans un angle. Ben venait de s'en débarrasser provisoirement.

On entendait le grondement de l'eau et des cris d'horreur résonnaient à travers les galeries. Les petites servantes du temple fuyaient en débandade, affolées.

— Divine Mère..., supplia Ki.

La voix avait des accents si profondément sincères que, sans vouloir encore l'avouer, la reine de Mulkis crut, en cet instant, que c'était bien Ki qui lui parlait et non un quelconque aventurier.

Alors elle donna des ordres aux prêtres qui étaient là. Ben et As'ri bousculèrent violemment ceux qui paraissaient hésiter et finalement, abandonnant Bonk qui ne faisait que gémir, ils se plièrent aux ordres de la souveraine.

Tous quittèrent la crypte et, à travers les galeries, allèrent se rendre compte du désastre.

Aïkké avait vu juste une fois de plus. On s'était contenté de soulever une vanne donnant vers le tunnel souterrain, évidemment assez voisin, et qui permettait aux eaux de venir alimenter une sorte de piscine où les servants du sanctuaire faisaient leurs ablutions.

C'était par là que l'eau montait, amenant une harde où les plus redoutables représentants de la faune aquatique se heurtaient, se battaient, en un chaos indescriptible.

Ki et ses compagnons les avaient vus à l'œuvre, ces monstres, lors du naufrage de la galère dans le chenal. Certes, pieuvres et requins ne semblaient guère capables de se promener à travers les galeries, l'eau se disciplinant peu à peu dans le bassin-piscine au niveau correspondant à celui de l'extérieur.

Il n'en était pas de même d'une bonne demi-douzaine de crocodiles lesquels, beaucoup plus capables de se déplacer sur le sol ferme, répandaient déjà la terreur.

Alors tous les hommes unirent leurs forces. Les guerriers qui gardaient le temple accoururent et avec Ki, As'ri, Ben, sous la direction d'Aïkké, on poussa à coups de pique les horribles sauriens vers la rotonde, tandis que les autres animaux continuaient à hanter la piscine, mais sans pouvoir s'en échapper.

Ben et Flora revirent ce qu'ils avaient déjà constaté dans un autre monde, encore que ce fut exactement dans le même décor.

Un énorme croco passa le premier, pénétra dans la zone lumineuse dangereuse, et l'éclair claqua. Le monstre, foudroyé, expira dans un terrible soubresaut.

D'autres se précipitèrent à sa suite, peut-être pour dévorer son cadavre.

La curée aurait été horrible mais elle ne s'acheva pas. Au fur et à mesure que les énormes bêtes « touchaient » le rayon, la foudre se déclenchait et on assista à un véritable massacre.

Fascinés, la reine et le prince, Ben, Flora, As'ri, et tous ceux qu'abritait le temple souterrain restaient là, hors de portée des démons aquatiques et du terrifiant œil électrique.

Si bien que nul ne vit et ne sut ce qu'avait fait Aïkké.

Ils la revirent enfin, arborant un sourire de triomphe.

— Reine, dit-elle, le piège de lumière a eu raison des démons qui envahissaient les galeries. Les autres bêtes, depuis le bassin, seront refoulées vers le chenal et tout rentrera dans l'ordre. Mais le déclenchement de cette foudre installée ici par les Stellaires, il y a des temps et des temps, m'a permis de susciter également celui de l'horloge du monde.

— Par les dieux, magicienne, je veux voir ! gronda la reine. Et si Ki est bien mon fils.

Sa voix mollissait. Il lui semblait de plus en plus difficile de douter.

Le petit prince vint vers elle mais elle ne voulait pas se rendre encore.

— À la crypte ! ordonna-t-elle.

C'était ce que souhaitait Aïkké et le cortège reprit le chemin de la vaste salle où s'étendait l'immense cadran horizontal cerclé des trônes de pierre.

Tout de suite, Ben s'aperçut de quelque chose et cria :

— Le bruit !... Je l'entends de nouveau !

Flora confirma. Ce ronron qui les avait guidés dans les ruines de Mulkis elle le percevait également.

D'où naissait-il ? On ne pouvait le discerner. Sans doute de la masse même du subtil minéral dont était constitué le gigantesque plateau. Ben, Flora, Igor Delémont l'avaient découvert alors que les explosions nucléaires avaient provoqué la mise en marche et présentement c'était grâce à la foudre artificielle, œuvre des Stellaires, qu'Aïkké avait pu relancer le fantastique mystère.

Bonk avait disparu, ainsi que la plupart des servants du temple. La reine se retrouvait avec Ki, Ben, Flora et As'ri, face à Aïkké, laquelle, immobile à présent, contemplait religieusement ce zodiaque surprenant façonné par ses ancêtres.

Khôô s'écria :

— Aïkké !... Je ne demande qu'à te croire. Mais il est temps de déchirer les derniers voiles... que signifie tout cela ?

La magicienne parut sortir d'un rêve.

Elle se retourna, les regarda tous puis ses yeux se levèrent vers quelque invisible région céleste.

Une flamme intense brillait dans son regard et son beau corps frémissait.

Hiératique, très belle avec ses seins nus, moulée dans la tunique droite, elle renversa sa tête hautaine et commença à parler, comme brûlant d'un feu intérieur.

Le cantique d'Aïkké sortit de sa bouche :

« Reine ! »

« Prince de Mulkis ! »

« Vous, mes amis ! »

« Grande est la folie des hommes qui ne croient en rien, qui se figurent que le monde s'arrête à leur petite personne, et que leur fin terrestre n'est qu'une chute dans le néant. »

« D'autres se tourmentent. Qu'y avait-il : avant ? Qu'y aura-t-il : après ? »

« L'éternité leur fait peur parce qu'ils la croient une portion de temps, une interminable durée. »

« L'homme est une fois pour toutes. Comme son Créateur : l'ineffable ! L'Innommé ! »

« Le temps est illusoire. Tout est en présence divine. Et rien ne s'accomplit sans Sa volonté, ou Sa permission. »

« Il est un Grand Jeu Cosmique qu'on appelle le Karma. »

(Ici, Ben et Flora tressaillirent. Encore que ni l'un ni l'autre ne se soient guère arrêtés à fréquenter les cercles spiritualistes, ils n'ignoraient pas ce mot, mais ne connaissaient que très superficiellement sa signification.)

« Le Karma, c'est la destinée de chacun. Le grand jeu veut que l'homme s'élève vers l'esprit. Et cela ne saurait se faire durant sa trop brève, son insignifiante existence, ce petit passage charnel. »

« Trop faible, il est sans cesse soumis aux occasions de fautes. Aussi, dès qu'il meurt à la vie planétaire, une autre existence lui est offerte. Il y est tenu compte, dès cette nouvelle naissance, des mérites ou des fautes qui ont marqué le stade précédent. »

« Cela peut donc être fertile en châtiments inhérents à la conduite passée. D'où l'injustice apparente des destins humains. »

« Et cependant c'est une chance qui est donnée à l'homme de recommencer ce qu'il a pu lui survenir de manquer. Revivre... et tenter de mériter de nouveau ! »

(Ici, Aïkké fit un moment de silence avant de reprendre.)

« Les Stellaires, dont la science est immense, sont venus pour aider leurs frères humanoïdes de la Terre, en une grande chaîne de solidarité cosmique. »

« Ils ont construit pour eux l'horloge zodiacale, sensible aux diverses destinées et susceptible de les aider à réaliser le non-temps, la vérité d'une création permanente, c'est-à-dire éternelle, sans commencement ni fin. »

« L'aiguille de lumière oscille face à ceux qu'elle dirige, non capricieusement en inter-temps mais bien vers l'absolu. »

« Cet absolu indiqué lorsque l'aiguille s'immobilise, en un axe parfait. »

« Parce qu'il est toujours minuit, à l'univers ! »

« Parce que minuit est l'heure éternelle. Fin et naissance du jour, si mystérieusement en symbiose qu'ils ne font jamais qu'un, symbolisant ainsi l'éternité. »

Aïkké s'était tue.

Ils avaient la gorge sèche, le front en feu. Ils étaient bouleversés.

Peut-être ne comprenaient-ils pas tous absolument le sens profond de ces paroles, mais ils savaient que celle qui leur révélait ces choses ne les trompait pas, et qu'elle leur faisait toucher au grand mystère du monde.

Ce fut Ben qui, tenaillé par le désir d'en savoir davantage, demanda d'une voix qui s'étranglait un peu :

— Aïkké !... Que s'est-il produit, pour nous ?

— Vous, Ben, vous Flora, vous avez été translatés par la remise en marche de l'horloge, en un temps futur où la Terre sera dévastée par les mille soleils allumés par la sottise des hommes. Et vous voilà en un temps où vous n'aviez pas vécu primitivement, si bien que, n'y trouvant pas vos personnalités antérieures qui existent nécessairement en divers autres siècles, vous n'avez pu que vous retrouver avec les organismes de cette époque de départ.

— Soit !... Mais en ce qui concerne Igor ?

— Igor était Ki. Comme Ki sera Igor. Muté d'un point-temps en un autre point-temps, mais égal à lui-même, il est venu tout naturellement reprendre sa personnalité antérieure. Ben et Flora ont voyagé en un seul corps. Igor-Ki, lui, en ses deux corps différents ! Ce qui ne s'est pas fait sans lui occasionner une forte fièvre !

Une fois de plus, ils virent Ki (ou Igor) la tête entre ses mains, comme chaque fois qu'il se trouvait accablé par les événements.

La reine de Mulkis le regardait. Ainsi c'était certainement bien là son fils.

Mais un fils qui évidemment mourrait, avant de revivre dans ce petit jeune homme perdu dans le désert (ce même désert où il n'y aurait plus que des ruines et où la mer intérieure aurait disparu) et cela à l'époque où la plus grande des catastrophes ravagerait la planète, dévorerait ses habitants...

Maintenant, le silence était lourd.

As'ri, Flora, Ben, étaient perdus eux aussi dans une foule de pensées.

La magicienne laissa peser sur ses compagnons un regard étrange, un peu mélancolique et elle murmura :

— La destinée doit s'accomplir ! C'est la loi du Karma !

Brusquement, elle s'anima et la belle statue qui avait évoqué une idole inspirée redevint une femme de chair, tangible, pratique aussi :

— Reine, et vous amis, je vous propose de faire l'expérience avec moi ! Acceptez-vous de prendre place sur les fauteuils de pierre ?

Tous la regardèrent, survoltés par une telle proposition.

— Que veux-tu dire, magicienne ? demanda la reine Khôh.

— Je crois vous comprendre, répondit Aikké. Vous redoutez tous que je ne vous précipite hors de l'époque présente, sans espoir de retour. Il n'en est rien. Il vous sera loisible, et je serai avec vous, d'aller explorer le temps dont viennent Ben et Flora (elle hésita) et aussi Igor qui est le prince Ki. Mais ce ne sera qu'un passage fugace et l'horloge, réglée en conséquence, nous ramènera dans le royaume de Mulkis. Vous traverserez une zone imprécise, où des images des siècles franchis vous apparaîtront, de façon nébuleuse.

— Je me souviens de ça, s'écria Ben. Je l'ai éprouvé, lors de notre venue !

— Moi aussi, confirma Flora.

Ki passa une main tremblante sur son front emperlé de sueur.

— Et moi je... je crois... c'était dans mon rêve... Mais oui, il y a eu aussi de ces images... des visions qui ne correspondaient à rien pour moi !

— Parce que tu es Ki. Et que Ki n'a pas encore vécu ce que connaîtra Igor !

Mais ils en avaient assez des explications. Maintenant, ils étaient tous plus impatients les uns que les autres et la proposition insensée, la perspective

d'une expérience inouïe les transportaient déjà d'enthousiasme.

Ils s'assirent sur les sièges de pierre. La reine, Ki, As'ri, Ben, Flora.

Aïkké prit alors l'initiative des opérations.

Ils ne surent pas ce qu'elle avait fait mais les exclamations fusèrent lorsque l'axe lumineux, semblable à une aiguille unique sur un cadran, fit son apparition.

Ce n'était pas une nouveauté pour Ben et Flora. C'était une révélation pour la reine Khôô et pour le grand Noir As'ri.

Quant à Ki, il s'interrogeait. Il ne l'avait jamais vue, cette flèche lumineuse. Et cependant...

En lui se mêlaient étroitement, mais non sans difficulté, les personnalités d'Igor et de Ki.

L'aiguille indiqua Flora, puis Ben.

Sans doute allait-elle virer tour à tour vers les trois autres postulants au voyage inter-Karma avant d'aider Aïkké à les rejoindre, lorsqu'un personnage inopportun apparut dans la crypte.

Tous le reconnurent à la fois. Bonk.

Le pontife humilié, le faux prêtre des dieux imaginaires, fou de rage d'avoir été confondu par Aïkké, frappé par Ben, menacé par Ki, sans compter qu'il savait bien avoir perdu la confiance de la souveraine.

Il tenait un arc tout bandé et il glapit, s'adressant à l'amante de Ki :

— Meurs donc, infernale sorcière !

Des hurlements éclatèrent dans la crypte. Mais le trait qui sifflait n'avait pas percé le sein de la belle Aïkké.

Ki, voyant celle qu'il aimait en péril, s'était levé d'un bond du fauteuil de pierre, et c'était lui que le trait frappait alors que les bras en croix il lui faisait un rempart de sa poitrine juvénile.

La reine Khôô et le généreux As'ri s'étaient eux aussi précipités au secours du pauvre petit prince tandis que la belle officiante, se tordant les bras de douleur, répétait sur un ton exprimant une peine qui ne devait plus finir :

— La destinée doit s'accomplir !

Ben avait voulu, lui aussi, voler au secours de Ki et d'Aïkké, foncer pour punir le misérable assassin.

Mais déjà il sentait qu'il était rivé sur le fauteuil de pierre, qu'il glissait dans le mystère de cette stagnation des âmes qui sépare les diverses réincarnations.

CHAPITRE XIX

Un bruit bizarre leur parvient au fond de la grisaille dans laquelle ils baignent depuis... mais comment savoir ?

Il faut un certain moment pour réaliser. Un cliquetis. Oui, c'est cela. On appelle cela un cliquetis.

Ben commence à réaliser qu'il s'agit d'un compteur Geiger.

Un compteur ?

Mais c'est lui qui l'a mis en état de marche. C'est lui qui l'a ramené de son hélicoptère, cet hélicoptère avec lequel il s'est enfui en compagnie de Flora du port de Naples ravagé par les explosions atomiques et ce réveil du Vésuve ajoutant à l'horreur générale.

Tout cela recommence à se préciser dans son esprit tandis qu'il bat des paupières, qu'il retrouve une fois de plus le cadre de la crypte où s'étend horizontalement un immense cadran-zodiaque, vétuste, usé, entouré de piliers fissurés ou en partie effondrés.

Et Ben sent sous lui la dureté du granit sur lequel il est assis, parfaitement nu.

Comme le sont non loin de lui, assis et également nus, Flora et Igor lesquels semblent sortir d'un long sommeil. Ils bâillent, s'étirent, jettent des regards ahuris autour d'eux.

Le compteur Geiger est là, et cliquette encore, mais de plus en plus faiblement. Bientôt, il va s'arrêter.

Ben cherche à se souvenir. Cette fois, il a loisir de se lever, aucune force mystérieuse ne le retenant comme sanglé d'invisibles liens. Il constate que, cette fois, ses vêtements sont près de lui, en tas, comme si on les avait jetés en se déshabillant frénétiquement, opération qui ne lui rappelle rien.

Flora et Ben, eux aussi, ont leurs costumes à leurs pieds, en vrac.

Ben se lève le premier, va vers eux, ce qui les incite à l'imiter. Ils ne réalisent pas encore très bien mais Flora se jette dans les bras de Ben, en un mouvement instinctif.

Et puis, tout de suite, elle éclate en gros sanglots.

— Ma petite enfant... Ce n'est rien... Tout va bien... Nous sommes sauvés !

Elle pleure plus fort et, à travers ses larmes, finit par dire :

— Mais lui... lui... Ce pauvre Ki... Il a été tué ! Il est mort pour vouloir protéger Aïkké et...

Elle s'interrompt brusquement et Ben se met à rire de son bon gros rire de grand gars solide et plein de vie :

— Eh bien ! Tu vois ! Il est là ! Bien vivant !

Flora écarquille les yeux. Igor est devant elle. Igor ? À moins que ce ne soit encore Ki.

Un Igor qui a machinalement porté la main à sa poitrine. Poitrine parfaitement intacte d'ailleurs, vierge de tout coup de flèche.

Alors, petit à petit, bousculant un peu les questions et les réponses, ils essayent tous les trois de faire le point, de comprendre ce qui est arrivé.

Ce qui est certain, c'est qu'ils sont revenus en cette fin du XX^e siècle où l'atome déchaîné est en train de détruire l'humanité terrestre. Ils sont toujours à Mulkis, dans les ruines de ce qui a été le temple des dieux zoomorphes. Mais la poussière, les lézardes, quelques animaux qui se fauillent, l'aspect fatigué de l'ensemble attestent que ce qu'ils ont vécu a eu lieu quelques dizaines de siècles plus tôt.

Ils se sont rhabillés. Ce qui est étonnant, et aussi fort pratique pour comprendre leur aventure, c'est que le souvenir est vif. En confrontant leurs impressions, ils commencent à reconstituer sérieusement l'extraordinaire plongée inter-temps ou, comme le disait la belle Aïkké : inter-Karma.

Ben leur a fait remarquer que, cette fois, le ronron caractéristique ne se manifeste plus. Et, depuis leur retour, si l'on ose s'exprimer ainsi, le cliquetis a cessé lui aussi. Le compteur est désormais muet, comme si les radiations du formidable dispositif avaient perdu leur raison d'être à partir du moment où ils ont été ramenés tous les trois dans leur époque originelle.

Le cadran ! L'horloge zodiacale !

Tout en parlant, ils y portent les yeux, ils cherchent encore à interroger l'incroyable. Ils ont subi son action fantastique mais la nature humaine est ainsi faite, insatiable, et ils voudraient savoir, savoir encore.

Mais ils n'ont plus devant eux qu'un vestige prestigieux sur lequel des ans et des ans ont passé. Aucun axe luminescent ne se manifeste plus et Ben peut dire qu'on ne voit là qu'un merveilleux souvenir archéologique, une pièce unique digne d'un musée.

Seulement il n'y a plus, il n'y aura plus de musées sur cette Terre dévastée, avec quelques malheureux survivants plus ou moins contaminés par la radioactivité qui comme eux doivent errer çà et là sur la planète expirante.

Et le grand gars murmure, étreignant Flora :

— Tout est fini... On ne nous rappellera plus dans le royaume de Mulkis !

Igor Delémont (c'est bien lui et il a retrouvé sa personnalité après ce post-séjour dans son incarnation d'autrefois) est profondément mélancolique.

Comment oublier Aïkké, ses yeux profonds, ses seins dorés, son rayonnement si bénéfique ?

Ben et Flora tentent de l'arracher à sa peine en reconstituant avec lui les derniers instants vécus dans les états de la reine Khôô.

— Ki a dû mourir, tué par la flèche de ce monstre de Bonk !

— Oui. Et je m'explique le chagrin antérieur d'Aïkké. Elle connaissait l'avenir, le destin de son amant. Elle savait qu'en revenant à Mulkis, et quelles que soient les précautions qu'elle pourrait prendre, Ki n'échapperait pas à ce qui l'attendait, d'une façon ou d'une autre.

— Et Bonk ? Ce salopard ?

— Il m'a semblé, au moment où je somrais dans le... dans le gris, dans l'indéfinissable, que le grand As'ri se jetait sur lui !

— N'en doutons pas ! Le Noir a dû venger aussitôt son ami et le Bonk n'a pas pesé lourd entre ses mains puissantes !

— Mais... peut-être que Ki a survécu à sa blessure ?

— Non sans doute, puisqu'il est ici. C'est paradoxal, mais il est vivant ici parce qu'il est mort... peut-on dire là-bas ? Mort ici, ressuscité ici !

— Réincarné, le terme est plus exact !

Ils ont longuement parlé, puis c'est le silence.

Ils sont las, écrasés par la formidable révélation. Ben suggère enfin de retourner vers l'hélicojet, de se restaurer, de se reposer.

Bien des points demeurent obscurs. Mais, petit à petit, la logique l'emporte.

Ainsi, Igor a réintégré le corps qui était le sien après le transfert provisoire dans celui de Ki transpercé d'un trait mortel. Et il se retrouve indemne.

Mais Ben et Flora gardent les traces des plaies qu'ils se sont faites au cours de leur randonnée. Ils se souviennent ainsi cruellement de l'accueil terrible des prêtres, de la hargne de la populace, du séjour sur les plateaux volants au-dessus du bassin des monstres, et ils portent encore de nombreuses estafilades ou ecchymoses consécutives au passage à travers le domaine diamantifère.

Ce domaine, Ben y songe. Il y a là une fortune incroyable, si toutefois le gisement existe toujours dans cet état exceptionnel.

Un nombre invraisemblable de milliards. Il est vrai que cela ne correspond plus à rien, puisque la civilisation est réduite à néant. Relativité fragile des concupiscences humaines.

Il faut partir. Ils cherchent à se rappeler le chemin parcouru derrière la reine Khôô, parcours permettant d'éviter le piège de lumière le quel, ils le savent à leurs dépens, fonctionne encore.

C'est alors que le sol tremble, que des piliers s'ébranlent, se fissurent,

s'écroulent un peu partout. Une masse de terre et de pierre s'effondre, juste sur le zodiaque, qui est à demi enseveli.

— Un séisme !

— Fuyons !

Est-ce un authentique tremblement de terre ? Ou encore une explosion atomique ? Les deux sont plausibles. De toute façon, la vie va devenir intenable sur la Terre et, pour un peu, Ben regretterait de n'être pas resté à Mulkis, du moins quand la civilisation de Mulkis était prospère.

Tout s'abat autour d'eux. Par bonheur, les plafonds s'éventrent sous les pulsions telluriques, si bien qu'ils finissent par retrouver une salle à ciel ouvert et ils grimpent sur les éboulis, ce qui leur permet de se retrouver au centre du massif, non loin du petit lac serti des ruines de la cité.

Ils regardent, cherchant instinctivement à retrouver le plan d'une ville qu'ils ont connue dans sa splendeur, et qui est retournée à la poussière.

Saisis d'une étrange nostalgie, ils cherchèrent un bon moment à travers les ruines. Ils reconstituaient les emplacements qu'ils avaient pu observer, le palais royal, l'avenue menant au port, la forteresse. Mais le séisme venait encore de perturber ce qui restait et nombre de pans de murs étaient fraîchement effondrés.

De nouvelles secousses, quoique bénignes, les inquiétèrent. Il fallait se méfier, ces lieux devenaient dangereux.

Ben et Flora entraînent Igor, lequel s'attachait malgré lui à ces vestiges, représentant après des millénaires le souvenir d'Aïkké.

Sur un sol peu stable dont chaque frémissement soulevait des nuages de poussière, jetait à bas quelques nouveaux décombres, ils se dirigèrent vers le point où un peu à l'écart du massif devait se trouver l'hélicoptère.

Ils l'aperçurent en effet et la vision de cet engin de leur siècle acheva de niveler le gouffre qui s'ouvrait encore entre eux et le temps de la reine Khôô.

Un dernier regard, là étaient les quais, le port, il y avait bien longtemps.

La mer, la mer qui n'existait plus, mais ils n'ignoraient pas qu'on avait bien souvent trouvé, dans les sables sahariens, des poissons fossiles, des traces d'une présence marine.

L'horizon, soudain, était sombre. Des formes mouvantes roulaient sur l'horizon.

Le simoun, encore...

Un simoun provoqué, certainement, par les bouleversements d'origine atomique.

Ils rejoignirent leur engin, y montèrent. À bord, Flora servit tout de suite quelques rafraîchissements. Brusquement, faim, soif, fatigue, se faisaient sentir.

Ils se contentèrent tout d'abord de quelques Pam-Pam, les jus de fruits maintenus au frais dans un petit frigo étant les bienvenus. Puis, alors que la terre vibrait de plus en plus, que les masses de sable roulantes gagnaient vers le massif, Ben lança l'hélico.

Ils se retrouvèrent en plein ciel, dominant ce qui avait été Mulkis, que le séisme ravageait plus en quelques instants qu'en dix mille ans d'usure temporelle.

« Où allons-nous ? » se demandaient-ils.

Ils ne savaient plus. Avant l'hallucinante randonnée provoquée par l'aiguille d'éternité, ils avaient capté les dernières nouvelles du monde. Tout y était désastre et les principaux centres détruits.

— Nous chercherons quelque point de verdure et d'eau, dit lugubrement Ben. Cela doit bien exister encore, j'imagine...

Mais on assurait que tout était pollué.

— Je vais chercher, avec la télé, suggéra Flora.

Les émissions étaient parasitées et le poste du bord montrait, sur le petit écran, des images floues, très vagues. Ils perçurent quelques bribes de phrases, en diverses langues. Ce n'étaient que cris de détresse, appels au secours. Ils réussirent à glaner quelques nouvelles. Partout on parlait de destruction, de mort, d'une envahissante radioactivité.

Pourtant, eux se croyaient encore indemnes, le compteur Geiger ne réagissant pas à leur contact.

Un peu plus tard, alors que l'hélicojet filait au-dessus d'une Afrique dévastée comme le reste du globe, Flora s'écria :

— Une émission... bien plus nette !

Un peu d'espoir leur revint et, Ben restant aux commandes, Flora et Igor se passionnèrent pour ce qu'ils entendaient.

Une image apparut enfin. Ils jetèrent un même cri de stupeur.

Ils voyaient, en buste, un homme au visage bienveillant, encore très jeune, mais avec des cheveux de neige, qui semblait moulé dans une armure d'argent.

— Mais... mais... c'est...

L'homme disait avec un sourire, semblant bien s'adresser à eux :

— Me connaissez-vous ? Je suis Kep'Azô !

Il leur conseilla de se diriger vers un point situé à une centaine de miles à l'est. Là commençait la zone qui avait été celle de la grande forêt équatoriale, aux limites du désert.

Ahuris, ils s'y dirigèrent et ce ne fut pour le rapide engin qu'un trajet d'une minute ou deux. Le Stellaire avait disparu de l'écran.

Ils ne disaient rien, c'était tellement stupéfiant !

Ils atterrirent, descendirent. Fébriles, haletants.

— Ont-ils donc eux aussi franchi le temps ? murmura enfin Igor.

— Ou bien, comme nous, ils vivent une existence différente de celle de ce siècle où nous n'avons fait que passer...

— Moi, j'y vivais...

Plus bas, il ajouta :

— Et j'aimais...

Ils cherchaient autour d'eux mais ne voyaient rien d'exceptionnel.

— Si nous allions vers la forêt ? proposa Ben.

Ce fut inutile. Quelque chose sifflait dans le ciel et ils virent apparaître un engin qui descendait vers eux.

Qui descendait comme, trente siècles plus tôt peut-être, un engin rigoureusement semblable émergeait des profondeurs de la mer intérieure à la rencontre du bateau du pêcheur Abdegar.

Un autre engin. D'autres gens à bord certainement. Kep'Azô qui n'avait sans doute pas trois mille ans d'âge mais descendait d'un ancêtre ayant visité Mulkis, un Stellaire qui était aussi de toute évidence une réincarnation de celui qui avait initié Aikké et secouru le prince Ki et ses amis d'une autre époque.

Les trois Terriens virent la soucoupe, au sol, qui ouvrait sa coupole.

En sortirent plusieurs Stellaires, Stellaires d'un temps correspondant à l'ère atomique expirante sur la planète Terre, et venant très simplement au secours des derniers humanoïdes qu'il était encore possible de sauver, comme les trois rescapés du désert.

Parmi ces Stellaires, une fille en armure d'argent.

Une fille blonde comme les Stellaires. Mais ses traits, sa silhouette, ses beaux seins qui pointaient sous l'armure collante, tout cela n'évoquait-il pas irrésistiblement une autre fille, née brune parce que d'une race évoluant depuis des générations au grand soleil d'Afrique...

Igor regardait cette fille et elle le regardait.

Ils ne s'étaient jamais vus. Ils étaient de deux mondes différents. Ils ne parlaient pas – pas encore – la même langue. Et ni l'un ni l'autre ne savaient très exactement comment et pourquoi ils se rencontraient là, l'un survivant d'une catastrophe planétaire, l'autre faisant partie de l'équipe de secours aux Terriens.

Ils allèrent lentement à la rencontre l'un de l'autre.

FIN.

TABLE

QUATRIÈME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

TABLE